HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSO

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

LE DOMAINE

DES

PASSIONS

Allégorie

AVIGNON

AUBANEL FRÈRES, LIBRAIRES - ÉDITEURS

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MGR L'ARCHEVÊQUE

1858

Droits de reproduction et de traduction réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

INTRODUCTION.

A mes Bien Chères Filles, les Sœurs et Novices de la Présentation de Marie.

Mes très-chères Filles,

Le désir de votre salut et de votre sanctification, qui ne me laisse pas un seul moment de repos, me fait saisir avec empressement tous les moyens que je vois pouvoir vous aider à parvenir à cet heureux terme. C'est là mon occupation ordinaire, et le sujet de ma vive sollicitude; mais plus je réfléchis, mes chères Filles, plus j'acquiers la pénible conviction que nous ne mettons pas assez d'importance à

l'acquisition des vertus, surtout de cette sainte humilité qui en est la base, et sans laquelle toutes les autres ne sont qu'un vain fantôme.

Une première, et peut-être la plus grande cause de cette négligence et de cette tiédeur dans la poursuite des vertus, c'est qu'on ne craint point assez les petites fautes; on ne prend pas les précautions nécessaires pour s'en garantir; on y tombe même souvent et presque sans s'en apercevoir, parce que l'on vit dans la dissipation, que l'on ne veut ni se gêner ni se contraindre pour se tenir dans le recueillement, réprimer ses passions, corriger ses défauts, et marcher ensuite courageusement dans la voie des Saints, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On se ménage trop dans la pratique du renoncement; on ne s'adonne point assez à la

garde du cœur : cette garde continuelle est cependant le moyen le plus efficace et le plus nécessaire pour arriver à la perfection. Sans cette vigilance soutenue sur les mouvemens et les attaches de son cœur, l'on n'y parvient jamais, et l'on croupit malheureusement toute la vie dans une déplorable tiédeur.

On fait de plus beaucoup trop légèrement les examens, tant le général que le particulier : on ne rentre pas assez fréquemment en soi-même ; et au lieu de pénétrer, comme il le faudrait, bien avant dans le fond de son cœur, pour en découvrir les replis les plus cachés, on se contente de jeter un coup d'œil superficiel dans le vestibule de son intérieur : de là vient que tous les défauts y vivent en liberté et peuvent y exercer impunément leurs ravages, puisque l'on ne s'aperçoit pas même de leur existence.

Faut-il s'étonner après cela, qu'il y ait si peu de vraie humilité parmi nous ? Nous la connaissons assez de nom ; nous saurions rendre raison de sa nécessité, de ses motifs, des degrés par lesquels on y parvient; mais la pratique n'y répond pas, et il s'en trouve même qui ne sont pas encore arrivées au premier degré de cette vertu, sans laquelle cependant toutes les autres ne sont qu'illusion et mensonge. L'amour-propre domine donc dans la pluspart, ou tout au moins influe beaucoup dans leur conduite, pendant que l'humilité est bien languissante, sous le joug de ce cruel ennemi. D'où vient ce désordre ? C'est que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Une âme qui a creusé profondément dans l'abîme de son néant et de sa misère ne saurait avoir de l'orgueil ; elle est loin de rechercher l'estime et l'approbation des créa-

tures; pénétrée du sentiment de sa bassesse, elle ne se croit digne que de leur mépris, et elle le reçoit en conséquence avec joie, ou tout au moins sans se plaindre, lorsque l'occasion s'en présente.

Oui, M. C. F., l'humilité est fondée sur la connaissance de soi-même, et c'est pour vous aider à acquérir cette connaissance importante, que je vous mets sous les yeux une petite *Allégorie* qui, tout en vous récréant pieusement, pourra vous être d'une grande utilité. C'est le fruit du tendre intérêt que je vous porte, et l'ouvrage de ma sollicitude maternelle : car, mes Enfans, tous mes momens vous sont consacrés ; je suis toujours occupée de vous, jusque dans les courts intervalles de récréation ; et tandis qu'autour de moi, on se livre le soir au plaisir d'une conversation édifiante, mon esprit, d'intelligence

avec mon cœur, se transporte au milieu de mes chères Filles, qui prennent dans les établissemens quelques momens de repos, ou qui sont actuellement rassemblées dans le Noviciat, et je ne rêve qu'aux moyens de les rendre heureuses par la pratique de la vertu, puisque c'est la vertu seule qui conduit au vrai bonheur.

Le but de cette Allégorie est donc, M. C. F., de vous introduire dans votre propre cœur, afin que vous appreniez à en connaître les mauvais penchans. Les passions une fois connues avec les divers excès et toutes les faiblesses qui les caractérisent, il vous sera facile, aidées de la grâce, de vous connaître vous-mêmes, en vous présentant, sans vous flatter, devant ces divers tableaux, comme devant autant de miroirs, examinant si vous ne vous y reconnaissez pas, si vous n'aper-

cevez rien en vous qui ressemble aux traits qui vous sont dépeints, si vous ne vous faites illusion sur aucun point. Et si après un sérieux retour sur vous-mêmes, votre conscience vous fait de justes reproches, pourrez-vous ne pas concevoir un vrai sentiment de mépris pour vous-mêmes, avec une volonté forte et généreuse de combattre ces ennemis de votre salut, jusqu'à ce que vous ayez remporté sur eux une victoire complète? Vous, qui vous êtes consacrées à Dieu, croirez-vous pouvoir vous innocenter, en disant froidement, comme les gens du siècle : *C'est mon défaut?*

Grâces à Dieu, ces vices grossiers, tels que je vais vous les représenter, ne sont pas communs parmi vous; mais ma longue expérience m'a appris que chacune a ses faiblesses particulières, et que les dé-

fauts, si on ne les attaque pas de bonne heure, et si l'on ne continue pas toute la vie à se surveiller pour les combattre, vont toujours croissant. Il n'est donc aucune de vous, qui puisse se croire étrangère à ce que je vais dire.

LE DOMAINE

DES

PASSIONS

Chapitre Premier.

Les quatre Sœurs de Jésus-Christ se disposent à sortir du Noviciat, à cause des mauvais traitemens qu'elles y éprouvent.

—

J'étais un jour douloureusement affectée en pensant aux obstacles que vous mettez aux desseins de Dieu sur vous, mes chères Filles, et je déplorais, en me promenant tristement dans mon corridor, le malheur de celles d'entre vous qui refusent de se ranger

une bonne fois sous les étendards de Jésus-Christ ; lorsque, à ma grande surprise, je vis paraître tout-à-coup les quatre Sœurs chéries de ce bon Sauveur : l'Humilité, la Pauvreté, l'Obéissance et la Mortification. Elles étaient tout éplorées, et revenaient du Noviciat en se tenant par la main. Une beauté céleste éclatait sur leur visage, à travers leurs larmes et la douleur qui les oppressait. Ravie de leurs attraits, et vivement émue de l'état où je les voyais, je m'approchai humblement, en leur disant : Peut-on, mes saintes Dames, vous demander le sujet de votre affliction, et où vous portez ainsi vos pas?

— Nous nous retirons du Noviciat, répondirent-elles en sanglotant; il n'y a plus moyen d'y tenir; nous y som-

mes sans cesse maltraitées par l'amour-propre, qui nous en a enfin chassées.

— O Dieu, m'écriai-je! serait-il possible, vénérables Vertus, que vous abandonnassiez mon Noviciat? Eh! que deviendront mes malheureuses Novices? En achevant ces mots, je me jettai à leurs pieds en poussant les hauts cris, et les suppliai avec beaucoup d'instances, de vouloir bien au moins différer leur sortie, et s'arrêter un instant dans ma chambre, pendant que j'irais vous parler pour vous représenter votre malheur, et faire mes efforts pour changer vos dispositions à leur égard.

Vos Novices, me dit alors l'Humilité, me méprisent et m'outragent en toutes rencontres; elles me préfèrent sans cesse l'Amour-propre, quoiqu'elles

sachent fort bien, que ce traître ne les flatte que pour les perdre.

— Pénétrée de douleur, je me tournai d'un air suppliant vers les autres Vertus : Et vous, leur dis-je, sainte Pauvreté, aimable Obéissance, salutaire Mortification, nous quitteriez-vous aussi? Ah! restez, je vous en conjure; qu'allons-nous devenir sans vous?

— Nous sommes inséparables, reprit l'Obéissance, et si intimément unies, que, lorsque l'une de nous est maltraitée, les autres le sont tout de même; et notre bien-aimée Sœur l'Humilité étant contrainte de sortir du Noviciat, par suite des persécutions qu'elle y éprouve, nous ne pouvons nous dispenser de la suivre. En qualité de fidèles compagnes du Sauveur,

c'est dans sa maison de Nazareth que nous allons nous retirer : là, du moins, nous serons bien reçues.

— Ah ! dis-je, en versant un torrent de larmes, vénérables Vertus, que m'annoncez-vous-là ? Tous les maux de la terre me seraient moins amers qu'un si funeste abandon !.... Mais non, l'arrêt que vous venez de prononcer ne sera point irrévocable : Notre-Seigneur est plein de miséricorde ; je vais vous suivre auprès de lui, et j'ai la confiance que, son cœur se laissant fléchir, je vous ramènerai en triomphe au milieu de mes Novices désolées.

En effet, M. C. F., je les suivis, en pleurant, vers l'habitation de la sainte Famille, et mes pleurs redoublaient à mesure que je considérais

mieux la grandeur de la perte dont nous étions menacées : car en marchant de si près sur les pas de ces aimables Sœurs de Jésus, je ne pouvais qu'être éblouie de leurs charmes. Oh ! mes Enfans, quelle modestie dans leur démarche ! quel port simple et majestueux tout ensemble distinguait ces filles du Ciel ! Une douce sérénité brillait sur leur front, malgré l'amertume dont leur âme était inondée, et je ne sais quoi de divin répandu sur toute leur personne, les rendait véritablement ravissantes.

—

Chapitre Deuxième.

Plaintes de JÉSUS-CHRIST ; pardon obtenu par l'entremise de MARIE et de JOSEPH.

Arrivées à la porte de l'humble demeure de Jésus, l'Humilité entra la première, avec un maintien profondément respectueux et les yeux modestement baissés vers la terre ; la gracieuse et prompte Obéissance la suivit les yeux fermés et la joie peinte sur son visage ; la Pauvreté et la Mortification entrèrent ensuite en se tenant par la main, et toutes furent accueillies par la sainte Famille comme des filles chéries et de fidèles compagnes ; tandis que moi, l'âme percée de douleur et le visage baigné de larmes, je

fus me jeter aux pieds de Notre-Seigneur, en criant miséricorde, et le suppliant de pardonner au Noviciat et à toute la Communauté, les mauvais traitemens que l'on y avait fait éprouver à ses Vertus favorites qui venaient se réfugier auprès de lui, et d'ordonner, dans sa bonté, qu'elles retournassent parmi nous. J'ajoutai que je ne me relèverais pas de ses pieds sacrés, que je n'eusse obtenu grâce, et me tournant en même temps vers Marie et Joseph, je les conjurai d'intercéder pour nous; ce qu'ils firent avec beaucoup d'ardeur et un vif intérêt. J'entendis la Vierge dire à son divin Fils : Ce sont mes filles; c'est ma maison. C'est moi qui les y ai rassemblées pour vous y servir; pardonnez-leur, s'il vous plaît.

— Ma Mère, répondit Notre-Seigneur, je leur pardonne en votre considération, et de plus, je leur donnerai tous les secours nécessaires pour vivre d'accord avec mes Vertus. C'est votre maison, et c'est aussi la mienne; je l'aime, et depuis qu'elle existe, je lui en ai donné des preuves, en la comblant de mes bienfaits. Vous l'avez protégée vous-même d'une manière toute particulière : voilà pourquoi nous devrions, vous et moi, y régner en souverains. Il n'en est rien cependant, et nos Vertus, bien loin d'y être en honneur, y sont sacrifiées à l'Amour-propre. C'est là ce qui afflige mon cœur ; car j'avais des vues spéciales sur le Noviciat : je voulais embrâser de mon amour toutes celles qui le composent, et en faire tout

autant de Saintes ; mais elles n'ont voulu jusqu'ici ni humilité ni renoncement : elles se sont bornées à des vertus commodes qui ne sont point les miennes. Dans ce siècle pervers où je suis partout persécuté, je voulais que cette maison que nous avons fondée pour la gloire de mon Père, devint un asile assuré pour nous et pour nos saintes Vertus ; j'aurais répandu sur elle mes grâces de prédilection, comme je les avais autrefois répandues sur la maison de Lazare, Marthe et Marie, qui était devenue la mienne. Les Filles de la sainte Famille surtout me sont chères ; mais pour que mes vues se réalisent sur elles, aussi bien que sur les Sœurs de la Présentation, il faut absolument qu'elles se renouvellent dans l'esprit de leur vo-

cation ; qu'elles déclarent une guerre perpétuelle à leurs passions, et nommément à l'Orgueil, mon ennemi capital. Alors nous prendrons possession de leurs cœurs, et nous y serons dédommagés du mépris que l'on fait de nous dans le monde.

Je ne puis vous dire, mes chères Enfans, combien j'étais touchée de ces tendres reproches de Notre-Seigneur et de ses amoureux desseins sur nous. J'épouvais un désir ardent de les voir s'effectuer au plus tôt : je me prosternai de nouveau pour lui en demander la grâce, et lui offrir encore l'expression de nos vifs regrets. Je me fis votre caution auprès de ce bon Sauveur, et lui promis, en votre nom, que vos cœurs seraient désormais à lui sans partage, et que vous

marcheriez constamment à sa suite, sous les enseignes de sa très-sainte Mère. Marie et Joseph s'unirent à moi, et sollicitèrent vivement le retour des Vertus au Noviciat, faveur qu'ils obtinrent de notre bon Maître, lequel ne désire rien tant que de pardonner, et qui se plaît à combler de ses faveurs les cœurs vraiment contrits et humiliés.

—

Chapitre Troisième.

Rencontre des autres Vertus qui se disposent à sortir aussi du Noviciat.

—

Je me retirai d'auprès de la sainte Famille, bien consolée et toute joyeuse de ramener les quatre Soeurs de Jésus à mon cher Noviciat. Mais quelle fut ma surprise, mes chères filles, lorsqu'à l'entrée du corridor, j'aperçus une longue procession de Vierges d'une excellente beauté! C'étaient la Foi, l'Espérance, la Charité, la Piété, etc. Elles étaient toutes parées d'habits blancs comme la neige, avec des écharpes de différentes couleurs, et rattachées sur l'épaule par un magnifique nœud de diamants. Elles por-

taient aussi des chaînes d'or, des colliers et des bracelets d'une richesse incomparable. Leur poitrine était décorée d'une croix d'escarboucle dont l'éclat effaçait celui du soleil, et chacune avait le front ceint d'un diadème étincelant de pierreries entremêlées de diverses fleurs, suivant les divers attributs de ces filles du Ciel.

La Charité, par exemple, était couronnée de rubis et de roses éblouissantes de fraîcheur. La Pureté portait de ces lis des vallées qui croissent à l'ombre des épines, dans le jardin de de l'Époux. La Piété tenait dans sa main droite un encensoir d'or très-pur, rempli des parfums les plus exquis; sa tête était ornée de superbes œillets couleur de feu, dont la vue et l'odorat se trouvaient délicieu-

sement flattés. Le Recueillement portait un voile d'un tissu merveilleux et d'une beauté sans pareille ; une guirlande d'immortelles et de pensées ceignait son front modeste, et ses oreilles, fermées au vain bruit de la terre, étaient ornées de pendants d'or enrichis de turquoises. La Pénitence portait sur sa tête une couronne d'aubépines, et son vêtement, quoique rude au toucher, était d'un prix incalculable.

Il serait trop long, M. C. F., de vous dépeindre ainsi toutes les Vertus qui formaient cette céleste troupe : elles étaient en trop grand nombre ; mais toutes étaient également belles et disposées dans le plus bel ordre, comme une armée rangée en bataille.

Leur avant-garde, composée du

Silence, de la Modestie, du Recueillement, de la Prudence, de la Retenue et de la Circonspection, était commandée par la Vigilance, au regard vif et perçant : cette Vertu se faisait remarquer par l'éclat et la richesse de ses armes; elle était revêtue de la cuirasse de la Justice, et portait sur sa tête le casque de l'Espérance. De sa main gauche, elle tenait le bouclier de la Foi, et de la droite, l'épée de la Force. Sur ses reins était le baudrier de la Prière et de la Confiance en Dieu, lequel était fait d'une matière précieuse appelée Défiance de soi-même.

La vue perçante de cette sentinelle des Vertus, découvrait au loin le moindre mouvement des Passions, et elle en avertissait ses compagnes, qui aussitôt se mettaient en garde contre leurs attaques.

J'étais saisie d'un sentiment indéfinissable à la vue d'un spectacle si ravissant; mes yeux se portaient à l'envie tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre de ces admirables Vertus, sans qu'il me fût possible d'en détourner mes regards, lorsque je fus tirée de cette espèce d'extase par une vénérable Dame, dont l'abord me frappa. Elle me salua profondément, sans lever les yeux qu'elle tenait continuellement baissés. Sa contenance humble et modeste montrait assez qu'elle n'a que de bas sentimens d'elle-même, et qu'elle ne se regarde que comme la balayure du monde: je compris aussitôt que c'était la Connaissance de soi-même, la mère et la nourrice de l'Humilité, laquelle ne la quitte jamais. Cette précieuse et fon-

damentale Vertu avait à sa suite plusieurs enfans qu'elle chérit avec tendresse, quoique leur extérieur soit des plus rebutans. Elle les accueille avec un air si gracieux, elle les prévient même parfois avec tant d'empressement, que ces pauvres enfans, rebutés partout ailleurs, ne se trouvent bien qu'auprès d'elle : ils lui font en conséquence de fréquentes visites, sans craindre de la rebuter par leur importunité. Ils se nomment Contradictions, Mépris, Humiliations, Outrages, Rebuts, Affronts, Opprobres, Ignominies, etc. Ils ne m'eûrent pas plutôt aperçue, qu'ils vinrent me faire leurs plaintes : Nous nous retirons du Noviciat, dit l'un d'ent'reux : nous ne saurions y demeurer, parce que la Connaissance de soi-même en est

bannie, et que nous ne sommes bien reçus qu'auprès d'elle. Les Novices, qui, depuis son départ, ont les yeux obscurcis, ne veulent point de nous; elle nous repoussent, parce qu'elles nous trouvent laids.

— Mes enfants, leur répondis-je, cela ne sera plus : vous serez désormais bien reçus des Sœurs et des Novices. La Connaissance de soi-même qui va retourner parmi elles, rectifiera leur jugement, et leur fera comprendre que vous êtes mille fois préférables à la gloire, aux honneurs, aux louanges et aux applaudissements du monde.

La Vigilance alors, prenant la parole au nom de toutes les Vertus, me dit : Nous nous retirons à la suite des vénérables Sœurs de Jésus, nous ne

pouvons vivre au Noviciat, depuis qu'elles en sont sorties, et je ne crois pas que la Connaissance de soi-même veuille y retourner; vos Novices n'en veulent pas: son aspect blesse les yeux de leur amour-propre.

Au même instant, les enfans de la sainte Pauvreté, que l'on nomme Dénument, Désappropriation, et Détachement, s'approchèrent de moi en disant: On ne nous veut pas ici, non plus que notre mère, chacun nous fuit, parce que nous sommes *pauvres*.

Les suivantes de la Mortification s'avancèrent ensuite, portant de petites corbeilles, dont les unes contenaient des fruits amers à la nature: de l'absinthe et des olives cueillies au Jardin de Gethsémani; les autres

étaient remplies de croix, de cloux et d'épines du Calvaire. Ma mère, me dirent-elles, personne ici ne veut de ces fruits-là; deux ou trois Novices seulement en ont pris, et encore ont-elles choisi. Nous allons les présenter ailleurs; on les acceptera peut-être.

La Foi prenant la parole, me dit qu'on ne lui donnait que des œuvres mortes ou gâtées. L'Espérance se plaignit amèrement d'avoir été chassée du Noviciat par le Découragement. Le Zèle et la Ferveur dirent que rien ne pouvait animer les Novices; que la Paresse et la Lacheté avaient pris leur place au milieu d'elles, et les avaient contraintes d'en sortir.

Le Recueillement fit aussi entendre ses plaintes, et dit qu'il était bien étrange qu'on lui préférât la Dissipa-

TION, l'EMPRESSEMENT et le TROUBLE, qui ne font que du bruit et du mal partout où ils se trouvent. Cependant, ajouta cette douce et paisible Vertu, je suis très-disposée à retourner parmi les Novices, ainsi que toutes mes SOEURS, pourvu que nous y soyons désormais bien traitées.

Confuse de tous ces reproches, dont je sentais parfaitement la justice, je leur demandai humblement pardon pour moi et pour vous, M. C. F., et je promis à ces belles et sublimes Vertus, qu'à dater de ce jour, nous suivrions leurs voies avec ferveur et persévérance.

Je finissais à peine de leur exprimer nos regrets, lorsqu'une vénérable Dame, que j'avais aperçue d'abord prosternée devant l'Image de Notre-

Dame de Pitié, reparut tout-à-coup, et s'avançant avec un extérieur plein de joie vers les Vertus, elle leur dit que tout était pardonné, que les Novices l'ayant appelée à leur secours, les larmes de repentir qu'elle leur avait fait verser avaient apaisé la colère du Seigneur, et qu'il n'y avait plus qu'à oublier le passé, et à vivre en paix avec elles.

— D'ailleurs, ajouta cette conciliante Vertu, la Mère Supérieure avait déjà obtenu grâce pour sa Communauté toute entière, et notre aimable Souverain a ordonné que ses quatres Sœurs chéries retournassent au Noviciat.

— En ce cas, dit la Douceur, nous sommes toutes disposées à les y suivre; et en mon particulier j'é-

prouve une véritable joie de voir le calme rétabli au moment même où je craignais de périr par la tempête. Que le Ciel en soit à jamais béni !

Combien mon cœur fut soulagé, mes Enfans, d'entendre ces paroles si consolantes de la Douceur, et de voir toutes les Vertus y applaudir de concert ! Je me tournai vers la bienfaisante Dame qui venait d'opérer un changement si merveilleux, et la suppliai d'agréer nos remercîmens. C'était la Contrition, et je l'avais deviné à son air humble et fervent. Les pleurs qui baignaient encore son visage, ne lui ôtaient rien de son affabilité, et la douce sérénité qui brillait sur son front, attestait le calme et la paix dont elle jouissait dans le fond de son âme. Charmée de ses attraits, je pris

la liberté de lui demander quels étaient les lieux qu'elle habite de préférence ; et elle me répondit qu'elle se tenait ordinairement au jardin des Olives ou sur le Calvaire, parcourant successivement avec ses enfans Componction, Soupirs et Sanglots, tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Notre plus douce occupation, ajouta-t-elle, est de pleurer les péchés du monde, et nous préférons nos gémissemens et nos larmes aux ravissemens que nous pourrions éprouver sur le Thabor.

—

Chapitre Quatrième.

Conspiration des Démons et des Vices pour vaincre les Vertus.

—

Ayant donc obtenu enfin que les Vertus retourneraient au Noviciat, je m'empressais de vous aller trouver, mes Enfans, pour vous en porter l'heureuse nouvelle, et disposer vos cœurs à les recevoir avec toute la révérence possible, lorsque je fus avertie par la Vigilance que les démons venaient de rassembler toutes les Passions pour déclarer la guerre aux Vertus, et les empêcher de s'établir dans la maison. Je suivis sans délai la clairvoyante Vertu, qui me montra les infernales légions se pro-

menant insolemment dans le cloître. L'Orgueil avec sa nombreuse et maudite famille occupait un espace considérable; il se vantait, avec une insupportable audace, de subjuguer facilement les Vertus, et de demeurer maître du champ de bataille. Pourvu, disait l'arrogant personnage, que je puisse mettre à la porte la Connaissance de soi-même, c'en est fait de l'Humilité et des autres Vertus; aucune n'y tiendra.

Vous sentez, mes Enfans, combien je dus être indignée de ces insolens propos. Je me prosternai aussitôt à deux genoux, et pleine de confiance, après tout ce que je venais de voir et d'entendre, j'appelai à mon secours Jésus et Marie avec toute l'Armée céleste, et à l'instant, l'odieuse

et méprisable troupe prit la fuite, en jetant feu et flammes, poussant des cris de rage et des hurlemens affreux, dont le bruit retentissait au loin sous nos pieds, comme des roulemens de tonnerre.

Je me croyais entièrement délivrée de ces monstres, lorsque la VIGILANCE m'abordant, m'adressa ces paroles: Ne croyez pas pouvoir vivre désormais en sécurité, comme si vous n'aviez plus à redouter les attaques de vos ennemis. La puissance divine vient de les vaincre, il est vrai: ils ont été contraints de prendre honteusement la fuite; mais ils n'en sont devenus que plus acharnés contre vous. Ils ont juré votre perte et celle de votre maison; et, pour se mettre en état de vous faire une guerre plus

redoutable, ils se sont rassemblés dans une de leurs habitations, qui est le repaire de ces bêtes féroces. C'est là qu'ils vont se réunir, pour rendre compte à leur chef de l'exécution de ses ordres, de leurs victoires ou des résistances qu'ils éprouvent; c'est là qu'ils se concertent pour de nouvelles attaques, pour tendre de nouveaux pièges, afin de séduire et de perdre les âmes. C'est dans ce même parvis que les démons attirent par mille moyens artificieux ces pauvres personnes séduites, pour y flatter et alimenter leurs diverses passions. Ils ont, pour arriver à cette horrible fin, des émissaires, jusque dans les Communautés les plus régulières. Oh, que le nombre de leurs victimes est grand!

— Je vous remercie, charitable Vertu, répondis-je à la Vigilance; vos sages avis seront mis à profit, et je ne manquerai pas de les transmettre à mes Filles, autant pour les prémunir contre les artifices de leurs ennemis, que pour les animer à une vigoureuse résistance. Mais, de grâce, ne nous quittez pas; vos soins nous sont indispensables: sans vous, nous allons être surprises et terrassées.

— Ne craignez rien, reprit l'obligeante Vertu; j'ai ordre de notre Souverain Monarque, de ne vous abandonner jamais; de vous éclairer sur les démarches de vos ennemis, de vous instruire de leurs projets, et de vous suggérer, de concert avec la Prudence, les moyens les plus sûrs de les repousser et de les vaincre.

Sachez donc qu'ils ont choisi pour asile, LA MAISON DE L'ESPRIT DU MONDE ou PALAIS DE L'ORGUEIL, parce que c'est en effet là qu'habite ce fils aîné de LUCIFER.

— Le nom seul de cette affreuse habitation me fait trembler d'épouvante, dis-je à la VIGILANCE; hélas! ma sainte Dame, c'est sans doute là que se sont retirées tant de Novices trompées par l'ORGUEIL, et soustraites par lui à ma sollicitude maternelle. Serait-il impossible d'aller attaquer ce monstre jusque dans ses retranchemens, et de lui arracher les malheureuses victimes de sa tyrannie.

— Il m'est encore enjoint de vous conduire dans cette forteresse des VICES, répondit la VIGILANCE; il est essentiel que vous en connaissiez la

situation ; que vous examiniez de vos propres yeux ce qui s'y passe; quelles sont les forces de vos ennemis, et leurs moyens de vous nuire, afin que, instruite par vous-même, il vous soit aisé de dresser au combat vos timides Novices, de leur enseigner l'art de parer les coups, et d'éviter les embûches de leurs cruels adversaires, afin qu'elles ne soient point effrayées de leur nombre, non plus que de leurs menaces; et surtout qu'elles ne se laissent pas rebuter par la longueur d'une guerre qui ne doit finir qu'avec la vie. Vous le savez, ajouta-t-elle, nous avons un ennemi rusé qui ne s'endort jamais, qui jamais ne se lasse; mais avec le secours de la Prière notre chère Sœur, nous aurons toujours l'avantage.

À sa voix, le Très-Haut dépêche la Grace qui dissipe aussitôt ces lions affamés, ou nous les montre abattus à nos pieds.

— Béni soit celui qui vous envoie à notre aide, secourable Vertu, répondis-je, le cœur pénétré de reconnaissance; je suis prête à vous suivre pour profiter de vos lumières. Mais permettez, s'il vous plaît, que je conduise avec nous mes Novices : il me semble que la vue seule de ces odieuses Passions suffira pour leur en donner de l'horreur, et les déterminera à ne leur accorder ni paix ni trève, jusqu'à leur entière destruction.

— Vous avez là une excellente idée, me dit la Vigilance; rien n'est plus capable d'inspirer de l'éloignement pour le vice, que la vue des

écarts où il entraîne, et du précipice où il aboutit. Toutes vos Novices ne peuvent pas venir; mais choisissez-en deux ou trois parmi celles qui ont une vocation solide, une de ces vocations qui viennent du Ciel; car toutes n'en ont pas une semblable. Plusieurs sont poussées dans la solitude d'un couvent, non par l'Esprit de Dieu, mais par des vues tout humaines. Il n'est donc pas étonnant que l'Orgueil, secondé de ses satellites, les fasse tomber facilement dans ses pièges, et que, les remplissant de son esprit, il les fixe ensuite dans la grande maison de l'Esprit du Monde.

Ce peu de paroles sur les bonnes et mauvaises vocations émurent ma sollicitude maternelle, et me firent saisir cette favorable occasion de pui-

ser auprès d'une Vertu si éclairée des lumières sur cet important sujet. Je lui dis donc : Daignez, vénérable Vertu, me signaler, avant que je vous suive, ces filles ainsi trompées, et m'éclairer sur les différens motifs qui portent certaines personnes à embrasser l'état religieux. Vous ne pouvez pas m'entretenir sur un sujet plus avantageux dans la place que j'occupe.

— Allons chercher la Connaissance de soi-même, dit l'obligeante Vertu ; c'est elle qui vous instruira sur ce que vous désirez savoir ; c'est elle aussi qui doit nous introduire dans le Palais de l'Orgueil, pour nous en faire connaître jusqu'aux coins les plus reculés et les plus cachés.

maisons religieuses, dans celle-ci comme dans les autres.

— Ah! répondit l'humble Vertu en se tournant vers moi, toutes n'y sont pas conduites par l'Esprit de Dieu et dans la seule vue de le glorifier, en se sanctifiant elles-mêmes.

Il est constant, et je dois le dire à la gloire de Jésus et de Marie, que le très-grand nombre n'entrent en Religion qu'avec des intentions droites, dans la volonté de se consacrer à Dieu sans réserve, et de se sanctifier à quelque prix que ce soit. Dieu veuille toujours augmenter parmi vous le nombre de ces fidèles servantes, en correspondant à la grâce, elles deviennent bientôt de parfaites Religieuses, et avec une facilité bien plus grande encore, lorsque, prévenues par la

miséricorde divine, elles sont assez heureuses pour y venir dès le printemps de leur vie et parées de toute leur innocence.

Mais malheureusement, telles ne sont pas les dispositions de toutes celles qui entrent dans le cloître ; il s'en trouve même qui ne prennent pas seulement la peine d'examiner si elles sont véritablement appelées; elles veulent suivre sur le champ un premier mouvement de ferveur qu'elles ont puisé dans une Mission ou une Retraite ; quelquefois elles sont poussées à cette démarche par un secret dépit que leur fait éprouver un mariage manqué, ou certaines contradictions qu'elles ont à essuyer dans le monde. On voit cependant que le Seigneur se sert assez souvent de ces ruptures et

de ces désagremens, pour détacher du siècle des âmes qui lui sont chères, et les appeler à lui.

D'autres viennent au couvent pour y chercher leur bien-être, y mener une vie commode et tranquille, exemptes des peines, des soucis, des embarras qu'elles auraient rencontrés au sein d'une famille peu accommodée des biens de la fortune. Elles craignent la peine et le travail, elles appréhendent d'être malheureuses dans le monde, et voilà pourquoi elles se font religieuses.

Vous le dirai-je, ma révérende Mère? Plusieurs sont poussées dans la Religion par l'Esprit de ténèbres, qui, leur faisant illusion sur leur vocation, les porte à embrasser un état qu'elles déshonorent ensuite par une vie toute

mondaine, et où elles font le plus grand mal en y introduisant le relâchement, le mépris des Règles et l'esprit du monde.

Il en est d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, qui, se croyant appelées dans une Communauté, y viennent avec droiture pour examiner leur vocation. Elles connaissent le monde et ses dangers; la crainte d'y périr les engage à embrasser la vie religieuse. Parmi ces dernières, les unes sont surtout entraînées par le grand attrait qu'elles se sentent pour l'instruction de la jeunesse, ou pour le soulagement des malades et des pauvres, ou pour une vie de pénitence, de recueillement et de prière qui fait l'esprit propre des Communautés où elles sont entrées:

de ces désagremens, pour détacher du siècle des âmes qui lui sont chères, et les appeler à lui.

D'autres viennent au couvent pour y chercher leur bien-être, y mener une vie commode et tranquille, exemptes des peines, des soucis, des embarras qu'elles auraient rencontrés au sein d'une famille peu accommodée des biens de la fortune. Elles craignent la peine et le travail, elles appréhendent d'être malheureuses dans le monde, et voilà pourquoi elles se font religieuses.

Vous le dirai-je, ma révérende Mère? Plusieurs sont poussées dans la Religion par l'Esprit de ténèbres, qui, leur faisant illusion sur leur vocation, les porte à embrasser un état qu'elles déshonorent ensuite par une vie toute

mondaine, et où elles font le plus grand mal en y introduisant le relâchement, le mépris des Règles et l'esprit du monde.

Il en est d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, qui, se croyant appelées dans une Communauté, y viennent avec droiture pour examiner leur vocation. Elles connaissent le monde et ses dangers; la crainte d'y périr les engage à embrasser la vie religieuse. Parmi ces dernières, les unes sont surtout entraînées par le grand attrait qu'elles se sentent pour l'instruction de la jeunesse, ou pour le soulagement des malades et des pauvres, ou pour une vie de pénitence, de recueillement et de prière qui fait l'esprit propre des Communautés où elles sont entrées:

et c'est là ordinairement ce qui caractérise leur vocation. Les autres peuvent ne pas éprouver cet attrait sensible ; mais la foi leur fait envisager le genre de vie qu'elles entreprennent, comme très-agréable à Dieu et très-avantageux pour leur salut. Alors, si elles ont soin de consulter des personnes habiles et désintéressées, et si elles se soumettent à leur décision avec docilité, dans la seule vue d'entrer dans le chemin étroit de l'Évangile, leur sacrifice est très-agréable à Dieu, lequel n'appelle pas tout le monde de la même manière et par des attraits sensibles, laissant souvent aux âmes fortes, le mérite d'immoler à son amour tous les penchans de la nature, pour ne se laisser diriger que par la raison et par la foi.

Ce n'est pas une chose facile, que de discerner ces diverses vues qui dirigent les Prétendantes et Novices qui se retirent dans un couvent. Je ne parle pas de ces dernières qui y sont venues avec un cœur droit, dans le seul désir de se sanctifier : celles-ci portent leur cœur dans la main ; elles sont pleines de candeur et de franchise, et l'on a bientôt apprécié leur vocation.

Quant à toutes celles qui sont dirigées par des motifs humains, elles sont presque toujours cachées et dissimulées ; elles savent se contrefaire : c'est un défaut très-commun aux filles. Une Supérieure remplie de l'esprit de Dieu et qui a de l'expérience, y sera moins trompée qu'une autre ; elle saura démêler les voies obliques

et tortueuses d'avec celles qui sont droites ; faire la différence de l'hypocrisie d'avec la vraie vertu : mais elle doit s'attendre encore à être trompée. Les plus grands Saints, tels qu'un saint Augustin, un saint Bernard, un saint François l'ont été en semblables examens. Mais il est rare que celles qui ont été reçues par suite de leurs ruses et de leur dissimulation, tardent beaucoup à se faire connaître. Cet état de contrainte où elles ont vécu pendant leurs épreuves, est trop pénible pour durer longtemps. C'est alors qu'elles commencent à devenir la croix d'une Supérieure : car rarement elles se convertissent, et deviennent dociles et ferventes.

— Vous avez une longue expé-

rience, me dit alors la Vigilance en se tournant vers moi, et la Connaissance de soi-même n'a rien dit ici, dont vous n'ayez certainement vu la vérité par vous-même. Mais nous venons de faire diversion au principal sujet qui nous occupe : Je vous ai promis de vous conduire dans le Palais de l'Esprit du Monde, qui n'est autre que celui de l'Orgueil ; prenez donc avec vous deux de vos Novices : Thérèse, par exemple, et Gertrude. Ce sont deux excellens sujets, qui ont d'ailleurs un bon jugement et une mémoire heureuse ; elles seront par-là très en état de faire part à leurs compagnes de ce qu'elles auront remarqué dans notre voyage.

— Je souscris à cet arrangement, dit la Connaissance de soi-même ; et pen-

dant que la Mère Supérieure ira prendre ses deux Novices, je vais prier la Foi de nous accompagner avec son *flambeau*, pour éclairer nos pas dans les lieux que nous allons parcourir, et qui seront pour ces innocentes Novices si nouveaux et si peu connus.

Je m'empressai d'obéir à la vénérable Vertu; et, à mon retour, je trouvai la Foi avec elle, le divin flambeau à la main, et prête à marcher avec nous vers le domaine des Passions, et nous nous mîmes en route ayant la Vigilance à notre tête.

Le voyage fut heureux, et je n'en fus nullement fatiguée. Il me parut court, ainsi qu'à mes deux Novices, par la consolation que nous goûtions à nous entretenir avec nos célestes compagnes.

Lorsque nous fûmes sur le point d'arriver, la Vigilance, prenant près d'elle Thérèse et Gertrude, leur dit : Voyez devant vous ce vaste et majestueux bâtiment qui couvre la colline. C'est le Palais de l'Orgueil, vers lequel nous avançons. Il domine la ville de Babylone, dont les tours et la sommité des maisons commencent à se découvrir à nos yeux. C'est le plus vaste et le plus magnifique palais qui soit sur la terre, tant pour la beauté de son architecture, la somptuosité et l'élégance de ses décorations, que par la nombreuse cour qui entoure le prince qui l'habite. De tous les coins du monde on court se ranger sous les lois de ce puissant potentat, ce tyran des âmes qui sait les attirer par ses pièges séducteurs, et les perdre en les

flattant. Il n'est pas jusqu'aux Communautés religieuses qui n'y aient assez souvent leurs représentans ; l'Orgueil sait, par ses émissaires, y séduire toutes celles qui n'ont qu'une vocation mal établie, et tiennent à l'esprit du monde; il parvient à les dégoûter de leurs Règles et de leurs modestes occupations, et à leur donner à chacune, les goûts et les affections qui peuvent leur plaire et les flatter. Il met en jeu leurs passions pour les attirer dans son palais, au moins par leur imagination séduite, et les y placer chacune dans l'appartement qu'il voit lui mieux convenir, et où elle ne trouve que des compagnes qui lui ressemblent.

Mais je vous dois un avis particulier, mes chères Enfans, avant que

nous entrions dans la ville de Babylone, et cela, pour vous prémunir contre tout ce que vous pourrez y voir et y entendre. C'est la ville la plus corrompue, une ville infâme : car l'Orgueil traîne après lui tous les vices. Dans cette malheureuse cité, vivent sans contrainte l'Ambition, la Vanité, l'Hypocriste, l'Envie, l'Amour des Plaisirs, des Richesses et des Honneurs, la Gourmandise, etc. Fermez donc vos yeux et vos oreilles à tous les objets séducteurs, et tenez-vous dans la plus exacte modestie : car c'est par les sens que le poison du vice s'insinue dans nos âmes, et c'est pour vous préserver d'un si grand malheur, que l'on vous recommande sans cesse, dans votre Noviciat, l'estime et l'amour de la retraite, de la modestie et du

silence. Or, les précautions et l'attention sur soi-même doivent croître à mesure que le danger augmente, quand un devoir impérieux oblige de sortir de son heureuse solitude, et de paraître dans le monde.

La Vertu protectrice des cœurs parlait encore, lorsque nous arrivâmes aux portes de la grande ville de Babylone. Le tumulte et le fracas qui s'y faisaient entendre, la foule qui circulait en tout sens et obstruait le passage, la vue de mille désordres devenus comme l'aliment de cette trop fameuse cité, le bruit des instrumens de musique et des fanfares, qui semblaient annoncer de nouveaux plaisirs et dont nous voulions éviter la rencontre, nous forcèrent à prendre un détour, qui d'ailleurs raccourcissait

le chemin. Les objets qui se présentèrent à nos regards, dans ces rues moins fréquentées, n'étaient pas plus faits pour nous consoler : le Vice y régnait comme partout ailleurs. Mais ce qui nous affecta le plus sensiblement, c'était de voir autour de nous une multitude d'enfans de l'un et de l'autre sexe, polissonnant dans les rues, sans modestie, sans retenue, et entièrement abandonnés à eux-mêmes. Nos pauvres Novices ne pouvaient contenir leur indignation. Est-il possible, s'écria Thérèse, qu'il y ait des parens assez insoucians pour abandonner ainsi leurs enfans, et les laisser, dès leur bas âge, se gâter et se corrompre !.... Oh ! si ces petites filles m'étaient confiées, quels soins je me donnerais pour les corriger et les instruire !....

— Vœux superflus, interrompit la Connaissance de soi-même ; il y a ici un mode d'éducation analogue aux mœurs des habitans, et le vôtre ne leur conviendrait certainement pas.

Chapitre Sixième.

Palais de l'Orgueil.

—

Nous nous trouvâmes bientôt sur la place du Palais. Cette place, d'une immense étendue et où venaient aboutir les principales rues de la ville, était de figure carrée. Au milieu était un obélisque très-élevé, entouré d'une haute grille dorée ; aux deux côtés étaient deux fontaines, jaillissant l'eau en tout sens, et ornées de statues, dont la modestie ne nous permit pas de nous approcher, non plus que de celles qui sont dans les belles allées d'arbres, qui ornent les deux extrémités de la place, et où les fainéans

ne manquaient pas. En face, s'élevait fièrement le palais de l'Orgueil, composé de plusieurs corps de bâtimens, dont l'ensemble offrait à l'œil étonné toutes les richesses de l'architecture. La principale porte de ce superbe édifice était surtout d'un travail achevé, et enrichie de sculptures et de statues qui produisaient le plus bel effet. Au dessus, était écrit en grands caractères d'or : Palais de l'Orgueil.

— Nous n'entrerons pas par cette magnifique porte, me dit la Connaissance de soi-même; elle est pour les riches ambitieux dont vous voyez les somptueux équipages rangés tout autour. Notre extérieur simple et modeste nous ferait apparemment repousser par les gardes, si nous nous présentions. Tournons à gauche, et

prenons un sentier détourné. Je connais toutes les avenues du château.

Nous suivîmes donc notre Conductrice ; et, nous trouvant enfin à l'écart, nous nous assîmes sur des bancs de marbre qui se trouvaient disposés de distance en distance, et nous prîmes un peu de repos.

La Vigilance, prenant alors la parole, nous dit : Votre état vous rend étrangères aux grands du siècle, dont l'ambition n'est occupée que de charges honorables et lucratives à la cour, dans l'administration, dans les armées, dans la judicature. Ce palais est sans cesse rempli de ces hommes qui se font une nécessité de ramper aux pieds du prince. Mais je vous l'ai déjà fait observer, l'Orgueil, avec toute sa suite, sait s'insinuer par

d'autres vues et d'autres prétentions dans l'âme des faux dévots et des fausses dévotes, qui ne sont malheureusement que trop répandus dans le monde, et qui, pleins d'eux-mêmes et de leur sotte vanité, ignorent les voies de l'humilité et de la mortification, bien plus jaloux de plaire au monde en suivant ses maximes, que de plaire à Jésus-Christ en se conformant aux règles de son Évangile. Ces sortes de dévots sont quelquefois imités dans les maisons religieuses; et ne pensez pas, ajouta la clairvoyante Vertu, en s'adressant à moi, que vos couvens, et même votre Noviciat, soient à l'abri de cette corruption et de cet esprit opposé à celui de Jésus-Christ: ces dévotes-là courent aussi au palais de l'Orgueil; mais elles n'en-

trent pas par la grande porte que vous avez vue : l'Hypocrisie les empêche de s'y présenter. Que penserait-on de moi, disent ces dévotes artificieuses, si l'on me voyait me confondre avec les mondains !.... Il faut donc à celles-ci des portes cachées, des voies détournées, des sentiers où elles croient n'être pas reconnues : ainsi se dissimulent-elles à elles-mêmes et tâchent-elles surtout de cacher aux yeux de leurs Supérieurs, les illusions où elles vivent. Vous allez voir tout cela par vous-même.

Nous nous levâmes aussitôt, et continuâmes notre marche par un chemin assez tortueux. Il était coupé par de petits bosquets, des prairies émaillées de fleurs, des rochers et des grottes artificielles, des nappes

d'eau, des berceaux de verdure. Cette charmante solitude invitait à la contemplation des beautés de la nature qui s'y trouvaient rassemblées avec beaucoup d'art : l'on n'y entendait rien de bruyant, quoiqu'il s'y rencontrât bien des personnes s'acheminant, comme nous, vers la porte latérale du palais mais sans toutefois paraître fort empressées. Les unes marchaient d'un pas efféminé, tenant à la main de petites brochures dont la lecture paraissait les égayer beaucoup ; d'autres se promenaient à l'écart et deux à deux. Ces couples de dévotes paraissaient fort affectionnées l'une pour l'autre, et s'entrenaient avec beaucoup de feu. Plus loin, apparaissaient nonchalamment assises sur le gazon quelques filles désœuvrées, dont

l'unique occupation se bornait à examiner curieusement les allans et les venans, et à se communiquer les conjectures, les observations, les critiques qu'elles faisaient sur le compte des uns et des autres. Le croiriez-vous, M. C. F. ? nous en rencontrâmes qui, un livre à la main, faisaient une lecture pieuse, ou récitaient des prières, ou disaient le chapelet.... Mais Dieu sait combien peu elles étaient attentives et recueillies !

Nous ne pouvions nous empêcher de soupirer à la vue de tant de dévotes et de personnes consacrées à Dieu, courant ainsi à leur perte ; nous doublâmes le pas, afin de les devancer, et nous nous présentâmes à la porte.

Nous y fûmes reçues par une portière, appelée Dissipation, qui nous ac-

cueillit de la manière la plus bruyante. Sa compagne appelée Curiosité, entendant parler des étrangers, accourut avec empressement pour nous voir. — Veuillez bien, Mesdames, nous dit-elle en ouvrant deux petits yeux de furet, m'apprendre qui vous êtes, d'où vous venez, et où vous allez. — Thérèse et Gertrude rougirent de cette impertinente question ; et la Vigilance répondit que nous étions depuis peu à Babylone, et que, devant incessamment retourner dans nos familles, nous désirions parcourir le palais pour en connaître l'intérieur. La Dissipation ouvrit alors une porte avec un grand fracas ; prenant ensuite un ton plus convenable, elle nous dit que si nous avions à traiter avec quelqu'un de la maison, nous devions tourner à droite, et

entrer dans la salle des introducteurs ; sinon, prendre à gauche, et passer par la galerie.

Nous entrâmes donc, et nous nous trouvâmes dans un vestibule très-beau, entouré de sièges. Les murs étaient chargés de tableaux qui nous parurent très-mondains, pour ne rien dire de plus; nous en détournâmes la vue, et nous passâmes dans une longue galerie ressemblant assez aux cloîtres de nos couvens. Des sentences élégamment travaillées, et entourées de festons et de guirlandes de fleurs, dans des cadres dorés, ornaient les murs. Je crus devoir en lire quelques-unes: ce sont des maximes qui font connaître l'esprit de la maison où elles sont étalées. Voici ce que j'en ai retenu.

« Il ne faut jamais se singulariser ; mais faire comme les autres. »

« Il faut s'accommoder au temps et au pays où l'on vit. »

« Il n'y a que les fous qui méprisent les honneurs et les plaisirs. »

« Pourquoi Dieu a-t-il formé les créatures, si ce n'est pour qu'on en jouisse ? »

« Ce qu'on lit dans un livre de piété, ou qu'on entend dans un sermon, ne doit pas être pris à la lettre : il faut en prendre et en laisser. »

« La dévotion retrécit l'esprit et rend mélancolique. »

Les pauvres Novices avaient parcouru comme nous ces scandaleuses, mais insidieuses sentences ; on voyait sur leur visage qu'elles en étaient émues. La Connaissance de soi-même

s'en aperçut, et elle nous invita à entrer dans une salle qui était devant nous. Nous nous y assîmes, et, se tournant vers Thérèse et Gertrude, elle leur dit : — Ce que vous venez de lire, mes Enfans, est bien différent de ce que l'on vous prêche dans votre saint asile. Votre Règle est pour vous l'abrégé de l'Évangile ; elle est toute basée sur les leçons et les exemde Jésus-Christ ; et c'est à vous les développer et à vous les montrer pratiquées par tous les Saints, que s'attachent votre Supérieure et votre Maîtresse du Noviciat. Ici au contraire, vos yeux n'ont rencontré que les maximes d'un monde corrompu et ennemi de Jésus-Christ. C'est par ces sentences trompeuses que les Vices qui habitent ce palais, cherchent à s'attacher

les âmes déjà séduites par l'Amour-propre, et à les fixer dans le séjour de l'Esprit du monde et des Passions. De ce nombre, seront vraisemblablement cette foule de personnes que nous avons laissées derrière nous dans le chemin tortueux que nous avons parcouru.

— Pour vous, mes Enfans, ajouta la Foi, vous qui ne désirez que de plaire à notre divin Maître, efforcez-vous chaque jour de concevoir une haine toujours plus grande pour le monde, de ne vous en former d'autre idée que celle que nous en donne l'Évangile. *Si le monde vous hait*, vous dit Jésus-Christ, comme à tous ses disciples, *sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous apparteniez au monde, le monde vous chérirait et*

vous rechercherait comme une chose qui serait à lui, Mais parce que vous n'êtes plus de ce monde, et que je vous en ai retirées, voilà pourquoi le monde vous hait, et vous fait la guerre. Mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Voilà, mes Enfans, de quoi vous donner du courage, et vous prémunir contre le respect humain.

— Allons, dit à son tour la Vigilance, il est temps que nous commencions notre tournée dans la demeure de l'Orgueil, dont l'intérieur m'est parfaitement connu. Nous allons monter par un escalier dérobé qui nous conduira au-dessous-du plafond des salles. A cette hauteur, règne partout une galerie, d'où l'on peut voir et entendre, sans être aperçu, tout ce qui se dit ou se fait dans chaque salle : évitez

seulement de faire du bruit. Si nous avons à parler, nous passerons dans l'une des chambres qui sont attenantes.

Nous nous levâmes aussitôt. L'escalier dérobé n'était pas éloigné, et nous montâmes, toujours guidées par la Foi, qui éclairait nos pas de son flambeau.

Chapitre Septième.

Appartement de l'Orgueil.

La première pièce qui se présenta à nous, fut l'appartement de l'Orgueil. On ne peut rien voir de plus beau. Tout y respire le faste et la grandeur. Les lambris dorés, les tapisseries de velours brodé en or, la richesse et l'éclat de l'ameublement, la magnificence des décorations, tout annonce la demeure du plus puissant monarque.

L'Orgueil s'y faisait surtout remarquer par la hauteur de sa taille, la fierté de son regard et le luxe de ses habits. Il était assis sur un trône élevé surmonté d'un riche dais, tout

éclatant d'or et de pierreries. Il avait aussi la couronne sur la tête, comme roi de toutes les Passions. A ses côtés était assise son épouse la Superbe, et autour d'eux se trouvait rassemblée leur nombreuse famille avec laquelle ils conversaient familièrement.

Après que nous eûmes considéré à loisir cette détestable engeance, la Connaissance de soi-même nous fit entrer dans un cabinet attenant à la galerie, et là elle nous dit : Avez-vous remarqué sur le front de l'Orgueil, même au milieu de ses enfans, cette hauteur, cette fierté, ce caractère expressif d'indépendance et de domination ? Aussi commande-t-il en despote. Il est le premier et le chef de tous les vices et de tous les mauvais penchans du cœur. Il les gouverne et les dirige

à son gré ; et en effet, vous venez de les voir tous à ses pieds, dans l'attitude la plus soumise et la plus respectueuse. Vous avez vu avec quel empressement ils s'occupaient à lui faire leur cour, et à lui dire tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus agréable et de plus flatteur. Dans ces réunions, les louanges de l'adulation lui sont prodiguées, et il les reçoit toujours avec autant de complaisance que d'avidité. Les uns vantent son esprit, sa noblesse et ses talens ; les autres louent son savoir et ses lumières, exaltent la sublimité de son génie ; ceux-ci élèvent jusqu'aux nues sa profonde sagacité, sa rare prudence, son jugement exquis ; ceux-là s'extasient à la vue de ses ouvrages les plus minces, et assurent que ce sont autant de

chefs-d'œuvre inimitables ; d'autres battent des mains à chaque parole qui sort de sa bouche, et jurent qu'il est doué d'une éloquence divine : tous enfin se récrient avec emphase sur les innombrables perfections qu'ils voient briller en lui. Enivré de ces basses flatteries qu'il prend pour autant de vérités, l'Orgueil s'enfle ; il s'élève, il se pavane, et du haut de sa grandeur, il jette un regard dédaigneux sur tout ce qui l'environne.

Sa digne épouse la Superbe a, comme lui, un amour excessif de sa propre excellence et un désir insatiable de la gloire. Ils voudraient l'un et l'autre monter toujours plus haut, et comme Lucifer, leur père, s'asseoir jusque sur le trône même du Très-Haut.

L'Orgueil et la Superbe ont donné le jour à une multitude prodigieuse d'enfans. Ces enfans adroits et rusés se gardent bien d'avouer leur origine, lorsqu'ils ne sont pas en famille ; ils en rougissent même parfois, et souvent ils la désavouent pour mieux surprendre ceux qu'ils veulent attirer dans leurs pièges. Mais tous se montrent dignes de leurs odieux parens, et soutiennent leurs intérêts avec un zèle infatigable. Parmi eux, se font particulièrement remarquer la Jactance, qui parle sans cesse d'elle-même, et se vante du matin au soir ; l'Indépendance, qui ne reconnaît aucune autorité, et ne se conduit que d'après ses propres lumières ; l'Insolence et la Fierté, qui préfèrent toujours leur jugement à celui des autres, et ne

reçoivent de salutaires avis que comme autant d'injures; enfin la Discorde, l'Hypocrisie, l'Opiniatreté, l'Amour-propre, etc. Celui-ci est le chef d'une autre race non moins nombreuse que celle de son père, et ses enfans répandus sur toute la surface du globe, y exercent la plus pernicieuse influence.

La Connaissance de soi-même achevait à peine de parler, lorsque nous entendîmes ouvrir une des portes de l'appartement de l'Orgueil, et la Vigilance aussitôt s'approcha pour observer qui entrait. C'était un valet de chambre qui venait annoncer à l'Amour-propre, qu'il était attendu dans son salon. Il sortit; et nous nous glissâmes sans bruit, pour être témoins de de ce qui allait s'y passer.

Chapitre Huitième.

Salon de l'Amour-propre.

—

L'Appartement de l'Amour-propre est moins somptueux que celui de son père ; mais l'on y remarque je ne sais quoi de plus recherché, de plus fin, de plus délicat. Les ornemens, sans y avoir cet éclat fastueux qui nous avait frappées chez l'Orgueil, étaient néanmoins très-riches et d'un goût exquis. Nous vîmes l'Amour-propre accueillir avec grâce et affabilité, quelques-uns de ses amis qui venaient le voir. Il s'entretint ensuite avec eux d'un ton plein de douceur et de bonté. Nous ne remarquâmes rien en lui de

bien particulier, si ce n'est son air prévenant, ses manières gracieuses et obligeantes. Nous nous écartâmes donc pour causer ensemble dans la chambre voisine, et nos deux Novices qui avaient été charmées de rencontrer un personnage si poli, ne purent s'empêcher de le témoigner tout haut.

— Il s'en faut bien, ma Mère, me dirent-elles en souriant, que l'Amour-propre soit aussi altier et aussi choquant que l'Orgueil, ni aussi haïssable.

— Il n'en est pas moins redoutable et l'héritier de ses sentimens répliqua la Connaissance de soi-même ; c'est un traître qui vous donne la mort en vous flattant ; c'est un ennemi domestique d'autant plus dangereux, qu'il est d'intelligence avec votre propre cœur pour vous perdre. Il est si arti-

ficieux et si subtil; qu'il se glisse dans vos intentions les plus secrètes, sans que vous vous en doutiez. Il trompe les plus clairvoyans, et les fait tomber dans ses pièges sans qu'ils s'en aperçoivent. Il est si entreprenant, si hardi, en même temps si adroit, qu'il attaque même les plus parfaits, et que lorsqu'on croit l'avoir chassé d'un côté, il revient aussitôt par un autre. Son audace est telle, malgré sa feinte douceur, qu'après que l'on a travaillé long-temps pour dompter les autres passions, il s'établit sur leurs ruines, et se présente encore pour nous défier au combat. Enfin, rien ne lui coûte pour arriver à son but; il est souple, rusé, officieux, et surtout très-aguerri et très-entendu dans l'art de faire des dupes.

Il sait employer à propos toutes les passions et même la vertu pour se rendre maître d'un cœur ; il profite de tout avec une adresse, une sagacité, une patience vraiment merveilleuses.

Si vous le suivez dans le détail de sa conduite, si vous l'observez dans ses démarches, vous le verrez constamment rempli de lui-même et de sa propre estime, dévoré de la soif des louanges, et les rechercher en toute occasion. Il parle beaucoup de lui-même ; il se vante à tout propos ; il voudrait occuper l'esprit et le cœur de tout le monde. Il flatte pour être flatté ; il caresse pour être caressé, et donne des louanges pour qu'on lui en rende. Il dit qu'il est pauvre, pour qu'on lui dise qu'il est riche ; il se dit

sot, ignorant, misérable, pour qu'on lui réponde qu'il est rempli de talens et de mérite. Il feint d'être persuadé qu'il n'est digne de l'attention de personne, et c'est ce qu'il désire avec le plus d'ardeur, c'est ce qu'il recherche par toutes les voies possibles. Il mendie les éloges et les applaudissemens de chacun; on dirait, à le voir, qu'il ne peut vivre sans cela; et c'est en effet ce qui le nourrit le plus délicieusement. Il est surtout passionné de l'approbation des personnes considérables, et c'est pour lui un tourment insupportable, de n'en être pas applaudi, admiré dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il dit; il ne reconnait enfin pour ses amis, que ceux qui le louent et l'approuvent en toutes choses.

L'Amour-propre est singulier et maniéré à l'infini ; il prend toutes les formes pour se concilier l'estime et la bienveillance du monde : tantôt on le voit affable, officieux et plein d'une politesse raffinée, quand il veut plaire à certaines personnes ; d'autres fois il est modeste, dévot, si recueilli, qu'on le prendrait pour un saint ; aussi bien est-il fort jaloux d'en avoir la réputation. C'est pourquoi il se plaît à parler de piété, à discourir sur la vertu ; mais on voit, dans l'occasion, qu'il ne la connaît que de nom. Il déteste surtout l'Humilité, quoiqu'il affecte de l'aimer beaucoup ; il prend même souvent le masque de cette vertu ; mais on s'aperçoit de sa supercherie et de son hypocrisie, lorsqu'il est dans le cas d'être repris, blâmé ou méprisé ;

il fait voir alors qu'il a été vivement blessé.

Si l'on a le malheur de ne pas faire attention à lui, si l'on manque d'empressement à le saluer, à lui céder le pas, ou à l'obliger, si on ne lui témoigne pas le plus tendre intérêt, si on ne lui fait pas l'accueil le plus gracieux, ou bien si l'on se hasarde à lui dire quelque parole sèche, à le reprendre de ses défauts, à lui donner un avis, c'est ce qu'il ne peut digérer : il se croit méprisé; il tombe dans une profonde rêverie, dans la tristesse et l'abattement, quelquefois même dans un dépit et une malice dont on ne peut le faire revenir : car il arrivera souvent que, pour lui avoir manqué en quelque chose, on s'attirera sa haine pour la vie. Aussi con-

serve-t-il longtemps le souvenir de tout ce qui peut l'avoir choqué ; il l'imprime si bien dans sa mémoire, qu'après un espace de dix ou de vingt ans, il sait, quand l'occasion s'en présente, se le rappeler et le faire sentir à ceux qui l'ont offensé.

Il est extrêmement sensible : un rien l'affecte, et il emploie souvent une partie de la nuit à repasser dans son esprit, tout ce qui peut l'avoir flatté ou contristé pendant le jour. Il s'occupe éternellement de lui-même, de sa réputation ou du soin de son corps, car il s'aime beaucoup. Il a une santé fort délicate, et il est très-douillet : un rien le rend malade, et, comme il est fort sensuel, il recherche en tout, ses aises et ses commodités. Il craint excessivement le froid ainsi

que la chaleur, et il est fort ingénieux pour se garantir de l'incommodité des saisons. Il s'enrhume facilement, et ne peut s'exposer à l'air sans danger. Il se lève très-tard, quoiqu'il se plaigne sans cesse de ne pouvoir dormir. Il est lâche, paresseux, indolent, et dans ses maladies, il est très-difficile à servir : il faut être aux petits soins, et malgré cela, il n'est jamais satisfait.

Extraordinairement recherché tant pour la table que pour l'ameublement, rien ne lui manque de ce qui peut lui être utile ou agréable ; et lorsque dans ses vêtemens, il se trouve quelque chose qui ne soit pas au dernier goût, il se plaint, il murmure. Enfin il ne peut supporter la moindre incommodité, la moindre privation ; aussi est-il l'ennemi déclaré des croix :

il ne saurait porter la plus légère sans en être malade, et il ne fait absolument d'autres mortifications que celles qui peuvent lui attirer l'attention et l'estime des créatures.

Je vous le demande maintenant, mes Enfans, l'Amour-propre est-il aussi aimable qu'il vous a paru au premier abord et à sa conversation mielleuse? Voudriez-vous lui prêter l'oreille? voudriez-vous l'imiter?

— Oh! le méchant, s'écria Gertrude dans son indignation; oh! le traître!

— La Connaissance de soi-même, reprenant la parole, nous dit: L'épouse de ce dangereux personnage se nomme la Vaine-Gloire. Elle est si fort prévenue en sa faveur, si entêtée de ses idées, si aveuglée par la haute

opinion qu'elle a d'elle-même, qu'elle s'attribue tout le bien qui se fait. A l'entendre, les bons succès sont les fruits de son industrie et de ses lumières ; c'est elle qui a tout combiné, tout conduit, tout exécuté ; sans elle, rien n'aurait réussi. Une entreprise, au contraire, vient-elle à échouer ? C'est, dit-elle, parce qu'on ne l'a pas consultée : ses conseils, son adresse, sa prudence auraient prévenu de semblables disgrâces.

Enflée d'un mérite imaginaire, cette créature est toujours occupée de ses prétendues qualités ; elle ne pense qu'à se glorifier des talens qu'elle n'a pas, ou des vertus dont elle n'a que l'écorce.

— Prenez garde, mes Enfans, continua la charitable Vertu en s'adres-

sant aux deux Novices, prenez garde de jamais prêter l'oreille aux discours de cette odieuse femme ; elle est très à craindre, et porte celles qui ont la faiblesse de l'écouter, à s'approprier tout, jusqu'aux dons célestes qu'elles reçoivent de la pure libéralité de Dieu. Il est facile, au reste, de la reconnaître à sa démarche suffisante, aux louanges sans cesse répétées qu'elle se donne. Mais c'est surtout contre les ruses de l'Amour-propre, que vous devez redoubler de précautions et de surveillance : plus subtil et plus insinuant que son épouse, il s'empare aisément des avenues de notre cœur, et y cause ensuite de grands ravages ; il change, pour cela, très-souvent de figure. Tantôt il affecte la sage lenteur et la gravité de la Prudence,

tantôt il prend la démarche et le ton de la légèreté, la manière et le langage d'un aimable enjouement; aujourd'hui il se pare du voile de la Modestie, et demain il se chargera de tous les colifichets de la Vanité; ici, il fait entendre les éclats d'une joie vive et folâtre, et ailleurs il emprunte les dehors de la Piété et du Recueillement, ou les soupirs de la Componction, et se couvre parfois du cilice de la Pénitence.

— Oh! le sot, le méprisable personnage, s'écrièrent à la fois les deux jeunes Novices; que nous vous sommes obligées, secourable Vertu, de l'avoir si bien démasqué à nos yeux. Hélas! sans vous, nous nous fussions laissé surprendre, et nous eussions été les dupes de ses artifices.

— Vous ne connaissez pas encore tout le mal qu'il vous peut faire, reprit notre sainte Conductrice; l'Amour-propre et la Vaine-Gloire ont des enfans à l'infini, et surtout grand nombre de filles; ils les distribuent dans tous les états et toutes les conditions : à la ville et à la campagne, chez les grands et chez les petits. Jusque dans les états les plus saints, dans les Communautés les plus ferventes, il se trouve plus ou moins de ces filles d'*amour-propre*, qui y travaillent avec zèle pour le compte de leur Père.

— S'il en est ainsi, dis-je à mon tour, je ne serais pas étonnée, vénérable Vertu, qu'il s'en rencontrât un bon nombre parmi les Novices, et même parmi les Sœurs de la *Présentation de Marie*.

— Assurément, répondit la Connaissance de soi-même ; l'Orgueil, de concert avec Lucifer, y en a envoyé un escadron des plus aguerries, et qui n'oublieront rien pour parvenir à leurs fins. Déjà elles en ont séduit plusieurs que nous retrouverons dans les divers appartemens que nous allons voir bientôt.... Mais voici l'heure où se tient ordinairement le Conseil ; les Vices vont se réunir chez l'Orgueil, pour y faire leur rapport, délibérer entr'eux, et prendre les ordres de leur chef. A coup sur, vous n'y serez pas oubliées, comme vous en a prévenue ma Sœur la Vigilance, avant notre départ de votre couvent. Suivez-moi ; il nous importe de ne rien perdre de ce qui va se dire, et de connaître le résultat de leur délibération. Instrui-

tes de leurs desseins, il nous sera facile de disposer nos contre-batteries. Ce sera peut-être un peu long, surveillez-vous pour ne pas faire de bruit. Nous ne serons pas aperçues.

Chapitre Neuvième.

Salle du Conseil.

Conduites par la Connaissance de soi-même, nous arrivâmes devant les vitraux qui dominaient sur toute la salle. Nous ne tardâmes pas à voir arriver successivement les Passions les plus considérables du Palais, lesquelles se placèrent d'un air effaré sur des sièges qui leur étaient destinés. Bientôt les deux battans de la grande porte furent ouverts, et tous les membres du Conseil se levèrent pour recevoir le président qui s'élança dans l'instant sur son trône. La Superbe se plaça à sa droite, l'Amour-propre à sa

gauche, et le reste de la glorieuse famille se rangea en face dans de riches fauteuils.

Le président ouvrit la séance par un discours conçu à peu-près en ces termes : « Mes chers enfans et mes bons amis, je vous ai convoqués aujourd'hui pour délibérer ensemble sur une affaire de la plus haute importance, il y va de notre gloire et de notre honneur ; il est donc urgent que chacun de vous emploie tous ses talens et toute son adresse à la faire réussir.

Il est vrai, et je le dis avec joie, que ma domination s'étend sur l'univers entier, que tous les mortels sans exception fléchissent le genou devant moi, et que l'encens fume partout sur mes autels ; toutefois, ces brillans succès que j'obtiens chaque jour dans

le monde, sont loin de satisfaire la noble ambition qui me dévore. Je ne règne pas exclusivement sur tous les cœurs ; je vois avec douleur que plusieurs conquêtes m'échappent ; des cris de guerre se font entendre, et je viens de découvrir une affreuse conspiration dirigée contre nous par les Vertus. Des bataillons s'organisent dans les Communautés, et nommément dans celle de la Présentation de Marie, pour le soutien de leur cause ; et si nous ne redoublons de courage et d'ardeur, nous allons être repoussés et couverts de honte. J'avais envoyé un renfort pour s'opposer à leurs progrès, et les harceler en toutes rencontres ; mais les lâches se sont laissé battre, et tout est perdu pour nous, si nous n'allons au plus vite à leur secours. »

Ici le Président se tut. Un long murmure d'indignation se fit entendre dans l'assemblée. Bientôt ce furent des cris de rage et des hurlemens affreux. Toutes les Passions à la fois criaient et donnaient leur avis : les unes disaient qu'il fallait réunir les forces, et nous attaquer en masse ; que nous serions infailliblement écrasées par le nombre ; les autres au contraire, soutenaient que l'on réussirait bien mieux en nous attaquant une à une ; et cette diversité d'opinions amena une contestation si violente, et un si grand vacarme, que l'Orgueil se vit contraint d'agiter sa sonnette pour imposer silence.

— Il faut nous entendre, mes amis, dit l'impérieux président ; la désunion causerait notre perte. Que chacun

opine à son tour, l'affaire se décidera ensuite à la pluralité des voix. Parlez, mon fils, dit-il à l'Amour-propre.

L'Amour-propre. Mon sentiment est, très-illustre et très-honoré père, que ce serait une véritable folie d'aller tous ensemble attaquer ces filles. Cette guerre ouverte les tiendrait trop en garde contre nous, et nos peines seraient perdues. Votre Excellence connaît depuis long-temps l'étendue de mes lumières, la profondeur de mon savoir, et vous savez, mes amis, que je suis doué d'une capacité étonnante, d'une habileté rare dans les affaires; que je joins à tout cela beaucoup d'expérience dans les combats, et que c'est toujours Moi qui donne le meilleur avis au Conseil. Si donc vous m'en croyez, nous laisserons ces bigottes

jouir pendant quelque temps des douceurs d'une fausse paix ; dans cet intervalle, la Vigilance s'endormira, la Ferveur se ralentira, et nous aurons le loisir d'étudier le côté faible de chacune de ces Béates. Toutes ont un secret penchant qui les porte à une passion plutôt qu'à une autre : or, c'est à flatter, à cultiver avec soin ce penchant, que nous devons principalement nous attacher ; nous les entraînerons ainsi tout doucement dans nos fers. On ne résiste guère aux attraits d'une passion sympathique, qui se coule insensiblement dans le cœur, avant même qu'on se soit défié d'elle.

L'Orgueil. Bravo, mon fils ; je vois avec délices que vous avez merveilleusement profité des peines que je me suis données pour votre éducation.

Votre esprit, votre rare génie surpassent tout ce que l'on en pourrait dire ; et vous êtes en effet, comme chacun le proclame, la gloire et la splendeur de vos heureux parens. (Ici, l'Amour-propre fit la révérence en se rengorgeant d'un air satisfait, et toutes les Passions jetèrent sur lui un regard approbateur qui acheva de lui tourner la tête).

La Vaine-Gloire. Il ne sort que des oracles de la bouche de mon très-digne frère, et nous devons nous conformer en tout à ses avis. Si nous ne pouvons empêcher tout-à-fait le bien que peuvent faire, dans les établissemens, les Sœurs et les Novices qui y sont envoyées pour nous braver, au moins parviendrons-nous à le détruire en partie, ou à leur en faire perdre le

mérite. Pour mon compte, je promets de les porter, tant que je pourrai, à s'applaudir de leurs bonnes œuvres, et à rechercher avidemment l'estime du monde.

L'Orgueil. Il n'y a pas de temps à perdre ; que tout ici redouble d'efforts et d'adresse. Il se présente beaucoup de Prétendantes ; plusieurs réceptions doivent avoir lieu ; tâchez d'inspirer une bonne dose de vanité à ces nouvelles reçues, afin que leur sacrifice soit rejeté du Ciel. Prodiguez-leur les pensées d'orgueil et de présomption. Dites-leur qu'elles sont pleines de bonnes qualités, et qu'avec autant de vertus et de talens, elles ne peuvent manquer de faire des merveilles, et d'acquérir une brillante réputation. Attachez-vous surtout aux Novices et

aux crédules Prétendantes ; donnez-leur force besogne, et ne leur épargnez pas les tentations de découragement et de dégoût. Persuadez-leur qu'elles ne pourront jamais s'habituer à ce nouveau genre de vie, ni réussir dans l'acquisition des talens et des vertus que l'on exige d'elles. Prévenez-les contre la Supérieure et la Maîtresse des Novices ; imprimez-leur par-dessus tout, une souveraine horreur des avertissemens, des humiliations. Ce moyen nous a toujours réussi dans les Communautés, et je ne puis vous dire combien nous en avons fait bravement reculer par la peur d'un mépris ou d'une réprimande.

L'Indépendance. De mon côté aussi, je n'oublierai rien pour seconder vos projets. Je leur inspirerai de l'horreur

pour l'obéissance, la gêne et la contrainte. Je leur persuaderai que la soumission et la docilité sont le partage des âmes basses, des petits génies ; et qu'il est bien plus noble de savoir user de sa liberté, de se conduire d'après ses propres lumières, sans s'assujettir à demander tant de permissions et de conseils, ou à se laisser gouverner comme des enfans à la bavette. Je leur ferai entendre qu'elles sont nées pour commander aux autres, et, en conséquence, je les porterai à désirer, à rechercher, à briguer la supériorité ou les charges les plus honorables de la maison.

Le Déguisement. Vos motifs sont excellens, noble Indépendance ; mais permettez-moi de vous dire que vous réussirez mal. Vous vous faites trop

remarquer, et les Novices qui suivraient vos leçons, seraient semoncées de la bonne manière, ou honteusement renvoyées. Marchons ensemble et de concert, et nous atteindrons notre but. En même temps que vous leur soufflerez l'esprit d'indépendance, je les porterai à se déguiser et à se cacher si bien, qu'elles pourront nous loger toutes dans le fond de leur cœur, sans que ni Supérieure ni Confesseur puissent nous y découvrir. Je leur apprendrai l'art de se contrefaire, de dissimuler, de composer leur visage et leur maintien; de se contraindre dans leurs paroles et leurs manières, lorsqu'elles sont en Communauté ou devant les Maîtresses, afin de s'établir dans leur estime, et d'acquérir la réputation de filles sensées, dociles,

modestes et recueillies. Je leur suggérerai mille détours, mille artifices pour échapper à la surveillance, donner le change sur leurs défauts, et les faire passer pour autant de perfections.

L'Hypocrisie. Et moi j'achèverai l'ouvrage, en les portant aux pratiques extérieures de la dévotion, propres à les faire remarquer et à leur donner du relief. Je leur insinuerai qu'il n'y a rien de si doux, rien de si honorable et de si flatteur, que de posséder l'estime et la confiance d'une Supérieure, et que, pour en venir là, elles doivent mettre tout en œuvre pour lui dérober la connaissance de leurs fautes, et se parer d'un dehors de sainteté qui ne manquera pas de lui plaire. Grâces à mes soins, toutes leurs actions se feront dans cette vue;

elles négligeront leur devoir, pour se livrer aux œuvres de surérogation et d'éclat, lesquelles leur procureront à peu de frais la délicieuse jouissance de passer pour saintes, tandis que dans le fait, leurs passions auront une liberté *pleine* et *entière* de faire tout ce que bon leur semblera. J'ai à ma disposition un ample magasin d'inventions, de tromperies, de mensonges et de duplicités; je les instruirai sur la manière d'en faire usage, et de se rendre impénétrables aux yeux les plus clairvoyans.

La Flatterie. Et croyez-vous que je serai moins bien reçue auprès de quelques esprits faibles? J'avance beaucoup nos affaires, en leur répétant tout ce qui se dit à leur avantage: les éloges que M^r^ de *** et Mme de *** font de leur figure et de leurs talens; le cas

que fait Mr le Curé de leur vertu et de leur savoir. J'exagère tout cela à ma façon, et je ne manque guère de les séduire. Je leur représente aussi l'amitié qu'elles inspirent à leurs élèves, surtout aux grandes demoiselles, et je parviens à nouer des amitiés particulières ; on fait et on reçoit, sans permission, de petits cadeaux qui sont comme autant de liens qui les captivent et les attachent à la créature, etc. Je ne me sens pas d'aise en songeant aux brillans succès que je vais avoir ; car ces petites folles n'y tiendront sûrement pas, et j'aurai le plaisir délicat de mettre à la porte cette petite Humilité que je déteste, et ce maudit Détachement dont je ne puis supporter la vue. Croyez-en à ma longue expérience.

La Jalousie. Je prendrai pour mon

lot, les petits génies de la maison, les cœurs bas, les esprits bornés. Je verserai à grands flots chez eux, le venin dont je regorge. Je leur ferai entendre que les autres leur sont préférées en tout; je les attristerai malicieusement, en leur représentant sous le plus beau jour la grande réputation dont jouissent leurs compagnes. Je leur dirai que donner aux autres des louanges, c'est une injustice que l'on fait à leur propre mérite. Je leur inspirerai une joie diabolique, en leur remettant devant les yeux le mépris et l'oubli où sont tombées celles qu'elles jalousaient le plus. Au reste, je me promets bien de les tourmenter jour et nuit, sans leur donner un moment de relâche.

L'Orgueil. Si chacun de nous veut

employer ainsi toute son industrie contre ces Novices, nous ferons, à coup sûr, quelque chose; et si nous ne pouvons réussir auprès de toutes, du moins aurons-nous la consolation de donner bien de l'ouvrage à la Supérieure, et de la jeter dans des embarras, dont elle ne puisse se tirer qu'à grand'peine. Il s'offre aujourd'hui à votre zèle une conquête bien précieuse: une demoiselle d'une naissance distinguée, fort considérée dans le monde, vient d'entrer au Noviciat, et l'on paraît persuadé qu'elle y sera un excellent sujet. Or, c'est à nous qu'il appartient de renverser une si flatteuse espérance; nous serons secondés par une bande de démons qui l'ont suivie pour lui faire abandonner son entreprise, et la ramener dans sa famille.

Si l'Ennui fait son devoir, je ne doute pas que nous ne la ramenions en triomphe; car, soit dit entre nous, c'est une enfant gâtée, élevée dans la mollesse, et accoutumée à ne faire que sa propre volonté.

L'Ennui. Oh! soyez tranquille, mon père; j'excéderai si bien cette mijaurée, qu'elle n'aura pas la force de résister. Je lui rappellerai sans cesse le cher Papa et la tendre Maman; je la ferai bâiller, pleurer, se lamenter. Je lui persuaderai que les exercices de Communauté sont d'une monotonie assommante; que l'Oraison est d'une longueur interminable; que le climat est nuisible à sa santé; que la nourriture ne convient pas à son tempérament; que les Élèves sont pénibles, ingrates et tout-à-fait insupportables. Bref, je ne

négligerai rien pour la faire dormir aux instructions; car c'est là surtout, que je me vois arracher la proie dont je me croyais le plus assuré.

La Singularité. Quant à moi, je veux me divertir à faire endêver la Supérieure, en portant ses Novices á des manies qui les rendront ridicules ou haïssables. Je leur inspirerai du dégoût pour le Confesseur ordinaire, et les persuaderai d'en demander un autre. Je les tiendrai si longuement au confessionnal, je les rendrai si maussades dans leurs dévotions, si tristes et si taciturnes dans les récréations, qu'elles ennuyeront tout le monde, et finiront par s'ennuyer d'elles-mêmes, et peut-être retourneront-elles dans le siècle.

La Colère. Je bouleverserai tout

dans leur intérieur et dans leurs classes : la Douceur et la Patience en seront bannies ; je m'établirai dans leur âme ; je me montrerai dans leurs yeux, sur leurs lèvres et dans leurs mains ; j'allumerai leur bile, je monterai leur tête, je provoquerai leur fureur ; et les enfans balottées, brusquées ; maltraitées, déserteront l'école, et l'établissement tombera.

La Paresse. Je ne réussis pas moins bien de mon côté. Sans me donner beaucoup de mouvement auprès de ces prétendues zélatrices, j'engourdis si fort toutes les facultés de leur âme et les membres de leur corps, qu'elles ne sauraient s'en servir. Les livres comme l'ouvrage leur tombent des mains; les aiguilles se rouillent dans leurs doigts. Je leur persuade que, dépourvues d'a-

dresse, et n'ayant ni facilité pour s'instruire, ni mémoire pour retenir, il est inutile de se donner tant de peines pour se rendre capables de l'enseignement ; que les talens d'ailleurs ne sont pas nécessaires pour se sauver, et qu'il y a dans le Ciel beaucoup de Saints qui ne savaient ni *Grammaire*, ni *Géographie*, etc. Si les Maîtresses, à force de soins et d'industrie, parviennent à les stimuler pendant un instant, la Lacheté court aussitôt leur dire, de ma part, qu'il suffit de faire la moitié de sa tâche ; que l'application distrait de la présence de Dieu, et fatigue la tête ; qu'il n'y a rien de pressé, et qu'en conséquence, il n'y a nul inconvénient d'employer deux jours à confectionner un ouvrage qui pourrait être expédié dans une heure. De cette ma-

nière, ces insouciantes bigottes demeurant dans leur ignorance, leur incapacité et leurs défauts, ne vont s'essayer dans les établissemens, que pour embarrasser les Sœurs, et leur faire perdre la confiance du public.

Vous vous figurez aisément, mes chères Filles, l'horreur dont je dus être saisie à la vue de tant d'audace et de malice de la part de nos ennemis. J'avais peine à retenir mon indignation; Thérèse et Gertrude en étaient dans l'effroi et dans l'agitation; la Vigilance, qui s'en aperçut, les prit par la main, et les emmenant dans une pièce voisine, elle ranima leur confiance par quelques paroles énergiques et encourageantes qui leur rendirent le calme.

L'Orgueil termina enfin la séance

en comblant d'éloges tous les membres de son odieux conseil, et les assura, de la part de Lucifer, qu'une couronne de laurier était destinée au fond des Enfers, à celle des Passions qui aurait l'avantage de remporter la victoire.

Les Passions se levèrent pleines de joie, accompagnèrent le président et son épouse la Superbe, et se retirèrent à leur suite.

La Vigilance, se tournant alors vers moi, me dit : Vous voyez, ma révérende Mère, combien j'avais raison de vous dire, avant notre départ de votre Couvent, que vous ne deviez pas vous endormir dans une périlleuse sécurité, parce que vous aviez vu les Vertus mettre en déroute les démons et les Vices ; je vous ajoutai que ce n'était qu'une feinte de leur part, et

qu'ils étaient au palais de l'Orgueil, leur père, pour lui rendre compte de l'état de votre maison, se concerter ensemble, et revenir avec un redoublement de rage. Vous venez d'assister à leur conseil ; vos oreilles ont entendu leurs malicieux projets. Au lieu de vous décourager, vous n'en aurez, j'en suis sûre, que plus d'ardeur et de moyens pour déjouer leurs complots, et précautionner de plus en plus vos chères Novices et vos chères Sœurs: un ennemi que l'on attend, et dont les desseins sont connus, est déjà à demi vaincu. Vous fortifierez leur courage, en leur rappelant souvent ce que dit saint Paul : *Tous ceux qui veulent vivre pieusement en* Jésus-Christ, *seront persécutés ;* et ce que dit notre divin Maître : *Si j'ai été persécuté*,

attendez-vous à être persécutés aussi. Mais soyez pleins de confiance, j'ai vaincu le monde. Toutes les Vertus se sont engagées comme moi à vous soutenir : Jésus-Christ nous en a donné l'ordre et nous ne nous en écarterons pas.

La Connaissance de soi-même, prenant alors la parole, me dit ; Je vais vous conduire dans le quartier destiné aux Novices et même à quelques Sœurs, tant de votre Communauté que de bien d'autres, et qui y sont confondues avec une multitude de fausses dévotes de toutes conditions : ce sont autant d'égarées que l'Amour-propre s'est assujetties. Vous pourrez y reconnaître les divers artifices dont se sert ce fils aîné de l'Orgueil pour les retenir dans ses chaînes, et les moyens que vous devez

prendre vous-même pour les en retirer. Ces pauvres filles sont distribuées dans différentes salles séparées, dans chacune desquelles préside leur défaut dominant, comme nous le verrons bientôt. Nous continuerons à nous tenir dans la galerie supérieure ; nous pourrons voir de là sans être aperçues.

—

Chapitre Dixième.

Salle de réunion des Novices de l'Amour-propre.

—

Commençons par la salle commune, dit la Connaissance de soi-même; c'est à présent le moment de la récréation, et nous en trouverons beaucoup qui y sont réunies. Un grand nombre en effet s'y étaient déjà rassemblées, et nos deux jeunes compagnes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise, en voyant là tant de Novices de divers Ordres, dont plusieurs étaient de leur connaissance. Elles ne pouvaient se persuader que l'Orgueil en eût conduit autant dans son palais; et, touchées d'un vif sentiment de compassion,

elles pleurèrent avec moi, sur le sort de ces infortunées.

Une Prétendante d'une physionomie distinguée attira bientôt notre attention, et un coup-d'œil de la Vigilance nous fit comprendre que c'était celle-là même, dont l'Orgueil s'était promis la conquête dans la séance qui venait de se tenir sous nos yeux. La pauvre enfant paraissait avoir fait d'héroïques sacrifices, et elle en parlait avec une abondance de larmes et d'un ton à émouvoir la pitié de ses compagnes, qui toutes étaient fort empressées à l'admirer et à lui adresser des paroles de consolation. Nous nous rapprochâmes pour ne rien perdre d'un entretien si intéressant La nouvelle venue parlait des curiosités de son pays; elle faisait une peinture

magnifique de *Paris*, où elle avait reçu, disait-elle, une éducation *très-soignée*; elle ne tarissait pas sur les merveilles que renferme la *Capitale*, et s'énorgueillissait des beautés de cette ville, comme si elles lui eussent été personnelles. Les jeunes curieuses l'écoutaient avec avidité, lui adressaient mille questions à la fois, et voulurent enfin savoir son nom.

— Je m'appelle Mademoiselle de Cattarelly de Montival, répondi celle-ci d'un ton précieux.

— Et votre nom de baptême?

— Julia-Antonia. C'est M. le Baron *Antoine* de Bel-air qui est mon parrain; la Comtesse *Julie* de Grand-ton a été ma marraine.

Ensuite elle leur racontait avec emphase, combien elle avait eu de

peine à s'arracher des bras de *papa* et de *maman*, et à ces mots de *papa* et de *maman*, les pleurs recommençaient. — Ah ! disait-elle ; quelle persécution j'ai soufferte de la part de ma famille et des personnes qu'elle a fait agir ! Il n'y a pas jusqu'à Mgr l'Archevêque qui ne se soit mis de la partie pour m'empêcher de venir au Couvent. M^r^ de *** et Mme de *** ont fait tout au monde pour traverser mon dessein ; je n'avais absolument, pour me soutenir dans ma vocation, que mon oncle *Jules* le Chartreux, et ma tante l'Abbesse de la Vallée-Riche. Cette dernière voulait absolument me fixer dans son abbaye ; mais j'ai préféré venir ici. Ah ! c'est lorsqu'il a fallu partir.... quelle scène !.... La maison se remplit de monde ; les

domestiques, ma nourrice, tous jetaient les hauts cris !... Oh ! que de larmes !... Je ne sais comment j'ai pu y tenir, surtout en voyant la désolation de papa et de maman ; mais mon Confesseur m'en avait tant dit pour me fortifier, que j'ai tenu bon contre toutes ces attaques.

Nous vîmes bien que la pauvre fille ne pourrait se distraire de tant de choses qui, dans le monde, flattaient son amour-propre, et captivaient son cœur. Nous aperçumes auprès d'elle un petit démon qui l'obsédait, lui remettant sans cesse devant les yeux les personnes qu'elle affectionnait le plus, et toutes les vanités dont elle avait paru faire le sacrifice de si bon cœur. Le perfide lui représentait une mère au désespoir de l'avoir perdue ; il

lui disait qu'elle avait eu tort d'abandonner le monde, où, selon lui, elle eût fait plus de bien que dans un Couvent. L'adroit séducteur lui insinuait qu'étant riche, elle pourrait abondamment secourir les pauvres ; que, par ses exemples et ses conseils, elle porterait les autres à la vertu, etc.

— Oh ! la pauvre abusée, dit tout bas GERTRUDE, que je la plains ! Serait-il bien possible qu'elle se rendit à ces perfides suggestions ? J'ai peine à le croire.

— Non-seulement elle s'y rendra, répondit la CONNAISSANCE DE SOI-MÊME, en nous conduisant dans la pièce voisine, mais elle a déja communiqué sa peine et ses intentions à quelques-unes de ces jeunes Prétendantes, qui ne sont venues au Noviciat que par

enfantillage; et comme ce sont de petites mondaines, aussi douillettes pour le moins que Mlle de Cattarelly, elles ont formé ensemble l'ingénieux projet de faire les malades, et d'écrire à leurs parens de les venir chercher sans retard.

— Elles ont imaginé là un admirable expédient, dit Thérèse; on voit bien que c'est l'Amour-propre qui le leur a suggéré, pour s'épargner la honte et l'embarras de faire connaître leur faiblesse et leur inconstance; elles auraient eu trop à rougir.

— Elles ne trouveraient pas au Couvent de quoi nourrir cet amour-propre, reprit notre zélé Conductrice, et l'Humilité les en chasse. Dieu veuille les tenir loin des Communautés; elles ne peuvent y faire que du mal dans

le court séjour qu'elles y font ; car leurs conversations frivoles et leurs ennuis ébranlent celles des Novices qui ne sont pas encore assez solides... Mais continuons notre visite, ajouta la Connaissance de soi-même en s'adressant à moi ; il y a tout près d'ici un vaste appartement, où nous trouverons une ample matière à nos observations. C'est là, pour l'ordinaire, que se rendent plus volontiers les jeunes personnes séduites par l'Amour-propre ; vous ne devez donc pas être étonnée si vous y reconnaissez quelqu'une de vos filles, car il y en a de toutes les maisons religieuses, aussi bien qu'une foule de personnes dévotes ou enseignantes.

Chapitre Onzième.

Salle de la Vanité, de la Frivolité et des Amitiés particulières.

—

Il n'est pas besoin de vous dire, mes chères Filles, que tout dans cette salle, respire la mondanité. Nous y vîmes plusieurs Novices et Prétendantes qui laissaient apercevoir en elles, un penchant marqué pour la Vanité qui y préside au milieu d'un attirail de toilette. La plupart nous parurent très-recherchées dans la manière de se mettre; on aurait dit à les voir, qu'elles avaient long-temps étudié l'art de s'ajuster avec goût, tant il se voyait d'apprêt dans chaque partie de leur habillement. Il est clair que c'est au monde

qu'elles veulent plaire, et non pas à Jésus-Christ, tant elles montrent d'affectation dans leur démarche, dans leur maintien, leurs gestes et leur langage. Nous en remarquâmes même qui prenaient beaucoup de peine pour se rendre ridicules, en affectant un ton précieux, un accent qui ne leur est pas naturel, et un air mignard qu'elles croient tout-à-fait propre à les rendre aimables, et qui n'a cependant d'autre effet que d'exciter la pitié de toutes les personnes qui s'en aperçoivent.

Quelques-unes s'occupaient à de beaux ouvrages; elles les regardaient et les admiraient à chaque instant. Brûlant d'envie de les faire aussi admirer aux autres, elles prenaient le prétexte d'en être mécontentes et de

chercher des conseils; elles demandaient s'il fallait défaire leur broderie, ou la continuer comme elle était commencée. Ce n'est pas qu'elles ne sussent bien à quoi s'en tenir, mais elles voulaient arracher des éloges, et jouir du plaisir de s'entendre dire que leur ouvrage était parfaitement exécuté : on les voyait alors animées d'un nouveau courage et d'une plus vive ardeur. Rien, en effet, n'enflamme autant le zèle de ces filles d'Amour-propre, que l'approbation de leurs Maîtresses : le désir de la mériter les ferait travailler jour et nuit.

Plusieurs étaient dans un coin de la salle, occupées à parler de leurs parens, et des avantages dont elles jouissaient dans le monde. Elles se faisaient part des nouvelles qu'elles

avaient apprises au parloir ; elles répétaient avec complaisance les propos flatteurs qu'on leur avait adressés ; elles se montraient les lettres qu'elles avaient reçues ; elles se faisaient aussi de petites confidences, ayant grand soin toutefois, de n'être pas aperçues ou entendues de celles qui étaient étrangères à leurs liaisons particulières.

Nos regards se portèrent ensuite sur un groupe de jeunes personnes dont les entretiens paraissaient fort animés. Elles cherchaient à faire de l'esprit ; c'était à qui brillerait le plus. L'une faisait des plaisanteries, des calembours, des jeux de mots ; l'autre répondait par des pointes et des traits piquans ; celle-ci se mêlait de déclamer des vers, qu'elle estropiait de la

manière la plus pitoyable ; celle-là racontait une anecdote curieuse, qu'elle avait puisée dans un ancien recueil, et à laquelle personne ne comprit rien, pas même celle qui la rapportait.

Ces vains propos furent interrompus par une nouvelle arrivée qui entra dans ce moment. C'était une autre jeune mondaine qui revenait d'un établissement où elle avait enseigné. Elle chercha des yeux ses connaissances qui vinrent l'entourer, et l'accueillirent avec des démonstrations excessives de tendresse et de joie ; et elle, à son tour, leur prodiguait les paroles affectueuses et des complimens sans fin. Son visage épanoui annonçait un amour-propre satisfait, et ses discours ne démentaient pas son air.

— Ah ! disait cette petite vaine, en prenant le ton langoureux, que ces pauvres enfans ont pleuré en m'embrassant ! cela faisait compassion.... Oh ! l'établissement ne pourra pas se soutenir.... celle qui m'a remplacée n'est pas goûtée.... ses manières peu engageantes déplaisent au public, et d'ailleurs elle n'est pas très-bien partagée du côté des talens.... Je ne sais pas comment on s'arrangera pour les leçons dont j'étais chargée, surtout la *Grammaire*, l'*Histoire*, la *Géographie*, le *Dessin*.... Si vous aviez vu comme l'on m'écoutait !.... Bah ! ce n'est plus le même empressement de la part des élèves, lorsqu'on ne possède pas l'art de captiver leur attention !

— Cela est vrai, répondit sa voi-

sine ; j'en ai fait l'expérience. Je savais rendre si intéressant tout ce que je disais aux miennes, qu'elles m'écoutaient la bouche ouverte. Je n'avais qu'à paraître pour exciter leur émulation, tant elles prenaient de goût avec moi. Ces charmantes enfans le disaient à leurs mamans ; celles-ci le répétaient dans toutes les sociétés, et il venait ainsi beaucoup de demoiselles dans ma classe qui était très-nombreuse. Je ne vous dit pas qu'il y eut beaucoup de vacarme quand je quittai l'établissement ; cela se devine.... toutes les dames m'ont regrettée.

— Je le crois bien, reprit une autre mondaine ; les enfans, quoique jeunes, ne sont pas bêtes ; elles savent bien apprécier celles de leurs Maîtresses qui ont des talens. Je les ai

quelquefois entendues faire la revue de chacune, et jamais elles ne se sont trompées dans le jugement qu'elles en portaient. Dès le lendemain de mon départ, les plus distinguées de la classe l'ont quittée ; elles n'ont pu s'y souffrir après moi.

— Oh ! les ennuyeux discours, dis-je tout bas à nos saintes Conductrices : c'en est assez, vénérables Vertus, nous ne saurions en entendre davantage ; éloignons-nous, s'il vous plaît, de ces ridicules frivoles ; leur seule vue me fait mal au cœur.

La Vigilance me regarda et sourit ; puis, ouvrant la porte d'une chambre voisine, elle nous fit entrer ; et lorsque nous fûmes assises, la Connaissance de soi-même nous dit : Vous venez de considérer les allures et les discours

des filles dominées par la Vanité ; leur folie excite votre pitié, et je n'en suis pas surprise ; néanmoins vous n'avez pas tout vu. Il est d'autres ridicules encore, et d'autres écarts où elles tombent, dans l'unique vue de plaire à un monde qu'elles n'ont abandonné que de corps, et de s'attirer des applaudissemens dont leur amour-propre est délicieusement nourri.

Pleines d'elles-mêmes et enflées de leur propre estime, ces filles aveuglées par l'Orgueil, se préfèrent en tout à leurs compagnes : elles se croient plus d'esprit, de talens, de savoir-faire et de bon sens. On diraient, à les voir, qu'elles en ont à revendre. Vous les entendez répéter à tout propos : Moi, je *ne dirai pas comme ceci ;* Moi, je *ne ferais comme cela* ; elles ne

trouvent rien de bien fait que ce qu'elles disent, rien de bien fait que ce qu'elles font.

Sont-elles d'une famille distinguée? Elles en parlent sans cesse; il faut que tout le monde sache qu'elles sont d'une grande naissance; elles font sonner bien haut leur nom de distinction, et tout ce qui les élève au-dessus des autres. Elles se disent parentes de M^r de ***, de Mme de ***. Mais s'en trouve-t-il au contraire d'une condition obscure? Elles ne veulent pas qu'on le sache, et se gardent bien alors, de parler de leurs parens; elles craindraient de se faire mépriser. On en voit même qui poussent l'orgueil jusqu'à rougir de leurs proches et de l'état qu'ils exercent: elles n'oseraient se dire filles d'un tailleur,

d'un maçon, d'un charpentier, etc. Si ces bonnes gens parlent mal, ou s'ils ont un extérieur de paysans, elles n'osent pas leur donner les noms de *père*, de *mère*, de *frère* ou de *sœur*; elles laissent croire que ce sont leurs domestiques. Elles sont surtout fort ingénieuses à trouver des prétextes pour les empêcher de les aller voir, lorsqu'elles sont dans les établissemens, et cela, dans l'appréhension de se voir ensuite méprisées à cause d'eux.

— Quel aveuglement, quelle bassesse d'âme, dis-je en interrompant la Connaissance de soi-même! C'est bien là pousser l'orgueil jusqu'à la barbarie, et donner des preuves du plus mauvais naturel; car, ma sainte Dame, se peut-il imaginer rien de

plus cruel pour un père et une mère, que de se voir méconnus par des enfans qu'ils ont nourris de leur propre substance, et engraissés de leurs sueurs ?

— Cela fait horreur, dit GERTRUDE, et je ne suis pas étonnée que l'on mette si vîte à la porte les sujets qui font des traits de ce genre.

— De pareilles noirceurs sont heureusement très-rares, reprit notre zélée Conductrice, et ce n'est pas là le genre de vanité le plus commun parmi les personnes enseignantes.

Celles qui sont favorisées de quelques agrémens extérieurs, ou de quelques talens que l'on a eu grand peine à leur communiquer, cherchent surtout à briller de ce côté-là : on les voit faire grand cas de tous ces min-

ces avantages dont le monde est idolâtre ; elles s'occupent beaucoup de leur mise, de leur taille, de leur petite figure ; elles ont grand soin d'entretenir la fraîcheur de leur teint et la blancheur de leurs mains, qu'elles considèrent souvent avec complaisance.... Vous riez de ces niaiseries, interrompit la VIGILANCE, en s'adressant aux deux Novices qui n'avaient pu s'empêcher de sourire ; elles ne sont pourtant que trop en usage parmi les filles, et les dévotes n'y sont pas toujours étrangères.

Mais voici un autre genre de vanité assez commun chez les personnes enseignantes : celles qui sont en chef dans un établissement, ne font cas que des classes de demoiselles, et prennent d'elles un soin tout particulier, dans

la vue de s'attirer la bienveillance des personnes considérables qui leur confient leurs enfans. Ces classes d'élite font tout l'objet de leur zèle et de leur sollicitude ; elles se garderaient bien d'en confier le soin à leurs compagnes : il suffit à celles-ci , qu'elles soient employées aux petites leçons ; on leur laisse de bon cœur manier les planches de l'Alphabet et le Syllabaire , ou faire les basses classes ; quant à ces présidentes, elles auraient honte de s'en occuper. Elles n'en font aucun cas ; elles se réservent les exercices les plus apparens, comme s'il n'y avait qu'elles qui pussent s'en acquitter convenablement. Elles tiennent singulièrement à leurs petites demoiselles, aussi bien qu'à la PRÉSIDENCE.

Ces orgueilleuses ne peuvent pas

être placées dans les endroits où il n'y a pas de *bourgeoisie*; elles croiraient là leurs talents méprisés ou enfouis. Elles ne peuvent se souffrir dans la montagne, non plus que dans les classes pauvres; elles n'aiment pas davantage les emplois obscurs, ni même d'être seulement en second : il leur faut toujours la supériorité, sans quoi plus de zèle, plus de santé, plus de repos : il faut les laisser dominer pour en tirer quelque chose.

Ces sortes de filles ne cherchent qu'à s'attirer les regards et l'admiration du public; elles sont fort adroites pour se faire attribuer tout ce qui se fait de bon et de beau dans l'établissement où elles sont. Dans les ouvrages manuels qu'elles montrent à leurs élèves, elles s'attachent bien

plus au brillant qu'au solide : elles leur font faire des broderies en soie ou en or, des bourses en perles, des fleurs artificielles et autres superfluités de ce genre, tandis qu'elles négligent de leur apprendre les ouvrages utiles et indispensables. Elles croiraient, ce semble, se ravaler, donner une basse opinion de leurs talens, si elles s'occupaient à montrer à coudre, à faire ou à rapiécer les bas, etc. Il faut laisser cela à celles de leurs compagnes qui, disent-elles, ne sont pas capables d'autre chose.

Ce n'est pas tout encore. Elles veulent absolument savoir si elles ont le bonheur de réussir dans les efforts qu'elles font pour briller, et ce que l'on pense d'elles dans le public. En conséquence, elles questionnent les

enfans pour apprendre d'elles ce que disent *le papa* et *la maman*; elles leur demandent s'ils sont contens de leurs petits progrès; si l'on a trouvé bien belle la broderie qu'elles ont faite à *la maman*, et si *le papa* a été satisfait de la bourse qui était pour lui, etc. Les élèves ne manquent pas de répondre qu'on s'applaudit des talens de leurs Maîtresses, et qu'elles sont regardées dans toute la ville comme les meilleurs sujets de leur Communauté. Et c'est alors, qu'elles se croient utiles! qu'elles se sentent un redoublement de zèle! C'est alors qu'elles ne craignent pas de se tuer de peine, pourvu qu'elles puissent faire le *bien* de cette manière!....

Je crois inutile de vous dire que les personnes de cette trempe ont en hor-

reur la pauvreté évangelique, et qu'elles ne redoutent rien tant que d'en porter les livrées. Les habits usés ou rapiécés leur font mal au cœur : il leur faut toujours du neuf et du fin ; que tout sur elles soit d'une propreté exquise, leurs souliers bien luisans, etc.

Elles aiment aussi beaucoup à parler aux gens du monde ; et lorsqu'elles aperçoivent des dames dans leur maison, quoique le soin de les recevoir ne les regarde pas, elles savent toujours trouver le moyen de se rencontrer sur leurs pas, pour faire leur petit salut mondain et leur compliment pincé.

— Il est aisé de conclure de tout cela, vénérable Vertu, que ces pauvres insensées ont manqué leur vocation, dis-je à la Vigilance.

— C'est ce que le monde ne man-

que pas de répéter, répondit la clairvoyante Vertu ; et il arrive souvent, par une juste punition du Ciel, que ces mondaines se font mépriser par les peines mêmes qu'elles se donnent pour plaire et captiver la bienveillance générale ; on se moque d'elles, et l'on dit qu'elles eussent bien mieux fait de rester chez elles, que de venir faire une si mauvaise figure dans un couvent.

— Les voilà bien avancées, dit en soupirant Gertrude ! Il faut avouer que le monde est un maître aussi dur qu'il est ingrat et tyrannique. Ah ! que de trésors elles auraient amassés pour le Ciel, si elles avaient fait pour Dieu, ce qu'elles ont fait pour son ennemi !... Mais vénérable Vertu, peut-on vous demander quelles sont ces deux jeu-

nes personnes que nous avons vues causer ensemble avec une si grande effusion de cœur? Elles m'ont paru si unies entr'elles, qu'elles seraient mieux placées, ce me semble, dans le palais de la Charité que dans celui-ci.

— Oh! que dites-vous là, reprit avec feu notre infatigable Conductrice; votre question m'étonne. Eh? quoi ne reconnaissez-vous pas, dans ces deux inséparables, tous les traits qui caractérisent les amitiés particulières si funestes dans une Communauté? On les voit se rechercher à toute heure; elles n'ont de plaisir qu'à se rapprocher et à causer ensemble; toute autre compagnie, tout autre entretien les fatigue et les ennuie. Elles se flattent mutuellement, se communiquent leurs petits secrets, et n'ont rien de

caché l'une pour l'autre. Leurs manières si affectueuses, leur langage si familier, l'indifférence qu'elles montrent pour le reste de leurs compagnes auraient dû vous les faire reconnaître, et vous convaincre que leur union est formée par la nature et non par la grâce, et que, loin d'être un effet de la charité, elle en est le plus redoutable fléau.

Je ne m'étendrai pas sur cette matière, ajouta la CONNAISSANCE DE SOI-MÊME ; ce serait beaucoup trop long. Il suffira de vous dire que les amitiés particulières ont les suites les plus funestes, et qu'elles ont toujours été la peste des Communautés, lorsqu'elles parviennent à s'y introduire. On ne saurait donc avoir trop de vigilance pour en garantir les jeunes personnes qui se trouvent dans un Novi-

ciat : une pareille liaison ne manque pas de leur faire perdre le goût de la piété, et quelquefois même leur vocation.

Passons maintenant à une autre espèce de filles, aussi dirigées par l'Amour-propre. Cet esprit rusé et artificieux s'attache à toutes sortes de sujets ; il s'accommode à tous les caractères, à toutes les inclinations, à tous les tempéramens. Il agit sur le cœur de la *frivole* et sur celui de la *dévote* par des ressorts différens, quoique son but soit le même pour toutes les deux ; il présente à chacune des moyens de séduction analogues à son humeur et à ses penchans, comme vous allez le voir dans la salle qui suit.

Chapitre Douzième.

Salle des Dévotes de l'Amour-propre.

Ah ! dit tout bas Thérèse, en regardant par les vitraux, en voilà qui ont un air de piété qui ravit ; elles ressemblent à des Anges ! La Connaissance de soi-même la fit approcher avec sa compagne, pour entendre le sujet de leur conversation. Le croiriez-vous, mes chères Filles ? Ces prétendues *dévotes* étaient tout occupées à se vanter mutuellement sur leurs vertus et leurs pratiques de mortification. Que vous êtes mortifiée, disait l'une d'elle à sa voisine ! Vous n'avez mangé que du pain sec à déjeûner.

— Mais vous, répondait celle-ci, vous l'êtes bien davantage, puisque vous jeûnez habituellement, et que vous faites plus de cent actes de mortification dans le jour.

— Ah ! reprenait un autre, voilà Mlle Louise qui ne perd jamais de vue, la présence de Dieu ; elle a pleuré ce matin à la Ste Messe, et hier pendant son action de grâces. C'est une sainte !... Oh ! qu'elle est heureuse !... Le bon Dieu lui fait bien des caresses.

— Et vous, répliquait sa compagne, vous êtes toujours en extase à l'oraison, on éprouve de la dévotion à vous regarder.

Une autre prit la parole, et, avec un air d'humilité à crochet, elle dit : Pour moi, je suis la plus misérable ; priez le bon Dieu pour moi, afin qu'il me convertisse.

— Oh ! lui répondit-on, que dites-vous là, Mademoiselle ? vous n'avez nullement besoin de conversion ! Je vous assure que, si j'étais aussi humble que vous, et que je pusse communier aussi souvent, je me croirais une sainte. La Maîtresse fait toujours votre éloge quand vous êtes absente, et vous cite comme le modèle du Noviciat.

— Ce langage fait lever les épaules, dis-je à notre sainte Conductrice ; voilà bien de quoi procurer la damnation d'une pauvre âme, en lui inspirant de pareils sentimens d'orgueil ! C'est bien là faire l'office de satan....

Chut !... interrompit la Vigilance, en portant le doigt sur sa bouche. Écoutons celles-ci.

Nous prêtâmes l'oreille, et nous

ouïmes quelques-unes de ces *dévotes* de l'Amour-propre, discourir en termes pompeux et relevés, de la piété, de la vertu, des grandes voies d'oraison; et cela, dans la seule vue de passer pour des personnes intérieures et très-versées dans la spiritualité.

D'autres s'entretenaient avec enthousiasme des *suavités*, des *douceurs*, des *goûts* célestes, qu'elles disaient éprouver au service de Dieu; elles se prodiguaient réciproquement le nom d'*enfant gâtée* de Jésus et de Marie.

Plus loin, nous entendîmes que l'on parlait de confession et de confesseur. Ce groupe de béates ne tarissait point sur ce chapitre : elles se communiquaient les avis qui leur sont donnés par le confesseur, les réprimandes qu'elles en reçoivent; elles parlaient

de sa manière de faire ; de la *douceur* et de l'*onction* qu'il met dans ses paroles ; de son *habileté* dans la direction des âmes ; de la *ferveur* qu'il sait leur communiquer, et de la *haute perfection* à laquelle il les conduit. Elles vantaient ses lumières, son savoir, sa prudence, et surtout son *indulgence* et sa bonté.

Parmi ces babillardes *dévotes*, nous en remarquâmes cependant une qui ne disait mot, et paraissait profondément recueillie, n'entendant même plus ce qui se disait autour d'elle, lorsque tout-à-coup, poussant un grand soupir, elle parut sortir d'une douce extase, et regarda ses compagnes d'un air étonné, comme si elle n'avait pu reconnaître le lieu où elle se trouvait.

Après avoir parcouru des yeux cette

vaste salle, et considéré tout à notre aise les personnes qui s'y trouvaient réunies, la Vigilance nous fit passer dans un petit cabinet qui se trouvait en face, et la Connaissance de soi-même, adressant la parole à nos deux Novices, leur dit : Vous venez d'entendre, mes Enfans, les entretiens ordinaires des filles dévotes que l'Amour-propre dirige; c'en est assez, je pense, pour vous donner une souveraine horreur d'un langage si contraire à l'humilité, à la simplicité et à l'abnégation de soi-même, dont la vraie piété ne s'écarte jamais. Car, dites-moi, je vous prie, quel peut être le motif de ces sortes de discours? N'est-ce pas l'orgueil, n'est-ce pas l'amour-propre et une secrète recherche de soi-même? Et ce qui ne vient pas d'un bon principe peut il

être agréable à Dieu et avantageux à notre âme ? Et lorsque nous flattons les autres, ne leur présentons-nous pas un poison quelquefois mortel ? Qu'aucune de vos paroles ne soit donc une louange pour vous-mêmes, ou une flatterie pour les autres ; et bénissez le Seigneur de vous avoir placées dans une maison où un pareil langage ne serait pas toléré.

Toutefois, continua notre sage Conductrice, vous n'avez pu voir tout ce que fait l'Amour-propre dans les dévotes qu'il domine ; je vais donc vous en instruire, afin de vous prémunir contre ses ruses, et vous empêcher de tomber dans ses panneaux ; car, pour les âmes remplies de bonne volonté, il n'est rien qui les tienne plus en garde contre elles-mêmes, que la vue des

fautes d'autrui : le sentiment de leur propre faiblesse les porte à redoubler de vigilance et de précautions pour ne pas tomber aussi.

Les *dévotes* que vous avez vues dans cette salle, n'aspirent qu'à l'estime, du monde, aussi bien que les *frivoles* que nous avons examinées ; mais elles la recherchent par une autre voie. Les *frivoles*, pour arriver à leurs fins, se servent des agrémens du corps et de l'esprit dont le Ciel les a favorisées ; les *dévotes* plus malheureuses encore, emploient, dans les mêmes vues, les dons surnaturels qu'elles tiennent de la pure libéralité de Dieu, et se donnent beaucoup de peine pour acquérir une vaine réputation de sainteté, à laquelle elles bornent toute leur ambition. Elles font consister la vertu en

de longues prières, de longues directions, des pénitences extraordinaires et des œuvres d'éclat. Le renoncement et l'humilité n'entrent pour rien dans leur plan de vie, et je vais vous le prouver par le détail de leur conduite.

Un grand nombre de ces dévotes de travers se recherchant en tout, ne peuvent supporter les dégoûts et les ennuis inséparables de la condition humaine, les aridités et les sécheresses qui se rencontrent dans la vie intérieure les rebutent et les déconcertent. Elles ne veulent servir Dieu que parmi les douceurs et les suavités d'une dévotion sensible. Lorsqu'elles en sont privées, elles abandonnent l'oraison, ou ne s'acquittent de ce saint exercice qu'à demi et par contrainte. Elles ne sauraient endurer les peines d'esprit,

les tentations, les répugnances de la nature; elles voudraient marcher constamment par un chemin semé de roses; et si, contre leur attente, il se présente quelques épines, elles se tourmentent, et ne savent plus penser à autre chose : leur physionomie inquiète et troublée semble dire à tout le monde qu'elle sont accablées des plus lourdes croix. Elles baissent la tête, comme vous avez vu, ou la tiennent penchée sur l'épaule; elles font entendre de longs gémissemens, pleurent souvent, et parlent à tout propos de leurs peines. Elles en font le détail à qui veut l'entendre, et le temps des récréations se passe quelquefois tout entier à parler de ces misères; tandis qu'une personne vraiment vertueuse, se mettant au-dessus de ses peines, s'occuperait

à surveiller, à égayer ses élèves, ou à ranimer ses compagnes qui parfois s'ennuyent et finissent par abandonner leur vocation auprès de ces mélancoliques et taciturnes rêveuses.

Plusieurs d'entr'elles ne peuvent pas même supporter l'idée d'avoir des défauts : elles voudraient que le Confesseur et la Supérieure les crussent parfaites, et les assurassent qu'il n'y a pas de leur faute dans tout ce qui les peine et les tourmente ; qu'ordinairement Dieu éprouve ainsi les âmes qu'il destine à une haute sainteté, et que c'est dans de semblables vues qu'il les fait passer elles-mêmes par ces voies crucifiantes. Elles ne veulent absolument entendre que des paroles de consolation ; et si on leur démontre que leurs peines ont pour cause l'amour-

propre qui les fait tomber dans de fréquentes infidélités, dont ensuite Dieu les punit, oh ! c'est alors qu'elles redoublent de dépit et de mauvaise humeur ! Elles sont irritées de ce qu'on les croit coupables ; elles se repentent d'avoir parlé, et se promettent bien intérieurement de ne pas y revenir, puisque, disent-elles, elles ne trouvent que des reproches et des humiliations, au lieu des encouragemens dont elles ont besoin, et qu'elles sont ensuite plus tourmentées qu'auparavant. Pourquoi en est-il ainsi, mes chères Enfans, continua la Connaissance de soi-même ? C'est qu'on les a jugées coupables, tandis qu'elles désirent de passer pour des saintes, ou tout au moins pour des âmes extrêmement timorées, et que tenant d'ailleurs fortement à l'es-

time du Confesseur et de la Supérieure, elles sont désolées par la crainte de l'avoir perdue.

Les dévotes d'amour-propre sont ordinairement fort longues en confession et dans la communication de leur intérieur ; elles n'ont jamais fini : c'est toujours à recommencer ; et non-seulement elles perdent le temps, mais elles le font perdre encore à ceux qui les dirigent. Si on les rebute tant soit peu, si l'on n'est pas prêt à les écouter dans la minute, ou qu'on ne les accueille pas avec toute sorte de bienveillance, les voilà démontées : elles boudent, elles affectent de ne pas revenir de longtemps.

Elles tiennent aussi beaucoup à la communion fréquente, et si on la leur refuse quelquefois, elles feignent, par

dépit, de vouloir en laisser plus qu'on ne leur dit ; elles craignent de manquer de dispositions, disent-elles, et ne peuvent se résoudre à s'approcher si souvent de la sainte Table, vu leur indignité qui les fait trembler. Mais se range-t-on de leur avis ? leur conseille-t-on de diminuer en effet leurs communions ? Les voilà bien attrapées : elles n'avaient témoigné tant de crainte et de circonspection que pour se faire presser de communier; en sorte qu'elles ne savent plus comment s'y prendre, pour recouvrer ce qu'elles ont perdu par leur duplicité.

Elles sont encore très-attachées à leurs pratiques de dévotion, surtout à celles qui paraissent à l'extérieur : les œuvres de parade étant fort de leur goût, ainsi que tout ce qui peut les

singulariser et les faire remarquer. Elles passent, en conséquence, un temps considérable à l'église, et s'y tiennent d'une manière ridicule, affectant de soupirer tout haut, et d'y paraître comme dans le ravissement et l'extase. Mais avec tous ces beaux dehors, elles tiennent comme le fer à leur propre volonté, à leur sentiment, à leurs commodités, et à mille bagatelles auxquelles on dirait que leur salut est attaché. Elles ne savent ce que c'est que le détachement; et l'amour d'elles-mêmes perce à travers tout ce qu'elles font pour le cacher.

Quelques-unes de ces dévotes ont attiré plus particulièrement votre attention; et, à leur physionomie inquiète et troublée, à leurs façons singulières, vous les avez sûrement reconnues pour

des personnes rongées de scrupules, et vous ne vous êtes pas trompées. Toutes guindées et ramassées au-dedans d'elles-mêmes, ces pauvres filles n'osent ni parler ni agir, dans la crainte d'engager leur conscience : elles sont toujours à éplucher leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, pour y trouver du péché ; si bien qu'elles voudraient se confesser tous les jours ; mais malheureusement elles n'ont jamais terminé leur préparation ; elles emploient des heures entières à leur examen, et afin d'y procéder d'une manière plus commode, elles choisissent dans l'église quelque coin bien retiré, bien obscur, et là, le front appuyé contre le mur, elles se perdent dans leurs recherches, et se cassent la tête pour déterminer au juste le

nombre de leurs fautes, et les circonstances qui les ont précédées, suivies et accompagnées. Se sont-elles enfin déterminées à entrer au confessionnal? Que tout le monde alors ait à se retirer; aussi-bien attendrait-on inutilement la fin de leurs consultations; il y en a pour plusieurs heures.

Elles ont aussi la manie de répéter leurs prières, et surtout leur pénitence sacramentelle, dont elles croient toujours s'être mal acquittées, et d'avoir fait en cela un nouveau péché, pour lequel il faut encore aller se réconcilier. Il est impossible de rétablir le calme dans ces consciences bouleversées : toujours préoccupées de leurs embarras, de leurs doutes, ne sachant prendre aucun parti, elles négligent les devoirs de leur vocation, et se ren-

dent incapables de tout, sinon de se tourmenter et de tourmenter des confesseurs dont elles sont le fléau.

Il en est, parmi ces scrupuleuses, qui paraissent craindre excessivement les petites fautes, pendant qu'elles en commettent de très-graves, dont elles ne songent pas même à se confesser. Elles font de grandes lamentations pour une légère imperfection, et n'auront aucun remords pour des péchés considérables, qu'elles sont les seules à ne pas apercevoir. Ce sont là des aveugles qui ne voient goutte dans leur intérieur, et qui prennent malheureusement le change sur leurs défauts. Habituellement d'une humeur sombre et fâcheuse, on les voit toujours prêtes à s'impatienter pour un rien, et

se rendre à charge aux autres et à elles-mêmes.

En voilà, je crois, assez sur cette dévotion d'amour-propre; nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler, lorsque nous serons à l'appartement des Illusions.

Je veux maintenant vous montrer le joli salon qui se trouve devant nous.

—

Chapitre Treizième.

Bibliothèque de l'Amour-propre.

Cette Bibliothèque qui offrait un coup-d'œil très-riant, contenait un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels toutes les personnes de la maison vont choisir ceux qui sont analogues à leurs dispositions ou à leurs goûts.

L'une, pour satisfaire une insatiable curiosité qui la porte à lire indifféremment tout ce qui lui tombe sous la main, promenait successivement ses regards avides sur tous les volumes; et ne pouvant fixer son choix sur aucun, elle en prit quatre à cinq

au hasard, pour employer à les lire une partie de la journée.

Une autre, qui voulait être savante à tout prix, cherchait de tous côtés, des livres de science dont elle s'efforçait de retenir quelques mots, qu'elle appliquait ensuite à tort et à travers, sans savoir ce qu'elle disait.

Auprès de celle-ci, était une frivole qui ne montrait de goût que pour des lectures purement amusantes : des *Historiettes*, des *Contes de fées*; voilà ce qu'elle appelait tout haut, de *jolis livres*.

Non loin d'elle se faisait remarquer par son air suffisant, une fille possédée de la manie du bel esprit : elle cherchait à orner sa mémoire et à brillanter son langage par des lectures recherchées, qui pussent lui fournir

un grand nombre de traits saillans, de bons mots et de pointes d'esprit, qu'elle répète ensuite pour s'attirer des applaudissemens.

Plus bas étaient rassemblées quelques-unes de ces dévotes qui veulent toujours des ouvrages nouveaux, et de tous les auteurs qui ont écrit sur des matières de piété. Celles-là sont sans cesse à feuilleter des livres, lisant tantôt au commencement et tantôt à la fin, sans pouvoir s'assujettir à en parcourir un en entier, et encore moins à mettre en pratique ce qu'elles y ont lu.

Plusieurs d'entr'elles paraissaient dégoûtées de la *Perfection chrétienne*, du *Combat spirituel*, de l'*Introduction à la vie dévote*, et autres excellens ouvrages qui n'ayant plus pour elles

le charme de la nouveauté, ne sauraient plus leur convenir ; une seconde lecture ne peut leur procurer que de l'ennui, preuve manifeste qu'elles ne cherchent point à s'édifier, à avancer dans la vertu, mais seulement à contenter leur curiosité.

Croiriez-vous, M. C. F., qu'il s'en trouvait même qui ayant renoncé au siècle sans se dépouiller de son esprit, étaient dans l'état religieux aussi recherchées dans leur lecture que les personnes du monde ? Celles-là, loin de s'affectionner aux livres qui peuvent leur inspirer l'esprit de leur état, préfèrent ceux qui les entretiennent dans leurs idées frivoles, ou qui favorisent leurs illusions. Ainsi, la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, l'*Esprit de foi*, et autres ouvrages

qui ont été faits tout exprès pour les remplir des vertus propres de leur saint état, sont des livres qu'elles ont *tant lus*, à ce qu'elles disent qu'elles les savent presque par cœur. Elles ne font pas plus de cas des Règles de leur Institut, qu'elles ne lisent guères que lorsqu'elles ne peuvent faire autrement, et encore le font-elles si rapidement qu'elles n'en saisissent ni le sens ni l'esprit.

Quelques autres de ces dévotes mondaines, témoignaient ne faire aucun cas de quelques ouvrages solides et très-édifians, parce que, disaient-elles, ils étaient *mal écrits* ou d'un langage un peu gaulois : il faut un style fleuri à ces têtes légères ; elles trouvent sec, aride, ennuyeux, un auteur qui tendrait tout simplement

à les faire marcher dans la voie du renoncement et de l'humilité.

Un petit nombre de ces dévotes, nous parurent fort curieuses d'ouvrages mystiques, sachant à peine ce que signifie ce mot. Elles paraissaient persuadées que, à l'aide de certaines méthodes et de je ne sais quels secrets, elles pourraient s'élever d'elles-mêmes à la plus sublime contemplation.

Nous ne pouvions nous empêcher de sourire, M. C. F., en considérant ce tas de liseuses qui circulaient dans cette Bibliothèque de l'Amour propre; et nos deux Novices, comprenant parfaitement la leçon qu'avait voulu leur donner notre sage Conductrice, en mettant sous leurs yeux, les écueils où entraîne trop de curiosité ou de

recherche dans le choix des livres, se promirent bien de les éviter tous, et de ne se conduire en cela, comme dans tout le reste, que d'après les ordres ou les conseils de leurs Supérieurs.

La Connaissance de soi-même voyant donc qu'elle avait atteint son but, sans qu'il fût besoin d'entrer dans de longs discours, ne s'arrêta pas là davantage, et nous conduisit ailleurs.

—

Chapitre Quatorzième.

Salle du Mauvais Caractère, du Mauvais Esprit, de la Jalousie et du Murmure.

—

Il ne se pouvait rien voir de plus rechigné et de plus rebutant que les physionomies qui se rencontrent dans cette salle, où l'on ne fait que s'indigner, se dépiter et murmurer à qui mieux mieux, et cela presque toujours pour des choses assez légères, quelquefois même indifférentes.

L'une était accoudée sur une table, et pleurait, parce que, disait-elle, on l'avait reprise d'une faute dont elle n'était pas coupable; l'autre boudait dans un coin, parce qu'on lui avait fait défaire son ouvrage; elle travaillait

sans desserrer les dents, et ne répondait pas même lorsqu'on lui adressait la parole.

Nous en remarquâmes trois ou quatre qui chuchotaient ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre. Nous les entendîmes se plaindre et murmurer de ce qu'on les avait changées d'emplois. Plus loin, nous en aperçûmes qui versaient des larmes, parce qu'on ne leur avait pas permis de communier; elles passaient malicieusement en revue toutes celles à qui l'on avait accordé cette faveur. *Celles-là*, disaient-elles, *sont bien comme les autres*; *mais l'on est prévenu en leur faveur : elles pourraient faire les plus grandes fautes, qu'elles ne seraient jamais reprises. Ah ! si l'on connaissait celle-ci*, continuaient-elles, *mais elle est bien*

fine ! elle sait se cacher et en imposer aux yeux.

— Oh ! les méchantes ! dit tout bas Gertrude, oh ! les orgueilleuses ! Bon Dieu, quelle moue l'on fait ici ! Ce ne sont partout que des visages bourrus, des mines refrognées ; l'on n'y entend que des voix aigres et des sons discordans !

La Vigilance alors, prenant par la main nos deux Novices, nous fit passer dans un cabinet qui était tout proche, et après nous être assises, la Connaissance de soi-même leur parla ainsi : Je ne suis pas fâchée, mes Enfans, que de pareils défauts se soient montrés à vos regards dans leur difformité naturelle : ce sera une raison pour vous de leur fermer à jamais la porte de votre cœur, et de

vous appliquer avec un nouveau courage à l'acquisition des vertus contraires de douceur et d'humilité; vertus charmantes du Cœur sacré de Jésus qui vous feront chérir de Dieu, aussi bien que de toutes les personnes avec qui vous pourrez avoir des rapports. Je vous dirai pourtant que vous n'avez pas vu tout ce qu'il faudrait pour votre instruction, dans l'appartement que nous venons de quitter. Je crois donc utile de vous signaler quelques-unes des fautes, dans lesquelles tombent ordinairement les filles peu soigneuses de dompter un caractère difficile, ou de réprimer les saillies de leur mauvais esprit. Cette connaissance vous portera à vous surveiller constamment pour ne pas donner vous-mêmes dans de semblables écarts. Un mauvais

esprit produit les plus pernicieux effets dans les Communautés, et Dieu veuille en préserver toujours la vôtre; car c'est un mal contagieux qui se communique facilement, et dispose à un autre genre de maladie non moins redoutable, que l'on appelle Jalousie. Les personnes qui en sont attaquées offrent différens symptômes, auxquels il est facile de reconnaître le mal et d'y apporter un prompt remède. Leur physionomie devient sombre et mélancolique, leurs lèvres ne se prêtent plus qu'à un sourire forcé; il arrive même quelquefois qu'elles perdent le sommeil et l'appétit, et leurs traits décomposés attestent malgré elles, la présence et la malignité du poison qui les ronge. Aperçoivent-elles deux personnes qui se parlent? Elles s'imaginent aussitôt

que c'est d'elles que l'on s'entretient, et s'en inquiétent beaucoup. Les reprend-on de leurs fautes ? Elles n'en conviennent pas, et disent qu'on leur en veut, que l'on est prévenu contre elles, et qu'inutilement feraient-elles des efforts pour contenter les uns et les autres puisqu'elles n'y parviendront jamais, à cause qu'elles ne sont pas aimées.

Il en est qui ne peuvent supporter ni les avertissemens de leurs compagnes, ni même ceux de la Supérieure ; elles prennent tout en mauvaise part, et s'irritent de tout. La Supérieure leur écrit-elle pour leur faire quelque reproche? A mesure qu'elles lisent sa lettre, leur mauvais esprit se monte, leur cœur s'échauffe ; elles deviennent tristes et rêveuses ; elles pleurent,

elles se lamentent, et prennent enfin la plume pour faire une réponse de quatre pages et s'excuser dans les formes, article par article; ou bien elles boudent, et n'écriront pas de longtemps. Elles font de grandes plaintes à celles de leurs compagnes qu'elles soupçonnent être la cause des reproches qu'on leur a adressés. Elles murmurent même quelquefois, et sont pendant plusieurs jours d'une humeur insupportable. *Oh !* diront-elles, *on s'épuise, on se tue pour faire le bien; et puis, en récompense, on reçoit de bonnes semonces ! Nous voilà bien payées !*

Il s'en trouve d'autres, qui aux moindres difficultés quelles rencontrent dans les établissemens, ou pour quelques incommodités qu'elles y trouvent,

comme le froid, le chaud, la pluie, etc., diront aussitôt : *Il fait bon parler de mortification dans la Maison-mère; l'on n'y souffre pas ceci ou cela! Si l'on savait ce que nous souffrons, si l'on connaissait nos peines et nos embarras, on ne se fâcherait pas ainsi contre nous; qui avons bien plus d'occasions de nous mortifier qu'on ne croit.*

Quelques autres sont entièrement bouleversées dès qu'on les a tant soit peu reprises ou humiliées : elles ne sauraient plus, dès lors, ni prier ni faire oraison ; le temps de ces saints exercices se passe à réfléchir sur chacune des paroles qui les ont choquées : et voilà comment le cœur s'aigrit de plus en plus, que la tête se monte, et que, à la suite d'une faute assez légère, on en commet de très-grandes par le

dépit et le découragement dans lequel on se jette.

Plusieurs n'osent paraître devant les personnes qui leur ont fait la correction. Elles fuient la Supérieure ou la Maîtresse des Novices, lorsqu'elles en ont été reprises ou humiliées : si elles les aperçoivent d'un côté, elles passent aussitôt par un autre ; et dans les lieux d'assemblées, elles ont soin de se placer de manière à n'en être point aperçues. Ces caractères pénibles, ces dévotes orgueilleuses regardent comme des ennemies, les personnes qui ont la charité de les reprendre ; et dès que la Supérieure s'est vue obligée de les humilier, c'est fini : elles n'ont plus pour elle ni confiance, ni ouverture de cœur, et préfèreront se passer d'une chose

nécessaire, plutôt que de lui demander une permission.

Ce n'est pas tout encore ; ces esprits de travers regardent tout du mauvais côté. Leurs compagnes font-elles des actes de mortification ? Elles pensent que c'est par ostentation, pour plaire à la Supérieure ou par hypocrisie. Leur témoigne-t-on de l'intérêt ? leur rend-on quelque service ? Elles ne croient point à la sincérité de ces démonstrations ; *elles savent à quoi s'en tenir*, disent-elles.

Quant aux jalouses, on les voit constamment attentives à remarquer si l'on fait d'elles autant de cas que des autres ; si l'on a pour elles les mêmes égards, les mêmes attentions que pour les autres ; si pour l'entretien, elles sont aussi bien partagées ;

car elles s'imaginent souvent qu'on leur donne toujours ce qu'il y a de moins beau et de moins bon.

Enfin, mes Enfans, la Jalousie va jusqu'à s'affliger du mérite d'autrui ; les éloges qu'elle entend faire de ses compagnes, les égards et les distinctions que l'on a pour elles, la confiance et l'amitié qu'on leur témoigne, les succès que Dieu accorde à leur travaux, tout cela remplit de fiel une âme jalouse, et la fait étrangement souffrir ; tandis qu'au contraire, elle éprouve une joie sensible, lorsqu'elle voit que ses compagnes ne réussissent pas et tombent dans l'oubli. Elle voudrait voir tout le monde dans l'obscurité, pour se montrer seule avec honneur.

— Oh ! les méchantes, les odieu-

ses créatures! m'écriai-je, en interrompant notre Conductrice, et qu'il est dur d'avoir à vivre avec elles! Mais, grâces à Dieu, de pareils esprits sont rares dans les Communautés; qu'y deviendrait-on, hélas! s'il s'en introduisait beaucoup de cette espèce!

— On se verrait forcé de les déserter, reprit la Vigilance, car l'union et la charité en étant une fois bannies ces maisons devenues la proie de l'esprit de discorde, ne sauraient subsister long-temps. Passons à l'examen de l'autre pièce ; les personnages qui l'occupent offriront aussi un vaste champ à nos observations.

—

Chapitre Quinzième.

Salle de la Médisance, de la Critique, et de l'Antipathie.

—

Cet appartement contigu à celui que nous venions de quitter, était habité par des personnes de la même famille, toutes intimément liées, et se distinguant par une physionomie également repoussante. Elles se réunissent très-souvent, et leur occupation favorite est de critiquer les uns et les autres, et de censurer en autrui, tout ce qui n'est pas de leur goût, ou tout ce qui peut satisfaire l'aversion qu'elles ont conçue contre ceux qui ne leur plaisent pas. Nous nous rapprochâmes des vitraux pour considérer plus commodé-

ment ce qui se passait dans l'intérieur de la salle, et entendre les entretiens de ces bonnes langues.

La Médisance faisait en ce moment les frais de la conversation. Après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux, et voilant son visage d'une tristesse apparente, elle commença, d'une voix lamentable, et comme à regret, un discours médisant, et d'autant plus dangereux, qu'elle y mettait plus d'art et de circonspection. Hélas! disait-elle en gémissant, la douleur me suffoque! J'avais tant d'amitié pour une telle! Je n'ai rien oublié pour la porter à la vertu; mais c'est une peine perdue... Sa légèreté m'afflige... Je la recommande à vos prières, ainsi que telle autre pour laquelle j'ai beaucoup d'af-

fection. La pauvre enfant a d'excellentes qualités; mais il faut convenir aussi qu'elle a tels et tels défauts : si l'on n'y prend garde, elle finira mal. Et celle-ci, vous ne savez pas? Bon Dieu, ce que c'est que de nous ! Elle paraissait si vertueuse ! Je ne doute pas qu'elle ne le soit en effet ; mais enfin la faute qu'elle vient de faire est publique, et s'il ne dépendait que de moi, elle serait ensevelie dans l'oubli... d'ailleurs, la confidence que je vous en fais ne passera pas plus loin, et vous engagera à prier pour elle.

Celle-là, continuait-elle, est remplie de talens ; mais il faut bien avouer qu'elle en est fort glorieuse ; elle ne recherche en tout que l'estime du monde, et sa fierté la fait haïr. Cette autre, qui paraît si recueillie, n'est

qu'une sournoise ; jamais on ne la voit se dérider ; elle est froide comme la glace et d'une sévérité outrée ; je ne voudrais pas, pour tout au monde, être placée avec elle.

La Critique, au ton mordant, disait aussi son mot ; elle singeait les manières de l'une, se moquait du langage de l'autre, plaisantait sur le compte de ses compagnes, trouvant surtout à redire à celles qui montrent plus d'exactitude et de ponctualité à la Règle. Elle n'épargnait pas même la Supérieure, et blâmait surtout les corrections, se récriant sur sa prétendue sévérité, trouvant insupportable, même un simple avis donné avec tous les ménagemens de la charité.

Enfin, rien n'échappa à leurs traits malins ; elles allèrent jusqu'à critiquer

M. le Curé de la paroisse, et vous pensez bien que les dévotes ne furent pas épargnées : elles s'égayèrent fort sur leur compte, tournant en ridicule, leur dévotion et leurs pratiques. La Médisance fit une longue énumération des défauts qu'elle leur supposait. La Rapporteuse répétait avec une joie maligne, les bruits désavantageux qui couraient sur leur compte, et qu'elle avait soigneusement recueillis de côté et d'autre ; et avec le talent qu'elle possède au suprême degré, de dénaturer les faits, elle les racontait tout autrement qu'ils ne sont, n'oubliant pas d'orner son récit de toutes les circonstances qui pouvaient le rendre plus divertissant.

Lorsque ces bonnes langues eurent ainsi débité tout ce qu'elles savaient,

qu'elles eurent bien critiqué, bien caqueté, elles ne manquèrent pas de se faire réciproquement la promesse de ne rien découvrir à la Supérieure, s'exhortant mutuellement à demeurer impénétrables, si l'on venait à les interroger sur cet article.

Vous sentez, mes chères Filles, combien nous devions être douloureusement affectées des malices que nous venions d'entendre. La Vigilance qui s'aperçut du trouble qui agitait nos deux Novices, se hâta de nous faire entrer dans une chambre voisine.

Ah ! c'est affreux, s'écria Gertrude, en s'asseyant ; est-il possible que des personnes qui font profession de piété, se laissent aller jusqu'à déchirer la réputation du prochain ? Il n'en faudrait

pas tant, pour mettre en combustion toute une Communauté.

— Et voilà pourquoi l'on y prend tant de précaution pour éprouver les sujets qui se présentent pour y être admis, dit à son tour Thérèse ; comment pourraient s'y maintenir l'ordre et la charité ? Qui pourrait y vivre si l'on avait le malheur d'en recevoir quelqu'un de cette trempe ?

— Ce serait bien une chose impossible, reprit notre infatigable Conductrice, car, outre que ces dangereuses créatures ne disent rien sans exagération, elles mettent de la malice là où il n'y en a pas même l'ombre : d'un fêtu elles font une poutre, d'une taupinière elles font une montagne ; et elles envéniment si bien les rapports qu'elles font, que ce sont des fatras

que l'on ne peut plus débrouiller.

Lorsque ces sortes de personnes sont chargées de l'enseignement, elles repassent ensemble les défauts de leurs élèves, et même ceux de leurs familles, sans aucune espèce de nécessité, ni aucune vue de bien, et seulement pour satisfaire leur démangeaison de parler ou leur curiosité. Il leur semble qu'elles peuvent tout se dire entre elles sans manquer à la charité, et ne pensent pas même à s'en confesser.

Venons-en maintenant à l'Antipathie, dont la figure vous a sûrement frappées : c'est une femme qui a le cœur si mal fait, qu'elle conçoit des aversions pour certaines personnes, ou parce que leur humeur ne s'accorde pas avec la sienne, ou parce que leurs manières ne lui reviennent pas, et

même souvent sans savoir pourquoi. Or, mes Enfans, il n'est pas rare de voir l'Antipathie se glisser dans les maisons religieuses, et d'y trouver des filles qui participent plus ou moins à la bizarrerie de son caractère. Aussi les voit-on concevoir contre quelqu'une de leurs compagnes, ou même contre leur Supérieure, des sentimens d'aversion, dont elles auraient sans doute beaucoup de peine à se rendre raison. Ces objets de leur dégoût leur déplaisent en tout; elles les trouvent laides, ridicules, insupportables; elles ne savent leur voir que des défauts, et ne sauraient même accueillir de bonne grâce, les services qu'elles en reçoivent, ni répondre avec affabilité à une parole honnête qui viendrait de leur part. En toute occasion elles leur font

essuyer quelque reproche et mille brusqueries ; ou bien elles passent les récréations tout entières sans leur adresser un mot ; si elles sont forcées de répondre à ce qu'elles disent, c'est d'un ton si sec, que ces dernières en perdent l'envie de renouer l'entretien. Encore moins leur diraient-elles une parole agréable, ou leur témoigneraient-elles quelque intéret. Dépourvues de patience avec ces pauvres malheureuses, et toujours de mauvaise humeur, cette mauvaise humeur s'accroît lorsqu'elles sont malades. Les services qui viennent de leurs mains ne sont jamais bien reçus ; rien de leur part ne saurait les contenter. Une élève qu'elles auront ainsi prise en aversion, aura beau s'acquitter de son devoir ; elle est toujours grondée, punie

ou frustrée des récompenses qu'elle mérite. Cette enfant ne revient pas à leurs yeux prévenus ; c'est assez pour lui fermer leur cœur, pour la mépriser, la balotter, négliger même son instruction.

— Ah ! vénérable Vertu, dis-je ici à la Connaissance de soi-même, que ces pauvres enfans seraient à plaindre de tomber entre les mains d'une Maîtresse qui ne saurait ni reconnaître, ni surmonter ses antipathies ! J'espère bien que mes Novices profiteront de ce que vous venez de leur dire, et que, connaissant maintenant l'Antipathie par le signalement que vous leur en avez donné, elles se tiendront soigneusement en garde contre ses malignes suggestions.

— Il n'est pas toujours libre de ne

point éprouver les fâcheuses impressions de l'Antipathie, reprit la Vigilance ; mais le remède souverain à ce mal, c'est l'esprit de foi. *Tout ce que vous faites au moindre des miens*, dit Jésus-Christ, *c'est comme si vous l'aviez fait à moi-même.* Lors donc que l'on n'envisage que ce divin Sauveur dans la personne du prochain, on ne peut que l'aimer, le respecter, et le traiter en conséquence... Mais continuons notre tournée. Nous trouverons dans la salle voisine, des êtres qui ne nous inspireront pas moins d'éloignement que ceux que nous venons de quitter.

—

Chapitre Seizième.

Salle de la Colère, de la Vivacité, du Dépit et de la Vengeance.

—

A peine fûmes-nous proche des vitraux qui donnaient sur la salle, que nos deux Novices reculèrent d'effroi à la vue des orageuses Passions qui y président. La première, d'un abord difficile, avait une physionomie rude, hautaine et emportée ; le regard farouche, la bouche écumante, les cheveux hérissés, et je ne sais quoi d'effrayant dans toute sa personne, qui portait partout l'épouvante. Ses yeux étincelans, sa voix aigre et perçante, son extérieur décomposé ; tout en elle annonçait la redoutable Colère.

Irascible au dernier point, cette terrible créature prend feu pour un rien, s'irrite pour une bagatelle, se fâche et s'emporte pour un simple badinage ou un oubli involontaire. Dans ses transports, elle brise et fracasse tout ce qui lui tombe sous la main : rien ne peut arrêter son aveugle fureur. C'est un torrent impétueux qui a rompu toutes ses digues ; c'est une mer en courroux dont les flots soulevés menacent d'engloutir la terre ; c'est le bruit et l'éclat de la foudre dont les explosions redoublées, répandent au loin la consternation et la mort.

Sa fille, la Vivacité, n'est pas, à beaucoup près, aussi mauvaise que sa mère ; mais il est à remarquer que, comme elle croît et se développe fort vîte, elle ne tarde pas à lui devenir

semblable, si l'on n'arrête pas au plus tôt ses développemens. Elle est très-pétulante dans ses mouvemens, et s'échappe souvent en paroles choquantes dont elle se repent, il est vrai, aussitôt après; mais auxquelles elle revient à la première occasion avec la même facilité, parce qu'elle a un amour-propre fort susceptible qui ne peut rien endurer.

Le Dépit s'annonce par un air méchant et bourru : pour peu qu'on le blesse ou qu'on le touche, il s'irrite et se roule sur la terre. On le voit tantôt s'en prendre à lui-même, donner de sa tête contre les murs, ou s'arracher les cheveux, s'agiter violemment et briser les objets qu'il tient dans ses mains, ou les jeter loin de lui, ou frapper la terre de ses pieds; tantôt

s'en prendre aux autres, et leur témoigner les sentimens d'indignation qui l'agitent, par des paroles mordantes ou un silence morne et affecté.

Nous avions peine à nous empêcher de rire, en considérant les allures de ce petit mutin, et le vacarme qu'il faisait pour le moindre refus, le moindre reproche, la plus petite contrariété, lorsque nos regards furent frappés tout-à-coup, par l'arrivée d'une autre créature beaucoup plus hideuse encore. C'était une personne de petite taille, maigre et pâle. Son âge nous parut avancé, car elle avait le dos voûté, et le front sillonné de rides. A sa mine sournoise, à son œil sombre et de travers, à son air concentré, il nous fut facile de juger qu'elle était sérieusement occupée à méditer quel-

que projet. Tout son extérieur semblait dire : *Pique-moi, et je te piquerai ;* et, si elle parvient à s'introduire auprès de quelque personne que ce soit, elle ne manque pas de lui insinuer cette maxime diabolique, qu'*il faut rendre le mal pour le mal.*

— Oh ! la détestable femme, dirent tout bas nos deux Novices en s'éloignant ; nous ne saurions en supporter plus longtemps la vue. Aussi bien, vénérables Vertus, n'aurons-nous jamais rien à démêler avec elle : il n'est pas possible qu'un tel monstre puisse pénétrer dans une communauté, ni qu'on le souffre même parmi les simples dévotes du monde.

— Il est vrai, répondit notre sainte Conductrice, que l'odieuse Vengeance n'oserait s'y montrer telle qu'elle est

parmi les esclaves de Satan ; son aspect révolterait tous les cœurs ; mais elle sait prendre des formes moins hideuses, et, à la faveur de certains dehors dont elle se pare, elle parvient à se glisser dans une maison religieuse, et y exercera bientôt sa pernicieuse influence, si l'on ne se hâte de l'étouffer au plus vîte.

Les dévotes de l'Amour-propre savent couvrir leur ressentiment d'un prétexte spécieux de zèle et de justice ; car lorsqu'une fois on s'est déclaré pour la dévotion, on n'oserait dire que l'on veut se venger ; mais on ne laisse pas de le faire. On proteste que l'on ne veut point de mal à ceux qui nous en ont fait, et, comme si tout était permis après cette précaution, on dit tout ce que l'on sait à leur désavantage ·

on exagère l'injustice de leurs procédés, on prend plaisir à les voir blâmés, contredits, condamnés. Les méchans déclarés se vengent avec éclat; mais les dévots de profession se vengent quelquefois sourdement, se vengent sans que l'on s'en aperçoive, et souvent sans s'en apercevoir eux-mêmes. Les premiers emploient la violence pour se satisfaire, les seconds le font quelquefois par le silence et la modération.

Enfin, mes Enfans, vous verrez la Vengeance se couler jusque dans les âmes incapables de se venger elles-mêmes, et qui alors sont bien-aises que d'autres les vengent. Elles ont de la complaisance de voir dans l'humiliation celles qui ont voulu les humilier; elles se réjouissent des disgrâces

qui leur arrivent ; elles sont ravies de ce que leurs défauts sont connus ; elles trouvent de la consolation dans ce qui afflige les objets de leur ressentiment, et dans les traverses qui leur surviennent.

Suivez une dévote vindicative dans tout le détail de sa conduite, vous verrez que, pour peu qu'on lui fasse de la peine, elle ne perd plus la pensée ni le désir de rendre la pareille : elle en médite les moyens, et n'est point satisfaite qu'elle ne les ait mis à exécution. Si l'on a rapporté aux Supérieurs, quelque chose sur son compte, elle rapportera à son tour sur le compte des autres. Lui refuse-t-on un service ? elle en conserve longtemps le souvenir. La mortifie-t-on ? la froideur s'empare d'elle pour des années entières, et la

rancune, dans plusieurs, dure toute la vie, surtout si on leur a occasionné quelques reproches ou humiliations.

— Hélas! ma sainte Dame, interrompit Thérèse, j'avais d'abord pensé que l'affreuse Vengeance n'avait rien à démêler avec les dévotes; mais grâce à vos lumières, je reconnais mon erreur; je vois maintenant avec quelle souplesse elle sait se rappétisser, et se mettre à la portée des consciences les plus délicates en apparence. Nous profiterons de vos salutaires leçons; veuillez nous les continuer, s'il vous plaît, et nous dire si la redoutable Colère a aussi ses entrées chez les dévotes de l'Amour-propre?

— Oui, certainement, répondit la Connaissance de soi-même; mais c'est toujours sous quelque prétexte du bien

et les apparences du zèle. Il suffit de les blesser tant soit peu, pour qu'elles s'emportent de la manière la plus scandaleuse, tout en disant que c'est pour venger l'honneur de Dieu, et qu'elles n'ont point d'autres intérêts que ceux de sa gloire.

Voyez une Institutrice qui aurait le malheur de se laisser dominer par cette fougueuse passion, voyez-la au milieu de sa classe : tout y tremble. Elle ne sait ce que c'est de parler avec bonté, d'agir avec calme, patience et modération. Si les élèves se dissipent, elle s'élance de son siége, et frappe à tort et à travers ; s'il faut donner un avis, elle le fait d'un ton grondeur et plein d'amertume. On n'entend sortir de sa bouche, que des paroles dures et humiliantes ; on dirait, à la voir, qu'elle

cherche bien plus à mortifier ses élèves, qu'à les corriger charitablement de leurs défauts. Cependant, elle assurera hardiment, qu'elle n'a en vue que le salut de leurs âmes, et que c'est uniquement ce qui allume son zèle? N'est-ce pas là un beau zèle? La Charité le reconnaîtrait-elle pour son fils?

La Vivacité exerce son empire sur un très-grand nombre de personnes douées d'ailleurs, d'un excellent cœur, et il est assez commun d'en voir, dans les communautés, dont le caractère vif et impétueux s'allume avec autant de promptitude que la poudre à canon. La pétulante Vivacité se montre sur leur physionomie, dans leur démarche, leurs gestes, leur langage; elle perce à travers toutes leurs actions. C'est un empressement, une turbu-

lence, une agitation dans toute leur conduite, qui donnerait à croire qu'elles ont le monde entier à gouverner. Elles n'ont pas plus tôt demandé une chose, que déjà elles veulent l'avoir en leur disposition ; elles n'ont point de repos qu'elles ne l'aient obtenue. Elles veulent être obéies sur le champ, sans examen, sans réflexion, et que tout se fasse à la fois, au moment qu'elles l'ordonnent. Il faut tout quitter pour les servir ; elles n'ont pas même la patience d'écouter jusqu'au bout ce qu'on a à leur dire ; elles trépignent, elles s'agitent, et coupent la phrase au milieu pour y répondre.

Il est une autre genre de personnes qui, pour être fort pesantes et fort lentes dans leurs mouvemens,

n'en ont pas pour cela un naturel moins impatient ni moins susceptible ; et il faut bien se garder, lorsqu'elles sont occupées, de les déranger pour leur demander un service ; vous n'obtiendriez qu'un refus, ou bien, vous les verriez s'emporter et vous obliger de mauvaise grâce.

Le Dépit, tout hargneux que vous l'avez vu, mes Enfans, rencontre souvent des Novices ou de jeunes Prétendantes qui se laissent aller à toutes les impressions qu'il se plaît à leur donner. Elles ne peuvent alors ni souffrir les autres, ni se souffrir elles-mêmes. Une parole, un geste, tout les irrite, les exaspère, et les jette dans un état pitoyable.

Voyez, mes Enfans, ajouta la Connaissance de soi-même, si vous avez

envie de ressembler aux différens portraits que je viens de vous tracer, et si vous ne vous sentez pas plutôt fortement déterminées à rompre des penchans, à détruire des passions qui, avec le temps, vous conduiraient aux plus grands excès?

Les deux Novices promirent de se surveiller pour étouffer, dès leur naissance, tous mouvemens déréglés, et nos saintes Conductrices se levant aussitôt, nous nous dirigeâmes vers une autre pièce.

—

Chapitre Dix-septième.

Salle du Découragement, du Caprice et de l'Entêtement.

—

Le Découragement, mes chères Filles, est un personnage d'une taille longue à faire peur ; son visage pâle et allongé, ses grands yeux enfoncés, son extrême maigreur disent assez qu'il manque de nourriture ; aussi la faiblesse de ses jambes l'oblige-t-il à demeurer habituellement étendu sur un sofa ou couché par terre. Il occupait presque tout l'appartement, lui et sa famille, car il a des enfans, tous faibles et maigres, comme leur père, grogneurs, pleureurs et sensibles à l'excès. Nous les entendons crier de

tous les coins de la salle : *Nous ne pouvons pas faire ceci ou cela; nous ne pouvons pas supporter telle chose, ni aller dans tel endroit; nous tomberions.*

Oh ! la triste habitation, mes Enfans ! l'on n'y rit jamais, et l'on y pleure si souvent, que c'est à y mourir d'ennui et de tristesse. Tous les membres de cette malheureuse famille ont le système nerveux attaqué; il n'en est aucun qui jouisse d'une santé robuste; encore moins s'en trouve-t-il qui goûtent cette joie pure et cette douce paix qui se rencontrent dans le service de Dieu.

Le Caprice est un personnage fort léger; il a la tête petite et éventée; aussi tourne-t-il à tout vent comme une girouette. L'Entêtement, au contraire, a la tête grosse, le visage grave

et sérieux. On l'entend souvent parler avec lui-même et murmurer entre ses dents. Il fait beaucoup de gestes, et ces gestes sont quelquefois vifs et menaçans. S'il veut rester assis, on voit, par son air, qu'il tient bien à son siège, et qu'il serait moins facile de l'en détacher, que de remuer de sa place un énorme rocher. Si, au contraire, il s'est déterminé à aller se promener, qu'on ne lui résiste pas, qu'on ne s'oppose pas à sa détermination; il sortira, rien ne l'en empêchera, dût-il s'ouvrir un passage comme le salpêtre.

— Ah ! que de misères dans le cœur humain, dis-je à notre charitable Conductrice qui se retirait d'auprès des vitraux. Plus on l'approfondit, plus l'on y en découvre. Oh ! qu'il y a

bien là de quoi nous humilier et nous confondre ! De grâce, ma sainte Dame, daignez achever votre ouvrage, et nous éclairer de plus en plus dans la connaissance de nous-mêmes, afin que, du moins, nous ne soyons plus tentées de nous élever.

— Je vais donc, répondit l'obligeante Vertu, puisque vous le désirez ainsi, vous signaler quelques uns des traits auxquels vos Filles pourront reconnaître si elles sont dominées par l'un ou l'autre des défauts que nous venons de considérer..

Le Découragement a coutume d'exercer ses ravages dans les Noviciats où il parvient à s'introduire. C'est un enfant de l'Orgueil et de la Paresse, et grand nombre de personnes dévotes s'en laissent plus ou moins influencer :

on les voit alors se décourager quand elles ont commis quelque faute. Elles ne se connaissent pas encore assez elles-mêmes, et ne savent pas qu'elles n'ont pour partage que fragilité, misère et imperfections; elles ne se donnent pas la peine de veiller sur leur propre cœur; elles sont lâches pour se combattre et pour se vaincre; en conséquence elles tombent, et les voilà découragées. Elles voudraient bien posséder la vertu, mais elles voudraient aussi que ce fût sans peine, sans qu'il leur en coutât rien; et, si elles n'y réussissent pas de cette manière, elles se découragent. Un Confesseur éclairé leur fait-il sentir la grièveté de leurs fautes? les voilà dans le découragement. Tout effraie, tout abat ces âmes lâches et orgueil-

leuses : elles n'ont ni énergie, ni courage ; ni générosité, et cela, parce qu'elles manquent d'humilité, et sont pétries de présomption. Suivez-les également à l'étude : si elles ne peuvent apprendre sans un peu de peine, elles se découragent ; si elles ne réussissent pas d'abord dans l'exécution de quelque ouvrage, elles s'en dégoûtent ; si elles éprouvent le plus léger ennui, quelque difficulté ou répugnance, elles veulent aussitôt abandonner leur vocation ; s'il leur survient une petite humiliation, tout est perdu.

Ce défaut-là, mes Enfans, est un grand obstacle à la perfection : les âmes qui se laissent ainsi abattre et décourager, ne font aucun progrès dans la vertu, et ne font que se traîner toute leur vie. C'est une misère

pour les relever après leurs chutes, et elles donnent une peine infinie aux personnes qui les conduisent, agissant, dans ces occasions, comme quelqu'un qui, s'étant laissé tomber, refuserait de se relever, sous prétexte que, *ni plus*, *ni moins*, il retomberait encore. A tout propos, on les entend répéter cet accablant *ni plus ni moins. A quoi me servira-t-il de me surveiller*, *de m'appliquer*, disent-elles, *ni plus*, *ni moins*, *je n'apprendrai pas mieux; je ne parviendrai jamais à réformer mon caractère*, *ou à pratiquer la vertu.*

Si on les reprend avec fermeté, elles tombent aussitôt dans un état effrayant; elles ne peuvent supporter la confusion qu'entraînent leurs fautes, tant est grande la sensibilité de leur amour-propre. Il faut, pour les

remettre sur pied, leur témoigner toute la douceur, toute la tendresse possible, et répandre le baume sur leur plaie. Ce sont de petites âmes, de petits esprits qu'il faut éternellement ménager; et encore leur amour-propre va-t-il si loin, qu'elles se dépitent et se découragent à l'occasion de ces ménagemens, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on en use à leur égard.

Pour ce qui est du Caprice, continua la vénérable Vertu, c'est un défaut assez ordinaire aux filles, et il n'est pas rare de le leur voir porter jusque dans les Communautés. Celles qui n'ont pas soin de le réprimer, agissent habituellement comme la tête le leur dit. Tantôt d'une humeur agréable, et tantôt d'une humeur sombre et fâcheuse; tantôt douces et obli-

geantes, tantôt brusques et rebutantes : elles changent comme la lune. Aujourd'hui elles ont un babil charmant, ce sont mille démonstrations d'amitié et de prévenance; demain c'est froideur, indifférence, bouderie. Leur vie est un désordre continuel, parce que le Caprice gâte tout ce qu'elles font. Mais ce qu'il y a dans leur conduite de plus déplorable encore, c'est que ce travers de leur esprit les suit jusque dans les choses de piété, jusque dans les rapports qu'elles ont avec Dieu. Ainsi quelquefois elles le servent avec ferveur, et s'acquittent exactement de leurs pieux exercices, et d'autres fois elles négligent le service de sa divine Majesté et l'accomplissement de leurs devoirs : tout cela, selon leur fantaisie et leur caprice.

Mais c'est surtout dans une Institutrice, que ce défaut paraîtrait plus insupportable : on la verrait aujourd'hui d'une rigidité outrée, grondant du matin au soir, punissant les plus légers manquemens, sans en laisser passer aucun; et, le lendemain, ce serait un changement de scène et une conduite tout opposée : on ne verrait plus qu'une Maîtresse indolente, qui pardonne tout, et ne punit rien. Tantôt vous l'entendrez faire l'éloge de ses élèves, prôner leurs bonnes qualités, leur émulation, leur progrès; deux jours après, ce n'est plus cela : les élèves sont maussades, inappliquées, indociles, sans excuse; elles n'ont que des défauts et rien de bon.

L'Entêtement agit aussi à sa manière parmi les dévotes. Il les rend opiniâ-

tres et très-attachées à leur jugement, aussi bien qu'à leur propre volonté, et lorsqu'il est parvenu à s'emparer de leur esprit, il les met dans un danger imminent pour leur salut ; car ces personnes-là sont très-orgueilleuses et ennemies déclarées de l'obéissance : voulant toujours se conduire par elles-mêmes, et ne s'en rapportant ni à leur Supérieure, ni même à leur Confesseur, sans jamais céder aux lumières des personnes que Dieu a préposées pour les conduire. Elles répliquent et contestent perpétuellement, trouvent toujours mille raisons, mille prétextes pour ne pas faire ce qu'on leur dit, et ne plient sous aucune autorité, non plus que des barres de fer. Elles feindront bien quelquefois de se rendre ; mais l'on voit bientôt qu'elles

n'ont cédé qu'en apparence, et qu'elles tiennent, comme auparavant, à leurs propres idées, quelque déraisonnables qu'on les leur démontre.

Il est encore une autre sorte d'Entêtement moins orgueilleux que le premier. C'est celui de certaines personnes qui, étant nées avec ce défaut, sont néanmoins parvenues à le dompter en partie : elles ont de la déférence pour leurs Supérieurs, et se soumettent à leur volonté ; elles savent obéir, et c'est déja beaucoup. Mais, si elles se trouvent dans quelque emploi qui leur donne quelque autorité, elles se font un point d'honneur de ne jamais acquiescer aux désirs innocens de leurs inférieures ou de leurs compagnes, de leur refuser une légère satisfaction qu'elles sollicitent,

et qui n'a rien de contraire à la Règle. Leur demande-t-on d'aller à la promenade? c'est assez pour que, sans répondre un seul mot, elles restent dedans. Leur allègue-t-on la rigueur de la saison, et le désir de se récréer dans une salle? elles prennent aussitôt un air froid et silencieux, et se dirigent vers la porte. Elles craindraient, ce semble, de compromettre leur autorité, en cédant poliment à quelqu'un. Il faut que tout le monde sente que toute volonté, toute inclination doit se plier à la leur. Elles ne prennent pas même la peine de colorer d'un prétexte honnête, un refus fait ainsi sans raison; et lorsque le devoir ne leur permet pas d'accorder la chose demandée, elles ne sauraient accompagner leur refus d'une parole gracieuse qui le fasse agréer.

Nous voici parvenues au bout du premier corridor, dit ici la Vigilance ; si nous montons au second, nous n'y trouverons personne ; tout le monde s'est rendu au réfectoire, et je viens de voir passer la Gourmandise avec la Sensualité, qui se hâtaient de s'y rendre, pour faire les honneurs de la table, et servir elles-mêmes, les personnes qui leur sont les plus affectionnées. Si vous m'en croyez, nous irons nous placer devant les vitraux qui donnent sur la salle à manger.

— Vous avez raison, reprit la Connaissance de soi-même ; et comme ici on ne fait point de lecture durant les repas, les discours que nous serons à portée d'entendre, nous feront juger jusqu'à quel point la Gourmandise agit sur chacune de ses esclaves.

Chapitre Dix-huitième.

Salle de la Gourmandise et de la Sensualité

Nous étant donc placées commodément auprès des vitraux, nous vîmes la Gourmandise et la Sensualité se promenant d'un air satisfait au milieu du réfectoire. La première est une personne fort corpulente et toute joufflue, qui dévore des yeux les mets qui sont servis, avant de les dévorer des dents. La seconde, d'un extérieur moins désagréable, laisse voir cependant qu'elle a le palais friand, et qu'elle recherche avec soin ce qui le flatte davantage. Lorsqu'un mets lui plaît, elle y revient plusieurs fois, et

savoure à loisir ce qu'elle en prend ; si, au contraire, il ne lui plaît pas, elle y touche à peine et en faisant quelque grimace.

A droite et à gauche de la salle étaient rangées un grand nombre de convives, qui toutes se distinguaient par un tic particulier. L'une cherchait, dans les plats, ce qu'il y avait de mieux pour s'en emparer ; l'autre mangeait avec avidité, et précipitait les morceaux dans sa bouche, au risque de s'engouer. Celle-ci commençait par examiner ce qui était servi sur la table, et les plats ne lui convenant pas, elle se disait malade et repliait sa serviette, ou bien elle se servait très-peu, observant qu'elle ne pouvait pas manger davantage; mais au second service, les mets se trou-

vant de son goût, elle en prenait copieusement, et oubliant son mal-être, elle mangeait avec précipitation et d'une manière toute sensuelle; loin de faire alors la grimace, son visage était épanoui, et son cœur paraissait dilaté.

Vous voyez là, nous dit la Connaissance de soi-même, des filles qui ne cherchent qu'à contenter leurs goûts sensuels : on dirait de quelques-unes, qu'elles ont un appétit et un estomac à leurs ordres; elles vivent d'abstinence, lorsque les alimens, même les plus salutaires, ne leur conviennent pas; tandis qu'elles mangent, et avec excès, de ceux qui leur sont nuisibles, pourvu qu'ils flattent leur sensualité. On en voit qui, dans les repas, réservent tout leur appétit

pour les pâtisseries et les douceurs ; elles ne prennent que peu ou point des autres mets, afin de ménager plus d'espace dans leur estomac, pour y recevoir les friandises. Elles n'appréhendent point alors de se rendre malades, comme quand on leur présente certaines viandes ; elles n'oseraient y toucher crainte d'une indigestion.

— Cela fait lever les épaules, dit Gertrude ; et la Gourmandise doit être bien fière du succès de ses leçons. Dieu nous préserve de les écouter jamais : car je ne vois pas de vice qui nous rabaisse plus au-dessous des animaux que celui-là.

— Vous avez raison, reprit notre zélée Conductrice, et cependant vous ne connaissez pas encore toutes les fautes que la Sensualité fait commet-

tre à ses dévotes disciples. Les unes s'occupent, pendant l'oraison, de ce que l'on mangera à diner ou à souper; et c'est là ordinairement le sujet de leurs distractions. D'autres, ainsi que vous venez de l'entendre, parlent volontiers du boire et du manger; elles font l'éloge des mets qu'elles préfèrent : *C'est excellent*, disent-elles, *c'est délicieux ; il ne se peut rien goûter d'aussi bon !* Elles se montrent délicates et pointilleuses à l'excès, épiloguant sur tous les plats, et faisant, pour ainsi dire, l'analyse des sauces ; se plaignant tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, et ne se montrant jamais contentes de la nourriture ordinaire. Il leur faut toujours quelque chose de particulier.

La Sensualité en porte aussi plu-

sieurs à manquer à leur Règle, lorsqu'elles sont hors de leur maison; elles sont avides des premiers fruits qui paraissent, et s'empressent de se les procurer; elles en prennent de plusieurs espèces à déjeûner ou à goûter; elles aiment fort les sucreries; et, lorsqu'elles en trouvent l'occasion, elles en mangent sans discrétion, ne refusant ni les dragées ni les bonbons, lorsqu'on leur en offre. Enfin, elles ne sauraient se mortifier en rien sur cet objet, et n'ont point de honte de résister à la grâce pour une cerise.

Mais c'est surtout dans leurs infirmités, que ces filles sensuelles sont plus mal édifiantes : on s'aperçoit en toutes choses de leur excessive délicatesse; elles n'ont pas même la force de surmonter leurs répugnances pour

les boissons et les remèdes ; elles font mille grimaces, et refusent de les prendre. Il leur faudrait toujours des choses qui flattent leur goût.

En voilà, je crois, assez sur cette matière, ajouta la Connaissance de soi-même ; maintenant que les Passions sont retournées chez elles, nous pouvons monter au second ; nous y en trouverons un bon nombre qu'il nous importe beaucoup de connaître.

Chapitre Dix-neuvième.

Appartement de la Paresse.

—

La, mes Enfans, se trouvent nombre de canapés et de sofas, sur l'un desquels nous aperçûmes la Paresse nonchalamment étendue, et à moitié endormie. C'est une personne d'un embonpoint extraordinaire, aussi peut-elle à peine se mouvoir. Près d'elle était un ouvrage qu'elle interrompait fréquemment, qu'elle laissait souvent tomber de ses mains, et qu'elle poursuivait avec une lenteur interminable. Son appartement n'est pas tenu avec beaucoup de propreté, et dès que l'on y entre, on se sent fortement porté à dormir. Aussi, de toutes les personnes

qui vont visiter la Paresse et lui faire leur cour, voit-on les unes bâiller, les autres se frotter les yeux ou étendre leurs bras, comme si elles étaient excédées de fatigue. On dirait qu'il y a dans cette salle, un charme secret qui provoque au sommeil d'une manière irrésistible; nous nous hatâmes donc de nous retirer, pour nous entretenir avec nos Conductrices, dans un petit cabinet qui était tout proche. Prenant alors la parole, la Connaissance de soi-même nous dit: La nonchalante créature que vous venez de voir, porte ses pas traînans jusque dans les Communautés; et il n'est pas rare de rencontrer, dans sa demeure, une foule de dévotes qui viennent grossir sa cour et se modeler sur elle. Dès le matin, ces dignes élèves de la Paresse

éprouvent une grande peine à se lever : elles ne sauraient se détacher de leur chevet ; et lorsqu'elles s'habillent, elles semblent vouloir continuer leur sommeil ; elles traînent alors si bien, que la demi-heure est déjà passée, qu'elles ne sont pas encore habillées, et le lit reste à faire pour une autre temps.

Dans le cours de la journée, elles manquent habituellement d'exactitude ; elles ne peuvent se résoudre à partir au premier coup de cloche pour se rendre où le devoir les appelle, et elles marchent d'un pas si lent, qu'elles semblent tirer une charette. Elles sont les dernières à tout, et croient avoir du temps de reste ; de sorte qu'elles ne font jamais rien à l'heure prescrite, et qu'elles remettent au soir, ce qui doit se faire le matin.

Lorsqu'elles tiennent en main un ouvrage, elles y travaillent si lentement, qu'elles ne font pas dans une journée, ce qui pourrait se faire dans une heure ; encore avec bien du temps n'achèvent-elles rien : il faut toujours revenir sur ce qu'elles ont fait. On les voit suspendre leur travail à chaque parole qu'elles disent, et elles ont si peu d'activité, si peu de vigueur, que tout leur échappe des doigts. L'insouciance et l'ennui se peignent dans leur maintien, leur langage et dans tout leur extérieur ; et cette négligence, qui fait le fond de leur caractère, les accompagne et les suit jusque dans leurs obligations les plus sacrées, jusque dans l'ouvrage de leur sanctification. Que de bonnes œuvres elles pourraient faire, et

qu'elles ne font pas ! Que de mérites elles pourraient acquérir pour le Ciel, et qu'elles perdent ! On ne peut s'empêcher de frémir, quand on pense aux conséquences de leur conduite. Ah ! qu'elles seront un jour bien surprises, ces paresseuses ! Elles verront, au moment de la mort, combien elles auront perdu, je ne dis pas seulement d'heures, pendant leur vie, mais d'années entières ; telles auront vécu cinquante ans, qui se trouveront en avoir perdu vingt-cinq ou même plus ; et cela, sans compter les œuvres gâtées par l'Amour-propre ou l'indolence avec laquelle on s'en acquitte. Car, remarquez-le, mes Enfans, les paresseuses remplissent très-mal les obligations de leur état ; elles ne savent ni commencer ni finir un exer-

cice : avant qu'elles se soient mises en mouvement pour faire une chose, les autres l'ont expédiée ; et ; comme elles ont été les dernières levées, elles sont aussi les dernières couchées.... Mais passons à la salle suivante, nous y trouverons la fille aînée de la Paresse, environnée d'une multitude de dévotes de tous les états, qui se sont entièrement abandonnées à sa conduite.

Chapitre Vingtième.

Salle de la Tiédeur.

Cet appartement, contigu à celui de la Paresse, renfermait dans sa vaste enceinte, une foule de dévotes, parmi lesquelles nous remarquâmes des Religieuses de différentes Communautés, aussi bien que de la nôtre. Nous n'aperçumes rien, au premier coup-d'œil, qui parût contraster avec la sainteté de leur profession ; mais, en les observant avec plus de soin, nous acquîmes la triste certitude, que ces personnes si pieuses en apparence, craignaient peu les petites fautes, les légères infractions de leur Règle, la

recherche d'elles-mêmes, le manque de charité; et que, contentes d'éviter les péchés griefs, pour ne pas se damner, elles s'intéressaient peu à la perfection de leur état.

La Dissipation n'y exerçait pas, je l'avoue, la bruyante influence qu'elle exerce parmi les mondains: tout y était assez paisible; et cependant le silence, la régularité, le recueillement reçurent plus d'un échec en notre présence. L'une entamait tout bas une conversation avec sa compagne; l'autre poussait du coude sa voisine, pour lui faire remarquer une voiture qui passait sous les fenêtres; celle-ci formait le signe de la croix machinalement, et comme si elle eût voulu chasser les mouches; celle-là levait la tête, et promenait partout

ses regards à chaque point d'aiguille qu'elle donnait à son ouvrage. Dans un autre coin de la salle, nous en remarquâmes quelques-unes qui paraissaient peu d'accord, et animées les unes contre les autres ; non loin d'elles, nous en vîmes deux qui sortaient sans en demander la permission.

Le moment d'une prière commune étant venu, peu d'entr'elles obéirent avec exactitude au signal : les unes continuèrent à travailler ou à écrire un instant de plus ; les autres renfermaient leurs ouvrages ou leurs papiers avec une lenteur affectée ; de sorte que la Récitatrice des prières avait déjà commencé d'un ton froid et monotone, que la plupart n'étaient pas encore placées. Nous en distinguâmes qui répondait très-haut, et avec une

précipitation que l'on ne pouvait suivre ; d'autres, au contraire, répondaient en traînant les mots et d'une voix mourante que l'on entendait à peine. Plusieurs ne répondirent point du tout, et paraissaient absorbées dans de profondes rêveries

La Directrice de ces ferventes filles, nonchalamment accoudée sur son banc, attira bientôt toute notre attention : son air mélancolique, ses joues caves, son teint blême, ses lèvres décolorées, sa voix languissante, son regard presque éteint, tout en elle annonçait une personne atteinte de fièvre lente, et s'acheminant à grands pas vers le tombeau. Nous éprouvions, en la considérant, un sentiment de compassion pénible et douloureux, que je ne saurais vous décrire ; car, en

reconnaissant la Tiédeur dans la Présidente de la salle, nous vîmes bien que la langueur, qui consumait son corps, n'était qu'une faible image de celle qui minait intérieurement ses facultés morales ; et que ce mal effrayant, parvenu à son dernier période, était désormais incurable.

Il n'y a donc plus d'espoir de l'arracher au trépas, dis-je en pleurant à la Connaissance de soi-même, lorsque nous fûmes éloignées des vitraux ? Ah ! ma sainte Dame, quel tableau déchirant pour mon cœur ! Et que ne ferais-je pas pour rendre la vigueur et la santé à ces âmes malades ! De grâce, daignez m'indiquer un salutaire remède ?

— Vainement leur présenteriez-vous les meilleurs spécifiques, répondit la vénérable Vertu ; comment vou-

draient-elles en user ! Elles ne connaissent pas leurs maux ; elles y sont insensibles : elles croient même jouir de la meilleure santé. Une longue suite d'infidélités, de résistances à la grâce, de fautes légères les a familiarisées avec le péché véniel, et elles reçoivent enfin des blessures mortelles sans s'en apercevoir. Accoutumées à tomber d'un relâchement dans un autre, sans en être alarmées, elles se trouvent insensiblement dans un gouffre d'où il est presque impossible de les retirer, parce que Dieu les ayant frappées d'aveuglement en punition de leur coupable indolence, elles ne sauraient ni voir ni sentir le danger de leur position. En vain un Prédicateur zélé fera-t-il entendre sa voix du haut de la chaire évangélique, ses

paroles ne feront qu'effleurer leurs oreilles ; elles tomberont sur leur cœur, comme la pluie tombe sur un rocher, sans en ramollir la dureté ; les vérités les plus effrayantes de la Religion ne feront aucune impression sur elles. Oui, tandis que l'on voit les plus grands pécheurs trembler et se convertir, ces âmes endormies ne se troublent point, ou se contentent de faire quelques réflexions dont pas une ne va au but, et elles demeurent ensevelies dans leur déplorable tiédeur.

— O Dieu ! s'écria Thérèse que l'état de ces infortunées me touche ! Ah ! si j'allais tomber dans un semblable malheur ! Cette pensée me fait frémir ! Si du moins les prières des âmes ferventes : les touchantes exhortations de leurs Supérieurs pouvaient

les soustraire au sort affreux qui les attend au sortir de la vie !

— Il faudrait bien d'autres machines que tout cela, pour les tirer du sommeil léthargique où elles sont plongées, reprit la Connaissance de soi-même ; il est moins difficile de ramener un grand pécheur, qu'une Religieuse ou une dévote qui s'est laissée tomber dans la tiédeur : j'en vois peu qui en reviennent ; et l'âge qui guérit, ou du moins amortit certains vices, ne fait qu'augmenter celui-ci. Il s'est rencontré quelquefois, dans un même Couvent, des filles qui, faute de vocation, y vivaient de la manière la plus déréglée, et d'autres qui, ne faisant rien qui put scandaliser, faisaient tout sans intérêt, sans zèle pour leur perfection. Eh bien ! l'on a vu les premiè-

res passer, après une Retraite, dans la plus parfaite régularité, tandis que des années entières de soins prodigués à leurs Sœurs, n'ont pu les faire sortir de leur étrange assoupissement.

Les maisons religieuses, mes chères Enfans, sont remplies de personnes qui gardent leur Règle quant à l'extérieur ; qui se lèvent, vont à l'Oraison, à la Messe, à confesse, à la sainte Table et à tous les exercices de Communauté, parce que c'est la coutume, que la cloche sonne et que les autres y vont : elles instruisent la jeunesse, elles soignent les malades, elles assistent les pauvres et s'adonnent à toutes sortes de bonnes œuvres ; mais tout cela n'est d'aucune valeur devant Dieu, parce qu'elles s'en acquittent sans dévotion intérieure, sans esprit de foi,

sans application, sans désir de plaire au Seigneur. Si elles purifient quelquefois leurs intentions, c'est plutôt par routine, que par une véritable ferveur d'esprit. Le cœur n'a presque point de part à ce qu'elles font ; elles ont leurs petites vues, leurs petits desseins, leurs intérêts particuliers qui les occupent et les dirigent : les parens, les amis consument toutes leurs affections, et il ne leur reste pour Dieu, que quelques mouvemens lents et forcés qu'il n'accepte en aucune manière.

Ce n'est pas tout encore ; trompées par l'apparence du bien qu'elles semblent faire, ces âmes tièdes se font certaines consciences, qui ne se troublent point de cent choses qui alarmeraient des personnes qui craindraient Dieu : elles nourrissent des aversions,

des attaches, des sentimens de murmure et de révolte contre les Supérieurs; elles se pardonnent mille fautes contre la pauvreté, l'humilité, la charité, l'esprit de leur état; elles ne font aucun cas des petits points de Règle, des menues observances; elles n'apportent aucune préparation à leurs exercices de piété; et privées par leur faute, des consolations qu'y trouvent les âmes ferventes, elles les abrègent tant qu'elles peuvent, ou les abandonnent même tout-à-fait. Elles se confessent, elles communient sans dessein de s'amender; elles disent leurs péchés comme une histoire indifférente, et vont au tribunal de la Pénitence non pour s'humilier, non pour y pleurer leurs fautes et en obtenir le pardon, mais parce que

c'est le jour de se confesser et que leur tour est venu. Au sortir de là, elles manqueront au silence comme de coutume ; elles se dissiperont, elles se livreront à leur humeur, à leur sensualité, sans gêne et sans contrainte ; et après un intervalle de plusieurs années, on voit que les lâches sont toujours lâches, les irrégulières toujours irrégulières ; que les colères n'ont acquis aucune douceur, les orgueilleuses nulle humilité, les intéressées nul détachement, et ainsi des autres.

— Ce que vous me dites là n'est malheureusement que trop commun, dis-je à notre sainte Conductrice, et il est bien étrange de voir des Communautés, qui devraient être des fournaises où l'on s'enflammât sans cesse en l'amour de Dieu, et où l'âme se puri-

fiât de plus en plus, demeurer dans une pitoyable médiocrité, et Dieu veuille encore que cela n'aille pas de mal en pis.

— Si l'on veut vivre de cette manière, mes Enfans, dit la Vigilance à nos deux Novices, ne conviendrez-vous pas qu'il serait préférable de rester dans le monde? Il y aurait peut-être moins de danger pour le salut, puisqu'il y aurait moins d'abus de grâces.

Je sais que vous êtes dans une maison où vous n'avez que de bons exemples sous les yeux; mais quand cela ne serait pas, vous n'êtes plus des enfans, vous avez une très-sainte Règle; observez-la sans réserve; attachez-vous à ne rien omettre de ce qu'elle prescrit, à ne rien faire de ce qu'elle défend; passez par-dessus tou-

tes les considérations humaines quand il s'agira de la Règle; n'ayez nul respect humain, nulle complaisance en ces occasions ; craignez les petites fautes, évitez-les avec un soin extrême. *Celui qui néglige les petites fautes*, dit le Sage, *viendra peu-à-peu à déchoir.* Appliquez-vous à faire parfaitement chacune de vos actions, parce que c'est pour le Seigneur et sous ses yeux que vous les faites, et que l'Esprit Saint a lancé cet anathème contre les lâches : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment !* Voilà, mes Enfans, l'unique moyen de ne pas tomber dans cette tiédeur qui conduit à la mort, et de recueillir le fruit de vos sacrifices. Vous aurez de la peine, j'en conviens : il faudra vous faire bien des violences, et refuser sans

pitié à la nature, tout ce qu'elle demande; mais que vous serez amplement dédommagées par les consolations que Dieu vous fera goûter, par les saintes délices dont il inondera vos cœurs, et qui seront pour vous le gage et l'avant-goût de l'éternelle félicité qu'il vous prépare!

Nous nous sommes arrêtées plus long-temps ici, continua la Connaissance de soi-même, parce que la Tiédeur est, de toutes les maladies de l'âme, celle qui est la plus difficile à guérir, et que les personnes qui en sont atteintes, sont les seules à ne pas se reconnaître dans le portrait que l'on en fait. Prions le Seigneur de les éclairer, de les toucher, de les changer : car il faut un miracle pour les convertir.

Chapitre Vingt-unième.

Salle du Désordre.

—

Cette salle, mes chères Filles, offre un coup d'œil dont tous les sens à la fois se trouvent blessés. Rien n'y est à sa place ; le Désordre et la malpropreté y règnent en souverains, et toutes les personnes qui forment leur cour ont un extérieur on ne peut pas plus négligé, je dirais presque repoussant. Les unes ont le visage, le cou et les mains sales, les cheveux gras et mal peignés ; les autres portent une robe neuve, contrastant d'une manière ridicule avec des souliers crottés et des bas percés. Celle-ci avait la pointe

de son fichu sur l'épaule; celle-là traînait un manteau tout taché, et qui avait perdu ses agraffes, etc. Les meubles ne sont pas mieux tenus : on les voyait chargés de nippes, de chiffons appartenant aux unes et aux autres. Ici, c'étaient des livres et des papiers éparpillés; plus loin, c'étaient des chaises ou des bancs renversés qui obstruaient le passage, et contre lesquels venaient se heurter ces filles du Désordre et de la Paresse, sans qu'aucune d'elles se mît en peine de les remettre à leur place. Leurs corbeilles d'ouvrage étaient bouleversées et tournées sens dessus dessous au milieu de la salle ou sur les tables. C'est un vrai chaos que cette salle : le Désordre y fait briller son savoir-faire; et nous nous retirâmes d'auprès

des vitraux pour nous communiquer nos réflexions.

Vous venez de voir un échantillon de ce que fait le Désordre parmi les personnes qu'il domine, nous dit la Connaissance de soi-même ; mais vous n'avez pas tout vu. Ces filles dérangées prennent si peu de soin de leurs effets, qu'il faut dépenser la moitié plus pour leur entretien que pour celui des autres, sans que pour cela elles en soient plus propres. Elles frippent tout; et dans moins de rien, le neuf se trouve de niveau avec le vieux qu'elles ne rapiècent jamais. Leurs hardes sont dans un tel désordre, qu'en les examinant pièce par pièce, elles ne peuvent en trouver une qui soit portable. Outre cela, il ne se passe pas de jour qu'elles ne

perdent quelque chose, tantôt leur dé ou leurs ciseaux, tantôt leur fil ou leur étui; et, lorsqu'elles sont en voyage, elles oublient toujours une chose ou une autre dans les lieux où elles s'arrêtent.

Mais ce n'est pas seulement dans les choses temporelles que le Désordre exerce ses ravages, il influe aussi dans le spirituel; et l'on peut dire que le désordre extérieur, qui se montre en plusieurs, est l'image de celui qui règne dans leur intérieur : tout y est embrouillé et renversé; l'on ne peut y voir clair et y rien démêler.

Nous ne finirions pas, si nous voulions nous étendre sur cette matière, ajouta la Vigilance; il suffira de vous faire remarquer, mes Enfans, que le Désordre, une fois introduit dans les

Communautés, ne tarde pas à amener leur ruine. Combien n'en a-t-on pas vues se dissoudre par un temporel mal administré? Il vous importe donc beaucoup, si vous aimez votre maison, de prendre de bonne heure cet esprit d'ordre et d'économie, dont on ne cesse de vous donner des leçons dans votre Noviciat.

Nous allons monter à présent chez la Dissipation; quoiqu'elle habite ordinairement au parloir, elle a néanmoins un appartement où se trouve toujours une nombreuse réunion. Je crois que nous y trouverons plusieurs Novices ou Prétendantes qui lui font assidument leur cour.

—

Chapitre Vingt-deuxième.

Salle de la Dissipation.

A peine fûmes-nous parvenues au milieu de l'escalier, mes chères Filles, que nos oreilles furent frappées par les accens joyeux de la bruyante société qui se rassemblait. Nous rencontrâmes plusieurs jeunes personnes qui s'y rendaient en courant. Leur étourderie et les fréquens éclats de rire qu'elles faisaient entendre, eurent bientôt déconcerté nos deux Novices.

Ceci n'a rien qui doive vous surprendre, mes Enfans, leur dit la Vigilance; les jeunes éventées que vous voyez, se rendent chez la Dissipation,

qui les attend pour leur faire passer agréablement le temps, au milieu des *ris* et des *jeux*. Vous allez voir qu'elles n'auront pas besoin de frapper à la porte.

En effet, les deux battans en étaient ouverts lorsque nous parvinmes au lieu d'où nous découvrions tout l'intérieur de la salle. Les fenêtres étaient également ouvertes, et une foule de petites curieuses s'y précipitaient dans ce moment, pour voir un ours qui dansait dans la rue. Cette salle qui est très-vaste, renfermait une multitude incroyable de filles évaporées, dont les unes parlaient tout haut, les autres chantaient ou riaient à gorge déployée; celle-ci s'amusaient à regarder de côté et d'autre; celles-là faisaient des niches à leurs compagnes qui les leur rendaient à leur tour.

La Dissipation, que nous remarquâmes au milieu de cette folâtre jeunesse, a les yeux grands, larges et toujours ouverts; ses oreilles sont très-fines, et l'on ne peut rien dire autour d'elle qu'elle ne l'entende. Elle ne peut rester long-temps assise, ni s'occuper paisiblement de quoi que ce soit; mais pendant de courts intervalles, on la voit s'asseoir, se lever, courir, aller, venir d'un air empressé, et se rasseoir encore pour se déplacer bientôt après. On dirait qu'elle a dans ses veines du vif argent qui la porte à un mouvement perpétuel. Elle aime passionnément les divertissemens, et se plaît beaucoup dans la compagnie de la Légèreté, de la Vaine-Joie et de la Raillerie, qui lui ont aussi toujours témoigné une prédilection particulière.

Après avoir considéré quelques instans le tableau qu'offrait à nos yeux ce séjour consacré à la Dissipation, nous nous retirâmes pour causer ensemble, et voici ce que nous dit la Connaissance de soi-même : La physionomie libre et enjouée de la Dissipation et de ses compagnes, leur langage divertissant, leur abord riant, leur font trouver un accès facile auprès des jeunes Novices et Prétendantes, qui les accueillent, pour l'ordinaire, avec plaisir. Mais ces redoutables ennemies ne tardent pas à leur faire sentir les funestes effets de leur domination. La Dissipation étouffe bientôt en elles la voix de l'Esprit-Saint qui ne saurait se faire entendre parmi le trouble et l'agitation ; dociles à ses leçons, ces jeunes personnes prennent un extérieur qui annonce

assez le dérangement de l'intérieur. On les voit souvent précipiter leur marche d'un air évaporé, agiter leur corps, balancer leurs bras ; on les entend parler dans les temps et les lieux consacrés au silence, prenant garde toutefois de n'être point aperçues par des Sœurs qu'elles respectent; car alors elles savent se contraindre et composer leur maintien. Continuellement épanchées au dehors, elles donnent à leurs sens et à leur imagination. une liberté entière de se satisfaire en tout. Elles veulent tout voir, tout entendre; elles ont les yeux toujours ouverts et la langue en mouvement: aussi le silence est-il un supplice pour elles, tandis qu'au contraire, la récréation est un exercice qu'elles aiment à la folie, et qui

est toujours trop court à leur gré. Les autres exercices leur paraissent d'une longueur assommante, et elles ne savent surtout que devenir pendant l'oraison ; elles prient alors sans attention, ne faisant que bâiller ou regarder çà et là. Elles savent tout ce qui se passe dans l'église, et prennent garde, non-seulement à la toilette de leurs élèves, mais encore à celle des uns et des autres. En marchant dans les rues, elles regardent de tous côtés ; tantôt les fenêtres, tantôt les boutiques et jusqu'aux enseignes des cafés ; elles n'ont pas l'ombre de la modestie religieuse. Elles parlent sans se gêner, dans les rues comme partout ailleurs, et ne savent ce que c'est que de mortifier leur langue. Le silence est banni de leurs classes ; la Dissipation y règne,

et les Maîtresses en sont la cause. Lorsqu'elles se trouvent dans un appartement, on ne peut ni ouvrir, ni fermer une porte, qu'elles ne tournent aussitôt la tête pour voir qui entre ou qui sort. Il ne faut pas s'étonner après cela, que la ferveur s'éteigne dans un Noviciat : la vraie piété ne saurait subsister sans la pratique du silence et du recueillement.

La Curiosité est aussi une intime de la Dissipation, et son associée dans son emploi de portière du palais de l'Orgueil; aussi bien faut-il que ces filles dissipées sachent tout. Elles font adroitement parler leurs élèves pour savoir toutes les nouvelles du dehors. Il n'entre personne dans la maison, qu'elles n'en soient informées des premières, et il arrive souvent

qu'elles savent les choses avant la Supérieure.

Avec un esprit ainsi préoccupé de mille bagatelles, il serait surprenant qu'elles fussent pieuses dans la prière. Aussi y sont-elles assaillies par un tourbillon de distractions, qui ne leur laissent pas un moment pour Dieu et pour le soin de leur âme.

Il se trouve dans cette conduite, interrompit la VIGILANCE, un bien grand dérèglement; car ou elles viennent à l'oraison dans l'intention de faire ce que la Règle demande d'elles, ou non. Dans le premier cas, elles font à Dieu une grande insulte, et elles se rendent, par le fait, coupables de mensonge et d'hypocrisie. Dans le second cas, elles tentent le Seigneur en lui demandant, sans nécessité et

sans raison, un miracle; puisqu'il ne peut se faire sans miracle qu'une personne, qui se livre à la Dissipation volontairement, soit recueillie dans la prière.

— Hélas! ma sainte Dame, dirent nos deux Novices, ce que vous venez de nous dire n'est que trop vrai; trop souvent nous en avons fait la triste expérience. Nous comprenons aussi fort bien que la Raillerie porte quelquefois en badinant, des coups mortels à la charité, et que, n'allât-elle pas jusque là, elle n'est pas moins une peste dans les Communautés.

— Certainement, mes Enfans, reprit la Connaissance de soi-même; n'avez-vous pas remarqué que cette caustique créature n'aime qu'à se divertir aux dépens du prochain? Et

que résulte-t-il de ses paroles ironiques, de son ton moqueur, de ses plaisanteries déplacées ? Elle blesse les cœurs et les aigrit ; elle provoque les ressentiments, la haine, et le désir de la vengeance. Le moindre mal que puisse faire la Raillerie dans les personnes qui l'exercent le plus innocemment, c'est de les faire sortir de cet aplomb, de cette modestie, de cette douce gravité qui doivent distinguer les Religieuses, et qu'elle finit ordinairement par fermer leur cœur à tout sentiment de piété.

— Instruites par vos leçons, vénérable Vertu, dit à son tour Thérèse, et justement effrayées des suites malheureuses qu'entraînent la Dissipation et les autres défauts de sa société, nous sommes bien résolues de leur

fermer à l'avenir toutes les portes de nos sens et les avenues de notre esprit; bien confuses des écarts où nous nous sommes portées à leur instigation.

— Bien, mes Enfans, reprit en souriant, la Connaissance de soi-même; cette disposition de votre cœur me plaît, et m'encourage à vous éclairer de plus en plus dans l'importante connaissance de vous-mêmes. Venez donc, je vais vous conduire dans l'appartement des Illusions, afin de prémunir votre inexpérience contre toutes celles dont l'Amour-propre a coutume d'abuser les dévotes qui se mettent sous sa direction.

—

Chapitre Vingt-troisième.

Salle des Illusions.

—

Ces appartemens, mes chères Filles, situés dans la plus haute partie de la maison, sont tous fort mal éclairés, et il y en a même où règne une totale et perpétuelle obscurité. A la faveur du peu de lumière qui pénétrait dans quelques-uns, nous pûmes distinguer un grand nombre de personnes dont chacune se trouvait estropiée de quelque membre. Les unes étaient boiteuses, les autres manchottes, celles-ci étaient bossues, celles-là étaient sourdes borgnes ou aveugle; il s'y trouvait aussi plusieurs muettes, et chacune de ces

personnes avait des manies particulières ; nous en remarquâmes même qui radotaient.

A la vue de tant de misères rassemblées dans ces lieux, nos deux Novices crurent voir les infirmeries de la maison, et témoignèrent leur surprise d'y rencontrer tant de malades.

La Connaissance de soi-même prenant alors la parole (car nous étions placées de manière à ne pouvoir être entendues), leur dit : Les personnes que vous voyez ici, mes Enfans, sont plus ou moins attaquées de cette dangereuse maladie que l'on appelle Illusions. Pour guérir de ce mal, il faut le connaître et le sentir, et malheureusement, il est rare que les âmes qui en sont atteintes le sachent ou veuillent le savoir ; il arrive même assez

souvent que celles qui sont les plus malades croient jouir de la meilleure santé.

Vous en voyez dans cette salle, plusieurs qui travaillent, et d'autres qui sont dans l'inaction. Parmi les premières, les unes font toute autre chose que ce qu'elles devraient faire, et les autres en faisant ce qu'elles doivent faire, le font tout autrement qu'elles ne devraient. En voilà devant nous qui marchent à tâtons; les unes trébuchent à chaque pas, et d'autres tombent à plat ventre.

— Oh! que je plains ces pauvres infirmes, dit Thérèse!

— Leur sort est en effet digne de compassion, reprit la Connaissance de soi-même; or, mes chères Enfans, le tableau qui se présente à vos regards,

dans ces sombres réduits, me fournit l'occasion de vous donner une instruction très importante. Ecoutez ce qu'une longue expérience m'a appris.

Il n'est rien de plus commun dans la vie spirituelle que les ILLUSIONS, et l'on voit tous les jours une multitude de personnes, qui font profession de piété, se laisser prévenir par quelqu'une de ces ILLUSIONS; et voilà pourquoi il y a si peu de vertu solide.

Et d'abord, c'est par suite d'une grande illusion, que plusieurs prennent le parti de la piété : les unes s'y engagent par un esprit de surperbe; cette voie leur paraît grande et noble, et encore ne se contentent-elles pas des routes communes et ordinaires; elles aspirent aux plus élevées, et veulent jouir de suite d'une certaine

réputation de sainteté. Au lieu d'aller pas à pas, d'entrer dans la voie du renoncement, de s'attacher à corriger leurs défauts, et à faire une guerre continuelle à leurs passions, ces filles d'illusion font tout le contraire. L'orgueil qui domine dans leur cœur les porte à vouloir s'élever tout d'un coup au sommet de la perfection ; jalouses d'acquérir une grande renommée, elles s'attachent de préférence à tout ce qui peut leur attirer les regards et l'admiration des créatures.

D'autres s'engagent dans le même genre de vie pour se distinguer et porter le nom de *dévotes* ; pour avoir un certain rang, jouir de certaines prérogatives, et se faire remarquer, surtout par les Prêtres. Il s'en trouve même quelquefois qui s'y portent par suite

du trop grand attachement qu'elles ont pour leur Directeur ; cela leur procure le moyen de le voir et de lui parler plus souvent, et elles se forgent des milliers de peines pour aller fréquemment le consulter au confessionnal ou à la sacristie.

On en voit assez souvent qui veulent vaquer à l'oraison plus long-temps que la Règle ne le leur permet; et pour satisfaire là-dessus leur propre dévotion, elles commencent toujours par là, laissant de côté les exercices de la Règle. Pour se livrer tout à leur aise à leur goût pour la prière et l'oraison, elles négligent les devoirs de leur état, et même le travail des mains; bien différentes en cela de notre Seigneur Jésus-Christ, qui n'a pas passé un seul instant de sa vie sans travailler,

hors le temps réglé qu'il consacrait à la prière, et celui des saints repas qu'il prenait avec Marie et Joseph, et cependant sa sainte vie n'a été qu'une oraison continuelle. C'est donc par suite d'une étrange illusion ou d'une grossière ignorance, qu'on laisse de côté, sous prétexte de dévotion, le travail prescrit par la Règle ou par sa condition.

Il en est qui font consister la piété dans de fréquentes communions, sans se mettre nullement en peine de les mériter. D'autres ont la manie de laisser ce qui est de devoir, pour faire les pratiques qui leur viennent dans la tête. D'autres veulent toujours vaquer à l'oraison mentale, et se dégoûtent tellement des prières vocales, qu'elles négligent même celles qui sont d'obligation.

Il y en a qui prétendent s'élever à l'oraison d'union, tandis qu'elles ne sont pas seulement en état de faire la méditation. C'est trop commun pour elles de préparer un sujet, de s'astreindre à une méthode; elles ne se servent pas de livres : elles veulent passer pour de grandes contemplatives, et ne font que perdre le temps; elles n'entendent rien ni à l'oraison ni à la vertu. Elles se bandent la tête pour ne point sortir de leur prétendu recueillement, et ne font nulle attention à leurs devoirs, se tenant dans leurs classes comme des *Trappistes*, ne se mettant point en peine de faire profiter les enfans ni de les surveiller; de manière qu'il se commet beaucoup de péchés par leur faute, surtout à l'église, où elles ne soignent pas leurs élèves,

de peur de se déranger. Elles passent les heures de récréation sans parler, sous prétexte de se tenir en la présence de Dieu, et il s'introduit ainsi bien des abus sans qu'elles s'en aperçoivent.

D'autres, pleines de leur esprit propre et toutes bouffies d'orgueil, mettent toute leur dévotion à faire des pénitences extraordinaires, et à servir Dieu selon leur manière de voir ; elles y tiennent avec opiniâtreté, et sont ennemies de l'obéissance et du renoncement ; elles ne savent ce que c'est que la mortification des sens et celle des passions : elles ne suivent que leurs propres lumières, ne font que leur propre volonté, et sont extrêmement entêtées. Les Supérieurs et les Confesseurs ont beau leur dire pour les tirer de leurs illusions : c'est une

peine perdue ; elles ne se rendront point à leurs remontrances ; elles croient en savoir plus qu'eux, et ce qu'il y a de pire, c'est que, plus elles sont ignorantes, plus elles s'entêtent.

Ces filles ainsi livrées aux Illusions ne connaissent plus l'obéissance, dès que cette vertu contrarie leur propre dévotion ; il arrive même qu'elles se révoltent contre l'autorité, et se permettent d'aller contre les ordres ou les défenses des Supérieurs, allant quelquefois jusqu'à entraîner leurs compagnes dans leur parti et à les engager dans leurs illusions.

Ce n'est pourtant pas tout. Il s'en trouve qui s'imaginent recevoir des grâces extraordinaires comme plusieurs Saints ; elles ont, disent-elles, des communications intimes avec Dieu ;

elles le voient et l'entendent d'une manière sensible ; elles apprennent de sa bouche tout ce qui doit leur arriver de fâcheux ; elles sont fréquemment visitées par la sainte Vierge et les Saints, qui s'entretiennent familièrement avec elles. Bref, ces visionnaires prennent leurs songes pour des révélations, et leurs rêveries pour des extases ; toute leur conduite prouve que ces prétendues faveurs ne sont que de pitoyables illusions et des tromperies du diable ; car on les voit immortifiées, sensuelles, orgueilleuses, et sensibles à l'excès. Elles ne sauraient supporter la plus petite humiliation, ni même un simple avertissement, sans s'abandonner aussitôt aux larmes, au chagrin et au dépit ; on voit alors clairement ce que l'on doit penser de leurs

sublimes oraisons, et de l'attrait qu'elles affectent pour les austérités corporelles.

— Hélas ! quelle grossière illusion, ma sainte Dame, dis-je ici à la Connaissance de soi-même ; Dieu préserve à jamais notre Communauté de ces sortes de filles ! Elles ont, ce que l'on peut appeler un orgueil de la plus haute espèce, et elles me causent une frayeur si grande, que je n'oserais passer la nuit dans leur appartement.

— Vous avez bien raison, reprit l'infatigable Vertu ; mais combien d'autres Illusions je pourrais encore vous signaler ! Elles sont sans nombre, et ce détail nous mènerait trop loin. D'ailleurs, vous êtes Supérieure ; obligée par état d'étudier chacune des personnes qui vous sont confiées, l'expérience vous en a sûrement plus

appris là-dessus, que je ne pourrais vous en dire. Cependant, je ne puis passer sous silence une illusion que se font certaines personnes qui se mettent dans l'esprit qu'elles ne pourront pas se sanctifier dans l'état où la Providence les a placées. Une Institutrice, par exemple, croira son salut en danger parmi les soins embarrassans qu'exige l'éducation des enfans. Celles au contraire qui, dans un corps enseignant, ne seront pas employées à l'instruction, s'imaginent dès-lors être inutiles à leur Communauté. « Que faisons-nous tant? diront-elles; nous aurions bien fait dans le monde ce que nous faisons ici, et du moins y aurions-nous eu plus de temps pour prier Dieu » Celles qui raisonnent ainsi, prouvent bien qu'elles ne connaissent

pas le prix de l'obéissance, et le mérite qui est attaché à une vie commune sous le joug d'une Règle.

On en voit d'autres qui ne savent jamais convenir de leurs fautes ; lorsqu'on leur demande si elles croient avoir tort, elles répondent : « Cela se peut bien, puisqu'on le dit » Dans l'occasion, elles font entendre à la Supérieure, que leur Confesseur ne trouve pas grand mal à ce qu'elle leur reproche : c'est que ces illusionnaires de l'Orgueil ne se font point connaître en confession, et qu'elles rapetissent si bien leurs péchés, qu'on les prend tout au plus pour de légères imperfections.

Celles qui ont des antipathies ou des amitiés particulières, ne veulent jamais en convenir ; elles protestent qu'il n'en est rien, tandis que tout le monde s'aperçoit du contraire.

Combien d'illusions ne se fait-on pas encore sur le soin de sa santé? Sous prétexte qu'on se porte mal, et pour la moindre incommodité, que de choses ne se permet-on pas, et avec quel empressement ne recherche-t-on pas les divers genres d'adoucissement? Que d'attentions et de dépenses inutiles! Que de choses on se croit nécessaires, et qui sont superflues! Que de temps perdu! Que de devoirs importans dont on pourrait très-bien s'acquitter, et dont on se dispense si aisément!....

Mais en voilà assez sur ce chapitre; nous n'en finirions pas. Nous avons encore à voir une odieuse créature issue de l'Orgueil, et logée dans une espèce d'hermitage, où je vais vous conduire.

Chapitre Vingt-quatrième.

Habitation de l'Hypocrisie, du Mensonge et de la Duplicité.

La Connaissance de soi-même précédée de la Vigilance, nous fit traverser un jardin spacieux, où se trouvaient réunis tous les agrémens qui peuvent flatter les sens et récréer délicieusement l'esprit. Une superbe allée de marronniers nous conduisit à l'entrée d'un joli bosquet, au fond duquel s'élevait une roche escarpée ombragée de sapins; une source limpide qui en jaillissait, formait dans sa chute une agréable cascade, et ses eaux argentées serpentant ensuite en tous sens dans les environs, y portaient avec

elles la fraîcheur et la fécondité. C'est au pied de cette masse rocailleuse, et tout près de ce charmant ruisseau, que l'on trouve une maisonnette isolée, dont les murs tapissés de mousse, et les dehors silencieux annoncent la demeure paisible de quelque anachorète. On lit même au-dessus de la porte, ces mots écrits en très-gros caractères : MAISON DE PÉNITENCE ET DE RECUEILLEMENT. Cette inscription fastueuse en imposa d'abord à nos deux Novices, qui, pressées d'entrer dans un lieu qu'elles croyaient être le séjour de la vertu, s'avancèrent vers la porte, qui se trouva soigneusement fermée. Nous frappâmes assez long-temps, et le portier vint enfin nous ouvrir. C'est un petit personnage tout rabougri et de mauvaise mine, lequel nous introdui-

sit dans un petit salon très-simplement meublé, mais propre, où se tenait une fille qui parut embarrassée de notre visite. Elle avait une physionomie si équivoque, et ses paroles à double sens déguisaient si bien sa façon de penser, que j'en conclus sans peine que cette fille était la DUPLICITÉ, une des affidées de l'HYPOCRISIE, à qui elle rend d'importans services. Quant au portier, c'est un de ses plus zélés serviteurs; quelques-uns disent même que c'est son père, ou du moins son très-proche parent. Il se nomme MENSONGE, et ne dit jamais ce qu'il pense; mais son regard faux et son air matois disent assez ce qu'il est. Sa sœur la DUPLICITÉ lui ressemble beaucoup, quoiqu'elle ne mente pas aussi rondement ni avec autant d'assurance;

mais elle excelle dans l'art de déguiser la vérité, et de tromper le monde.

La Vigilance, se tournant vers le Portier, le pria de nous introduire dans l'intérieur des appartemens; mais celui-ci s'y refusa, alléguant pour excuse, que sa *vénérable* Dame étant occupée dans ce moment à ses exercices de piété, il serait indiscret de l'interrompre, et de la tirer de la sublime contemplation où elle est ordinairement abîmée pendant ce temps-là. Mais la clairvoyante Vertu nous dit que rien n'était plus faux, et qu'au moyen du flambeau céleste, elle voyait l'Hypocrisie mollement étendue sur un lit de repos, et occupée à lire les brochures les plus divertissantes.

C'est une femme des plus artificieuses, continua la Vigilance, après

le départ du portier (qui s'était retiré pour aller, disait-il, distribuer les aumônes dont sa maîtresse l'avait chargé); c'est une malheureuse qui veut absolument passer pour une sainte, et qui n'oublie rien de tout ce qui peut lui en assurer la réputation : elle affecte pour cela, un air austère et imposant, et se pare de tous les dehors de la vertu. Elle a un talent rare pour se contrefaire, et elle y réussit quelquefois si bien, que les plus clairvoyans y sont trompés. On la voit faire de longues séances à l'église, où elle entend plusieurs messes lorsqu'il y a beaucoup de monde ; elle assiste à tous les sermons, visite les hôpitaux et fait de grandes aumônes quand elle a des témoins de sa libéralité. Mais lorsqu'elle est renfermée dans ses appar-

temens, il est très-difficile d'y pénétrer pour la voir; les étrangers ne peuvent lui parler que dans un antichambre, qui ne présente à la vue rien que de très-édifiant.

En achevant ces mots, la VIGILANCE ouvrit une porte; et rien ne peut peindre l'étonnement dont furent frappées nos deux Novices, en apercevant un oratoire où tout respirait la plus tendre dévotion : des tableaux d'un beau travail et richement encadrés y brillaient de toutes parts, et de nombreux Reliquaires enrichissaient encore ce lieu qui semblait avoir été décoré par la FERVEUR elle-même. Un prie-dieu était au milieu, et le MENSONGE, qui survint en ce moment, nous assura que sa *respectable* Dame passait là une partie des nuits la face prosternée contre terre.

De cet oratoire, l'astucieux introducteur nous fit passer dans un cabinet contigu, où se trouvaient étalés quantité d'instrumens de pénitence : des haires, des cilices, des disciplines, des ceintures de fer, des bracelets à pointes, etc., etc. L'officieux Mensonge ne manqua pas de nous faire remarquer chaque pièce en particulier, accompagnant cet inventaire de mille doléances sur les cruautés que sa sainte Dame exerçait sur son corps innocent, dont elle achevait, disait-il, de ruiner la santé par une rigoureuse abstinence et des jeûnes excessifs, ne prenant pour sa nourriture que des alimens très-grossiers, et seulement ce qui était nécessaire pour ne pas mourir.

Si la vue du dévot oratoire avait ébloui nos deux petites compagnes de

voyage, ce fut bien autre chose lorsqu'elles virent paraître l'Hypocrisie elle-même ! Une modestie angélique brillait sur son visage ; ses yeux ne s'ouvraient que pour se fixer affectueusement vers le Ciel. Son air recueilli, ses soupirs enflammés, son corps exténué, sa figure pâle, ses vêtemens qui semblaient avoir été tissus par les mains de la Pénitence et de la Pauvreté, tout, dans son extérieur, annonçait une sainte du premier ordre. Elle sembla ne pas nous avoir aperçues, et marchant d'un pas grave, elle entra dans une pièce contigue.

La Vigilance, craignant que l'air contagieux que l'on respire en ces lieux n'exerçât sa pernicieuse influence sur nos deux Novices, se hâta de nous faire sortir. Nous rentrâmes dans le

bosquet, et nous nous y assîmes sur des bancs de verdure. Gertrude ne put s'empêcher de témoigner l'opinion avantageuse qu'elle avait conçue de ce séjour de pénitence, et elle se mit en devoir de faire l'éloge de celle qui l'habitait.

Il n'est pas surprenant, mes Enfans, leur dit la Connaissance de soi-même, que vous ayez jugé si favorablement la personne que vous venez de voir; vous auriez été bien plus édifiées encore, si vous aviez pu l'entendre discourir des choses de Dieu; car elle ne vous aurait entretenues que de cela. Mais c'est un langage emprunté, dont elle se sert pour en imposer sur ses véritables sentimens, aussi bien que sur sa conduite. Il n'y a rien de vrai en elle que le vice qu'elle s'efforce de cacher

par cet appareil de pénitence et cet étalage de vertu qui vous a d'abord séduites.

L'Hypocrisie, mes Enfans, est le nom de l'insidieuse créature que je vais démasquer à vos yeux. Elle est d'une humeur sournoise, et d'un caractère si profondément dissimulé, qu'il n'y a pas moyen de la pénétrer. Elle se confesse souvent et longuement, et néanmoins ne se fait point connaître. Elle couvre d'un voile épais ses péchés les plus griefs, et elle a un si grand soin de pallier les fautes les plus légères, elle entortille si bien tout ce qu'elle dit, qu'elle parvient, à force de gémissemens et de larmes, à les faire passer pour de simples tentations, auxquelles elle ne donne point son consentement, et dont elle ne s'accuse que par la

grande crainte d'offenser le bon Dieu ; ajoutant toujours son refrain ordinaire, qu'*elle aimerait mieux mourir que de commettre un péché*. C'est de cette façon qu'elle trompe son Confesseur qui, la croyant une sainte, la dirige en conséquence : il la fait communier très-souvent, pendant qu'elle lui cache un cœur corrompu et plein de vices. Elle fait de grandes retraites, des confessions générales qui ne finissent plus, et tout cela, sans se faire connaître. Ses confessions ne sont que des kyrielles de mensonges d'un bout à l'autre. Elle s'humilie beaucoup a l'extérieur, et surtout devant les Supérieurs ou en public ; elle paraît alors très-scrupuleuse et inconsolable pour les moindres imperfections ; mais elle se garde bien d'avouer les fautes con-

sidérables qu'elle a faites. Elle se dit toujours *une misérable pécheresse* ; mais elle serait bien fâchée qu'on la crût ce qu'elle se dit : elle ne s'abaisse ainsi qu'en apparence, et dans la vue de passer pour une personne profondément humble. Elle demande souvent la permission de faire de grandes pénitences, des pénitences extraordinaires et qui fassent du bruit ; car elle aime par-dessus tout, que ses bonnes œuvres paraissent et soient connues au-dehors. Elle mange très-peu en public, de sorte qu'elle passe pour une personne qui n'est plus de ce monde, et qui vit par miracle. Mais à force de surveillance, on parvient quelquefois à découvrir qu'elle mange en cachette. Elle a un appartement retiré, dans lequel se trouvent toutes sortes

de friandises ; le café et les liqueurs n'y sont point oubliés , quoiqu'elle affecte, pour paraître mortifiée, de n'en prendre jamais à table. Le Mensonge et la Duplicité lui prêtent leur secours pour prendre tout cela à la dérobée, et ils s'en régalent ensemble pour se dédommager des privations qu'ils s'imposent en public.

Voilà quels sont les traits caractéristiques de l'Hypocrisie, continua notre sainte Conductrice; du moins ce sont les principaux, car il serait impossible d'énumérer et même de connaître tous les artifices dont elle seule possède le secret, et auxquels elle a recours dans l'occasion pour établir et soutenir la réputation de sainteté qu'elle ambitionne par-dessus tout. Or, cette créature, tout exécrable qu'elle est, ne

laisse pas d'avoir beaucoup d'imitatrices parmi les dévotes de l'Amour-propre; j'ai connu, par exemple, une servante qui passait pour une grande jeûneuse, et qu'on surprit un jour dans un coin de la maison mangeant, hors des repas, une bonne écuelle de lait avec du pain blanc. Cette découverte ayant fait naître des soupçons, on fouilla dans sa chambre, dans son lit, et on y trouva un peu de tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'office.

On a vu d'autres hypocrites faire les malades, afin de se faire donner des douceurs. Une de celles-là endurait la faim pour qu'on la crût malade, et cherchait ensuite à dérober du pain et des fruits secs. On en trouva dans sa paillasse : car, dès que l'on voit que ces prétendues malades ne perdent

rien de leur embonpoint, quoiqu'elles ne mangent ni au réfectoire ni à l'infirmerie, ou les surveille de près, et l'on découvre enfin le magasin où elles se rassasient.

Les hypocrites couvrent toujours leurs défauts du masque de la dévotion. On en voit même qui se font donner des instrumens de pénitence qu'elles serrent dans une armoire, sans jamais s'en servir; après leur mort, on les croit des saintes à canoniser, tandis qu'elles brûlent en enfer, si, par une bonne confession, elles ne se sont pas fait connaître pour ce qu'elles sont.

Il faut bien avouer cependant, qu'il est très-rare que l'Hypocrisie pervertisse à ce point les personnes qui vivent en Communauté; mais si elle

ne peut les façonner à son gré, parce que ses menées y sont bientôt découvertes, elle fait au moins son possible pour leur imprimer quelque trait de ressemblance avec elle. La Duplicité la seconde avec un zèle admirable, et, pour l'ordinaire, elle réussit. Aussi voit-on beaucoup de filles qui, grâces à ses leçons, savent se contrefaire avec une adresse surprenante. Souvent elles font de beaux complimens à une personne lorsqu'elle est présente, et par derrières elles lui tirent la langue; elles lui font mille démonstrations d'estime et d'amitié, tandis que, en effet, et dans le fond du cœur, elles la méprisent : elles affecteront d'avoir en vous une confiance sans bornes, et dans le fait elles n'en ont aucune. Il paraît qu'elles reçoivent bien les avis de la

Supérieure, et elles s'en dépitent en secret, blâmant en elles-mêmes, et avec leurs confidentes, tout ce qu'on a pu leur dire de plus raisonnable. elles se plaignent, elles murmurent, et terminent toujours ces édifians colloques, par se demander et se promettre mutuellement le secret.

Observez de près ces sournoises, qui ne lèvent jamais les yeux, et ne lâchent pas un sourire : elles se dissipent jusqu'à la folie lorsqu'elles sont ensemble et hors de la surveillance ; mais, dès qu'elles se retrouvent en Communauté, elles reprennent un air de *Trappistes*, et ne disent plus mot ou ne parlent que sur des sujets de piété. Elles affectent à l'extérieur, de tenir fortement à la Règle, et lorsqu'elles sont seules, bien loin de l'ob-

server, elles la mettent de côté sans se gêner. Lorsqu'elles disent leurs coulpes, elles s'accusent des petites fautes, et ne parlent pas des grandes : elles diront assez qu'elles ont dit une parole pendant le silence ; mais elles ne parlent pas de leur grande dissipation, ni des longues conversations de critique qu'elles se sont permises en cachette Elles diront aussi qu'elles ont pris leurs repas avec sensualité, mais non pas qu'elles ont mangé ou bu du vin en secret et hors des repas. Elles disent en général : *Je suis une méchante*, *une hypocrite*, etc. ; mais elles se gardent bien de détailler un seul trait de ces défauts. Elles s'accuseront d'avoir manqué de douceur, et ne diront rien de leurs brusqueries, de leurs vivacités, de leurs accès de

colère, de leurs ressentimens, de leurs antipathies ou amitiés particulières.

Une hypocrite, lorsqu'elle se trouve dans un établissement, avouera bien d'avoir fait une visite contre la Règle; mais elle ne dira pas que, dans cette visite, elle a goûté ou pris du café. Elle s'accusera bien aussi d'avoir donné sans permission quelque chose aux pauvres; mais elle ne parlera pas d'un présent de certaine valeur, qu'elle aura fait à M. le Curé ou à toute autre personne. Il en est même qui ne diraient rien du tout, si elles ne soupçonnaient que l'on est déjà instruit de leur faute, ou qu'on le sera tôt ou tard.

Mais une sorte d'hypocrisie dont je désire sincèrement que votre Communauté soit préservée, c'est celle de

certaines filles qui s'y présentent sans vocation. Une fois qu'elles ont fait la démarche d'entrer dans un Couvent, elles n'osent plus en sortir, quoiqu'elles sentent bien qu'elles ne sont pas appelées à ce genre de vie. Elles sont retenues par le respect humain et l'amour-propre ; le *qu'en dira-t-on* les empêche de retourner dans le monde ; elles n'ont pas le courage d'avouer leur défaut de vocation ; et lorsque, en leur faisant rendre compte de leur dispositions, on les interroge sur cet article, elles répondent par une longue suite de mensonges, et continuent à se cacher jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un prétexte pour se retirer sans crainte d'être blâmées. On en rencontre même parfois qui dissimulent ainsi toute leur vie, et s'enga-

gent dans la Religion sans y être appelées ; si Dieu dans sa bonté ne leur ouvre les yeux par une grâce extraordinaire, elles se perdront, car il est très-difficile de se sauver dans un état où l'on entre sans vocation et sans les dispositions convenables.

— Ce sont là des fourbes et des artificieuses, dis-je à la Connaissance de soi-même ; mais heureusement, ma sainte Dame, que le Seigneur permet que, tôt ou tard, elles soient démasquées. C'est un vrai labyrinthe que le cœur de certaines filles ; il est difficile de concevoir et de pénétrer leurs ruses, et la finesse avec laquelle elles savent se cacher, s'entortiller et en imposer par de beaux dehors.

— Cela est très-vrai, reprit la vénérable Vertu, et il arrive même

assez souvent, que celles que l'on croit les plus franches et les plus vertueuses, sont les plus adroites et les plus rusées. Mais laissons là ces méprisables personnages, et prions sans cesse le Ciel de garantir vos filles chéries de leur pernicieuse influence.

— Nous voilà au bout de notre course, dit la VIGILANCE, en s'adressant aux deux Novices; j'espère, mes Enfans, que la vue des passions où entraîne l'ORGUEIL, et des affreux ravages qu'elles exercent dans une âme qui s'en est rendue l'esclave, vous rempliront d'un nouveau courage pour le combattre jusqu'à la mort. Le but de votre tendre Mère, en vous faisant parcourir, sous notre conduite, les divers appartemens du palais de l'ORGUEIL, a été de vous donner une con-

naissance salutaire de votre propre cœur, et des diverses maladies dont il se trouve attaqué par suite de la désobéissance de nos premiers parens. Que cette utile connaissance, que vous devrez au zèle de votre Supérieure, vous inspire une profonde humilité, et un souverain mépris de vous-mêmes; car il n'est point d'excès, soyez-en bien convaincues, où vous ne puissiez tomber sans un secours continuel d'en-haut : ne vous lassez donc pas de le demander ce secours, par une prière ardente et continuelle.

— Il ne nous reste donc, repris-je alors, qu'à vous remercier, vénérables Vertus; je suis ici l'interprète de toutes mes Filles, pour vous témoigner leur juste reconnaissance. Désormais, j'ose vous l'assurer, elles vous

regarderont comme leurs meilleure amies, et s'empresseront de suivre en tout vos sages conseils. Mais, de grâce, demeurez avec nous; si vous daignez nous accorder cette inappréciable faveur, nous n'aurons plus rien à craindre des ennemies de notre salut.

Ces charitables Vertus, mes chères Filles, me répondirent de la manière la plus obligeante et la plus gracieuse; elles me promirent d'être toujours avec nous, pourvu que, de notre côté, nous voulussions être toujours avec elles; et, sûre de votre bonne volonté, je leur fis la promesse que ni vous ni moi ne quitterions jamais leur aimable et salutaire compagnie.

Nous nous levâmes; nous étions hors de l'enceinte du Palais de l'Orgueil

et de l'Esprit mondain ; nous nous acheminâmes vers le Couvent d'où nous étions parties. Pendant le trajet, notre esprit se reportait sur ces objets affligeans dont nous venions d'être les pénibles témoins. Nous gémissions surtout de l'aveuglement de tant d'âmes qui se perdent en se laissant séduire par leurs passions, et en se donnant bien plus de peine qu'on en rencontre dans le chemin de la vertu, où l'on est si avantageusement dédommagé par la paix dont on jouit, et la joie d'une bonne conscience.

La Foi, qui jusque là avait presque toujours gardé le silence, se bornant à guider nos pas et à répandre autour de nous sa lumière, nous adressa quelques mots : elle nous représenta combien nous devions nous

attacher à prendre Jésus pour guide et pour appui dans tous nos combats ; qu'il fallait lui rester unies dans toutes nos actions, et surtout à nos exercices de piété ; mais que nous ne pouvions espérer cet ineffable avantage, sans nous affectionner à l'*esprit de foi* à la *vie de foi*. Elle nous invita à avoir toujours présentes les leçons qui nous ont été données sur cet important sujet, et à aller sans cesse puiser dans cette abondante source de lumière, de force, de sagesse, d'humilité et de mépris du monde et de nous-mêmes.

Ces entretiens si intéressans et si encourageans nous firent oublier la fatigue du chemin. Nous arrivâmes enfin. Les Vertus qui avaient daigné attendre notre retour, et entretenir,

durant ce temps-là, les Novices, pour les éclairer et leur montrer la voie où Dieu les appelait, vinrent nous joindre dans la salle de Communauté.

Là, la Connaissance de soi même m'adressant la parole, me dit : Vous ne douterez pas, désormais, notre chère Supérieure, des efforts que font sans cesse les passions pour séduire vos chères Novices et même vos Sœurs. Vous vous êtes convaincue par vos propres yeux, qu'un trop grand nombre se laissent prendre à leurs pièges. Oh ! que l'orgueil et l'amour-propre ont d'empire sur les âmes faibles ! Oh ! qu'il y a peu de ces âmes droites, franches, généreuses qui savent convenir de leurs défauts, et recevoir avec docilité les avis qu'une mère tendre leur donne, docilité qui les rendrait

fortes contre toutes les attaques du démon ! Attendez-vous, comme je vous l'ai dit, dès le principe, que ces ennemis rusés et perfides ne cesseront de livrer des attaques à vos chères enfans et à leur tendre des pièges pour éloigner d'elles les Vertus. Vous connaissez mieux que jamais leur diaboliques desseins. Mais notre divin Maître a ordonné aux Vertus de rester au milieu de vous : elles obéiront. C'est à vos Novices et à toutes vos Sœurs à leur être dociles, sans se laisser abattre par les combats qu'elles auront à livrer à l'enfer et à elles-mêmes.

Pour vous, mes Enfans, dit notre charitable Conductrice à Gertrude et à Thérèse, vous nous avez suivies comme représentant toute la Communauté. Votre devoir est de lui ren-

dre compte de tout ce que vous avez vu et entendu. Dieu vous à douées d'une excellente mémoire ; aidez-vous mutuellement pour vous tout rappeler en détail ; on le mettra sur le papier pour que toutes puissent en entendre la lecture, et que le long récit en reste dans la maison, comme un mémorial des lumières qui vous ont été données, et un préservatif contre tous les vices auxquels on est exposé par le défaut de connaissance de soi-même.

Nous nous prosternâmes alors devant la Foi, qui avait bien voulu nous servir de guide et de lumière, et devant la Vigilance et la Connaissance de soi-même, pour les remercier des services si importans que nous venions d'en recevoir. Nous conjurâmes toutes les Vertus de rester au milieu

de nous, malgré nos faiblesses. Elles nous promirent de se conformer aux ordres de Jésus, Marie et Joseph, et nous nous séparâmes.

Conclusion.

—

J'ai voulu, dans cette Allégorie, mes chères Filles, vous apprendre à vous connaître vous-mêmes, et prévenir les fautes dans lesquelles pourraient vous entraîner des passions immortifiées, dont vous ne connaîtriez pas assez les malheureuses suites. Mais mon intention n'est point de fixer vos esprits dans la triste demeure que je viens de parcourir avec vous. Il faut sans doute vous rappeler fré-

quemment ce que vous y avez vu, et surtout les leçons que j'en ai tirées pour régler votre conduite ; mais encore une fois, ce n'est point là que devez porter habituellement votre attention. On ne fait la guerre aux vices que pour établir en place les Vertus ; cette maison que nous venons de quitter, ne doit donc être pour vous, que le passage à une autre, bien différente de celle-ci, à une autre, qui est infiniment désirable ; je veux dire le Palais du Cœur Sacré de Jésus, parce qu'en effet, c'est à la connaissance et à l'amour de ce divin Sauveur, que doit tendre la connaissance

de nous-mêmes que nous devons acquérir. Il ne faut jamais séparer ces deux choses, la connaissance de nous-mêmes et la connaissance de Jésus. La connaissance de nous-mêmes seule, n'est propre qu'à nous décourager et à nous affliger ; mais si passant outre, nous avons soin d'y joindre la connaissance de Jésus, nous trouverons dans cette connaissance précieuse, de quoi ranimer notre confiance : nous y trouverons un remède tout-puissant pour guérir nos infirmités, une force toute divine pour suppléer à notre faiblesse, une bonté incomparable pour adoucir tous nos maux, et enfin un mo-

dèle accompli pour nous instruire sur tous nos devoirs.

Oui, mes chères Filles, c'est au Sacré Cœur de Jésus, qu'il faut en dernier lieu que nous allions toutes. C'est là qu'il faut établir notre demeure pour le temps et pour l'éternité. Allons-y donc toutes ensemble, allons-y avec joie, avec générosité et avec amour. Allons nous y choisir une cellule, dans ce palais vraiment royal, dont le Maître lui-même nous appelle par ces paroles si douces et si pleines d'une si grande bonté : *Venez tous à moi vous qui gémissez* sous le poids de vos misères et de vos

défauts ; *venez tous, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Allons donc dans ce Sanctuaire de pureté et d'amour ; allons en admirer les beautés infinies qui charment tous les Saints, les Anges et Dieu lui-même ; allons parcourir des yeux de la contemplation, les appartemens plus que magnifiques qu'il renferme ; allons-y apprendre comment nous devons nous conduire dans la pratique des vertus de notre état ; allons nous y revêtir de son esprit, nous embrâser de son amour...

Mais je ne puis trop vous le répéter : si quelqu'une d'entre vous, mes chères Filles, désire parvenir à ce

divin séjour, qu'elle commence par visiter soigneusement et bien connaître son propre cœur : la connaissance d'elle-même doit la conduire à la connaissance de Jésus. Ne séparons donc jamais ces deux choses si importantes, et adressons continuellement à ce bon Maître, la prière que saint Augustin ne se laissait point de répéter. « O » mon Seigneur et mon Dieu, faites » que je vous connaisse et que je me » connaisse : faites que je me connaisse, » afin que pénétrée du sentiment de » ma bassesse, de mes misères et de » ma malice, je me déteste et me » haïsse, que je me défie de moi-même

» et me surveille sans cesse ; et faites
» que je vous connaisse, afin que, toute
» pleine du sentiment de votre incom-
» préhensible grandeur et de votre
» bonté infinie, je ne mette aucune
» borne à mon amour pour vous. Ainsi
» soit-il. »

FIN.

Avignon. — Imp. Aubanel frères. 1858.

TABLE.

Pages

INTRODUCTION. . . . . j

CHAPITRE PREMIER. Les quatre Sœurs de JÉSUS-CHRIST se disposent à sortir du Noviciat, à cause des mauvais traitemens qu'elles y éprouvent. . . 1

CHAPITRE DEUXIÈME. Plaintes de JÉSUS-CHRIST ; pardon obtenu par l'entremise de MARIE et de JOSEPH. 7

CHAPITRE TROISIÈME. Rencontre des autres Vertus qui se disposent à sortir aussi du Noviciat. 3

CHAPITRE QUATRIÈME. Conspiration des Démons et des Vices pour vaincre les VERTUS. 26

Pages

CHAPITRE CINQUIÈME. La CONNAISSANCE DE SOI-MÊME ïnstruit la Supérieure des vues qui dirigent beaucoup de filles dans le choix d'un état de vie 56

CHAPITRE SIXIÈME. Palais de l'ORGUEIL 55

CHAPITRE SEPTIÈME. Appartement de l'ORGUEIL 67

CHAPITRE HUITIÈME. Salon de l'AMOUR-PROPRE 75

CHAPITRE NEUVIÈME. Salle du Conseil. 89

CHAPITRE DIXIÈME. Salle de réunion des Novices de l'AMOUR-PROPRE. . 114

CHAPITRE ONZIÈME. Salle de la VANITÉ, de la FRIVOLITÉ et des AMITIÉS PARTICULIÈRES 122

CHAPITRE DOUZIÈME. Salle des DÉVOTES de l'AMOUR-PROPRE. 144

Pages

Chapitre Treizième. Bibliothèque de l'Amour-propre. 165

Chapitre Quatorzième. Salle du Mauvais Caractère, du Mauvais Esprit, de la Jalousie et du Murmure 170

Chapitre Quinzième. Salle de la Médisance, de la Critique et de l'Antipathie 182

Chapitre Seizième. Salle de la Colère, de la Vivacité, du Dépit et de la Vengeance. 194

Chapitre Dix-septième. Salle du Découragement, du Caprice et de l'Entêtement. 208

Chapitre Dix-huitième. Salle de la Gourmandise et de la Sensualité. 222

Chapitre Dix-neuvième. Appartement de la Paresse. 229

Pages

Chapitre Vingtième. Salle de la Tiédeur. 253

Chapitre Vingt-unième. Salle du Désordre 250

Chapitre Vingt-deuxième. Salle de la Dissipation. 255

Chapitre Vingt-troisième. Salle des Illusions. 266

Chapitre Vingt-quatrième. Habitation de l'Hypocrisie, du Mensonge et de la Duplicité. 281

Conclusion. 311

FIN DE LA TABLE

BQT
2371
.D66